

Nicolas Bouvier  
Thierry Vernet

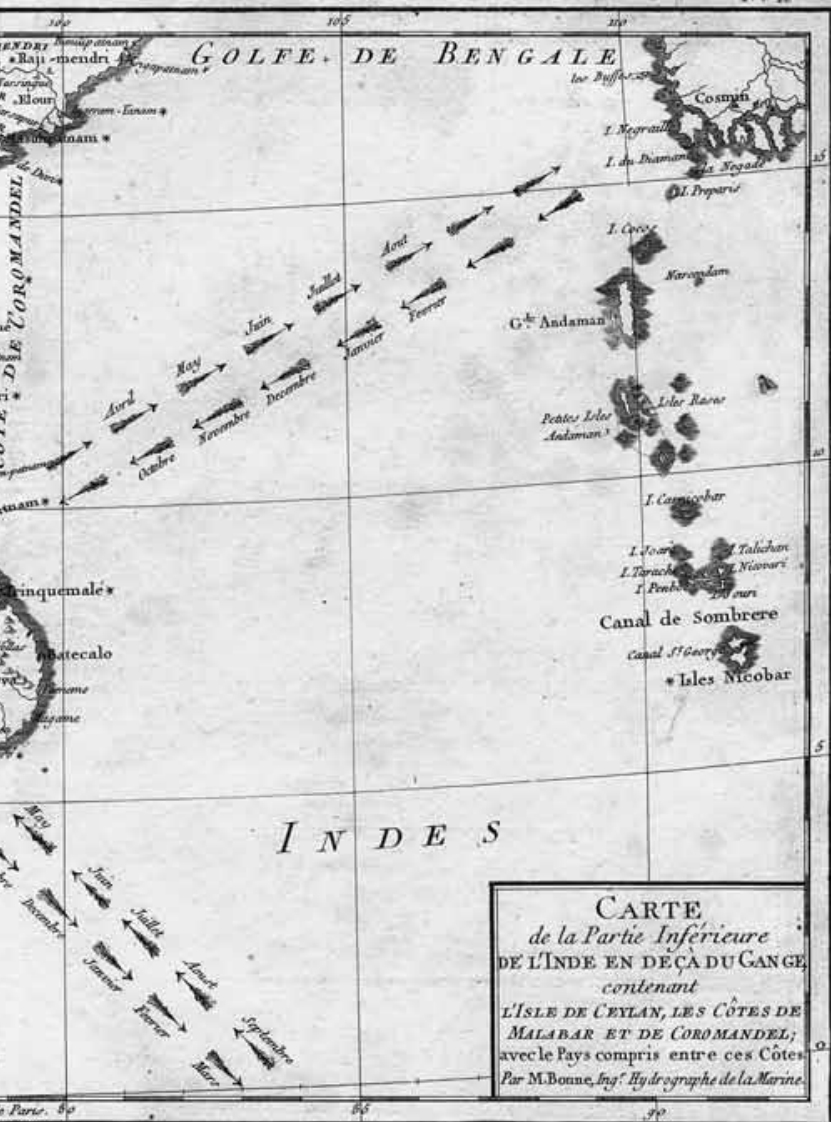
Correspondance  
des routes croisées



EDITIONS  
**ZOE**

CORRESPONDANCE DES ROUTES CROISÉES





en 1779

ŒUVRES DE NICOLAS BOUVIER  
DISPONIBLES AUX ÉDITIONS ZOÉ

- Le Hibou et la Baleine*, textes et illustrations en couleurs, version originale, 1993  
*Le Hibou et la Baleine*, DVD du film réalisé par Patricia Plattner, 2003  
*Le Hibou et la Baleine*, MiniZoé n° 56, postface d'Anne Marie Jaton, 2003  
*Les Chemins du Halla San*, postface de Daniel Maggetti, MiniZoé n° 1, 1994  
*Le Dehors et le Dedans*, poèmes, nouvelle édition revue et augmentée, 1998  
*L'Art populaire en Suisse*, 1999  
*La Guerre à huit ans*, postface de Sylviane Dupuis, MiniZoé n° 39, 1999  
*Le Corps, miroir du monde. Un voyage dans le musée imaginaire de Nicolas Bouvier*,  
sous la direction de Pierre Starobinski, 2000  
*Le Vent des routes. Entretiens avec et autour de Nicolas Bouvier*, 2 CD et un livret,  
coédition RSR, 2005  
*Charles-Albert Cingria en roue libre*, introduction de Doris Jakubec, 2005  
*22 Hospital Street*, DVD, film réalisé par Christoph Kühn, 2006  
*Les Leçons de la rivière*, photos de Francis Hoffmann, coédition JMP, 2006  
*L'Oreille du voyageur*, introduction de Hervé Guyader, 2008

Nicolas Bouvier  
Thierry Vernet

*Correspondance  
des routes croisées  
1945-1964*

Texte établi, annoté et présenté par  
Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann

EDITIONS  
**ZOE**

---

Nous remercions vivement de leur aide à la publication de ce livre

la Loterie Romande



la Ville de Genève et le Canton de Genève,  
Bourse d'aide au projet d'édition 2007

la Fondation Leenaards

le Pour-cent culturel Migros

**MIGROS**  
pour-cent culturel

la Fondation Pittard de l'Andelyn

la Fondation Pro Helvetia,  
programme Moving Words

**prohelvetia**

La publication de ce volume a aussi bénéficié du soutien de la  
Bibliothèque de Genève, institution de la Ville de Genève.  
Les archives de Nicolas Bouvier sont conservées  
à la Bibliothèque de Genève



BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

© 2010, Éditions Zoé, 11, rue des Moraines, CH-1227 Carouge-Genève  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Mise en page: Pierre Lipschutz  
Photolithographie: Jean-Marc Thiong-Toye

Couverture: Evelyne Decroux  
Illustration: Nicolas Bouvier et Thierry Vernet, Turquie 1953  
© Musée de l'Élysée, Lausanne

ISBN 978-2-88182-675-7  
ISBN EPUB: 978-2-88927-502-1  
ISBN PDF WEB: 978-2-88927-503-8

## *Amis d'une vie*

Nicolas Bouvier et Thierry Vernet? Parler de leur amitié, c'est courir le risque de tomber dans les poncifs. On voit cela d'ici : Oreste et Pylade, Montaigne et La Boétie, plus quelques autres pour faire bonne mesure – dont, à l'aune genevoise, Philippe Monnier et Gaspard Vallette, nantis de leur fontaine commémorative. Mais les clichés n'ont pas seulement la vie dure : ils recèlent aussi une part de vérité. Parions que le lecteur de la correspondance exceptionnellement fournie que nous éditons nous donnera raison, tant la relation qui unit les deux compagnons voyageurs est constante, intense, marquée au sceau d'une fidélité sans faille.

*Un « Bildungsroman » authentique... et genevois*

L'aventure de la route, avec son corollaire nécessaire, *L'Usage du monde*, est certes au cœur du livre que voici, et motive en quelque sorte sa publication ; nous y reviendrons. Ces lettres dessinent cependant sous nos yeux une courbe bien plus riche, celle de deux itinéraires existentiels et artistiques entremêlés. Le choix de la peinture, pour Vernet, de l'écriture, pour Bouvier, s'impose dès la fin de leur adolescence, comme une vocation incontestée. L'échange s'ouvre en 1945, à la sortie de la guerre, au temps des désirs d'évasion, des amours en herbe, des rêves caressés. En toile de fond, Genève déploie les mailles d'un milieu socialement circonscrit et privilégié : la ville natale que, matériellement et psychologiquement, les deux correspondants ne cesseront de vouloir tenir à distance, apparaît d'emblée comme un legs



déterminant leurs trajectoires. La correspondance révèle le poids d'une formation, incarnée par le Collège, avec les liens de camaraderie qui le caractérisent, et les repères intellectuels qu'il dispense; elle dévoile aussi l'efficacité d'un réseau de parents et de connaissances serré et solidaire, comme la force d'aimantation de quelques lieux affectivement chargés – la Pêcherie à Allaman, la Gravière à Nyon... – qui composent une géographie subjective. On ne dira jamais assez combien cet arrière-plan, au sujet duquel Bouvier ne s'est exprimé que tardivement de manière explicite, a influencé le cheminement de ces deux hommes nés dans un contexte pétri de tradition et fier de ses ascendants. Tout au long de leurs existences, du reste, Bouvier et Vernet s'appuieront sur ce que les sociologues nommeraient leur « capital social », qui leur procure des soutiens et leur ouvre bien des portes, y compris aux antipodes.

Les premières escapades, en solitaire, à deux ou à plusieurs (en Finlande, à Marseille, en Algérie...), font poindre le projet commun de prendre le large, en 1953. La traversée de l'Asie, vaste lacune dans la relation épistolaire, longue étape de la Yougoslavie à l'Afghanistan, cimente une complicité désormais à toute épreuve. Elle est à la fois l'aboutissement des aspirations juvéniles, et le tournant décisif à partir duquel les choix personnels et professionnels se précisent et se fixent. A l'automne de 1955, Thierry Vernet rejoindra à Ceylan sa fiancée, Floristella Stephani, et s'y mariera, avant de retrouver définitivement l'Europe et la peinture; songeant à la Chine puis à l'Amérique, Nicolas Bouvier poursuivra ses pérégrinations jusqu'au Japon, par l'Inde et Ceylan, continuant à perfectionner les deux moyens d'expression dont il fera désormais ses gagne-pain, l'écriture et la photographie. Par la suite, entre Genève, port d'attache de Bouvier, et Paris, patrie d'élection de Vernet, l'échange ne sera jamais interrompu; l'amitié se fortifie, plutôt, en s'étendant à la femme de Thierry Vernet et à l'épouse de Bouvier, Éliane Petitpierre,

pleinement intégrées aux discussions et aux entrevues qui, au quotidien ou sur le papier, gardent fervente l'affection que leurs maris ont l'un pour l'autre.

En nous conduisant des espoirs aux réalisations concrètes, de la sphère familiale au domaine public, des tâtonnements aux engagements, la correspondance s'apparente à un roman de formation : ainsi y voyons-nous éclore et s'affirmer deux personnalités, dont l'éducation sentimentale, sociale et artistique est restituée dans son immédiateté. D'où l'impression d'entrer véritablement en contact avec des *personnes* que *L'Usage du monde*, à coups de litote et de distanciation, a stylisées jusqu'à en faire des *personnages* : le caractère, les réactions et les réflexions des deux protagonistes du récit paru en 1963 nous deviennent familiers, et par là, leur épopée gagne en épaisseur. Mais, on l'aura compris, les lettres débordent l'épure (de plus de trois cents pages, et pourtant...) proposée par le livre que Bouvier et Vernet ont cosigné. Entre les derniers feux de l'enfance et la maturité triomphante, elles jettent une lumière tantôt tamisée, tantôt crue sur leurs activités, alimentaires ou créatrices, sur leurs fréquentations, élues ou fortuites, sur leurs préférences et sur leurs détestations. Elles nous invitent ainsi à circuler de plain-pied dans un quotidien fait de labeur, de plaisirs, d'ambition et de doutes, sans apprêt et sans oripeaux; un quotidien qui porte l'empreinte indélébile de ces chemins sillonnés ensemble, éternellement vivants dans le souvenir.

« *Le livre du monde* »

La mission du « livre du monde », ce sera de garder la trace des bienfaits de la route. Il est nommé pour la première fois peu après la séparation des deux compères en Afghanistan : sa mention survient dans une lettre que Bouvier, encore à Kaboul, adresse à Vernet, à Colombo. La volonté de conférer à leur périple une pérennité, sous les espèces d'une œuvre

commune, est donc intrinsèquement liée au vécu, sur lequel elle s'appuie et dont elle tire sa substance. Au moment même où ils voyagent, Bouvier et Vernet pensent déjà à sceller symboliquement leur périple par ce prolongement imprimé. Esprit de prévoyance? Conscience de la puissance d'érosion du temps? Il y a plutôt chez Bouvier comme chez Vernet, quoique non directement énoncée, une certitude propre à « l'être au monde » des artistes : quelle que soit sa plénitude, l'événement ne se suffit pas à lui-même; il ne trouve son accomplissement qu'une fois cristallisé, grâce à une mise en forme qui en assure la maîtrise. Cette conviction demeurera centrale chez Bouvier, dont tous les récits sont issus d'une décantation patiente. L'écrivain conçoit la prise de notes et la tenue de carnets comme des phases indispensables, mais imparfaites et incomplètes; leur raison d'être est mémorielle et documentaire, et il ne saurait être question de redonner tel quel ce qui, pour lui, est de l'ordre du matériau brut. Encore une preuve, s'il en fallait, que dans l'expression « écrivain voyageur », c'est le premier terme qu'il faut retenir si l'on se réfère à Bouvier. La phrase de Kenneth White donnée en épigraphe au *Poisson-Scorpion* acquiert dès lors, *a posteriori*, le ton d'une injonction programmatique : « On ne peut tout de même pas se contenter d'aller et venir ainsi sans souffler mot » – en effet.

Si la foi en la transposition et en l'engagement esthétique oriente la genèse de *L'Usage du monde*, celle-ci est également tributaire d'une préoccupation morale et éthique, apanage d'une éducation genevoise et protestante. En dépit de l'hédonisme quelque peu fanfaron que Vernet affecte volontiers, cette dimension transparaît à travers le goût du travail et sa valorisation : peindre, dessiner, écrire ne sont pas des passe-temps, mais des activités « sérieuses », obsédantes parfois, dont l'importance ne cesse de croître. Le travail est en outre doté de deux pouvoirs complémentaires. Il matérialise une « production » qui allie le profit symbolique et l'utilité, éloignant le spectre du « voyage d'agrément » et celui du dilettantisme;

son résultat légitime le choix de partir et en démontre le bien-fondé. Bénéfice gagné et mérité, *L'Usage du monde* rachète le temps dépensé en voyage. Mais mettre ses talents à contribution pour témoigner de ce qui s'est passé sous d'autres cieus est aussi une forme de remerciement, un hommage au monde, à ses beautés, à sa générosité. Cet élan d'« action de grâces » est souvent thématiqué dans *L'Usage du monde*, puis dans d'autres déclarations de Bouvier soulignant ce que les lettres dévoilent au jour le jour, à savoir les incomparables vertus initiatiques du nomadisme consenti, sur lesquelles insiste la citation finale empruntée à Emerson : « ... et ce bénéfice est réel, parce que nous avons droit à ces élargissements, et, une fois ces frontières franchies, nous ne redeviendrons jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions. »

### *La fabrique du texte*

Le volume à venir est d'abord envisagé par les deux compagnons comme un « livre total » faisant revivre l'enchantement passé : « Je me réjouis du livre du monde. Refaire tout ça ensemble. » (Vernet à Bouvier, 7 août 1955). *A priori*, rien n'en est exclu ; tous les côtés marquants de la route, tous ses acquis devront y figurer, dans une perspective globalisante que Bouvier résume ainsi le 13 septembre 1955 :

Il faudra bourrer le livre du monde de trucs utiles, je pense utilisables spirituellement, pratiquement, mécaniquement, médicalement, artistiquement, utiles sur tous les plans.

La part narrative, la part descriptive et le « message » à transmettre devront s'y tresser, comme Thierry Vernet l'exprime le 26 juin 1956, dans une missive aux allures de prescription où il convoque le mythe d'Antée. Favorite des chantes de l'enracinement, cette référence peut paraître paradoxale, appliquée au récit alors en chantier ; mais la vision de Vernet dépasse la contradiction :

On commencera à ruminer le livre du monde, si tu te sens. Rien qu'à le ruminer. J'aimerais que ce livre, en plus d'un conte, soit aussi une espèce de manifeste assez grave, en faveur d'un vigoureux « retour à la terre » pas la paysanne pas pour encourager la culture des navets, mais pour déclencher l'amour de la parcourir en profondeur, pour déclencher l'amour du monde, et dire combien elle est précieuse, la terre. Un tas de choses quoi, un tas d'idées qu'on remuera en se baladant. Bref, Antée.

Jusqu'à un stade très avancé de son élaboration, *L'Usage du monde* est censé faire cohabiter du texte, des dessins et des photographies, en préservant jalousement la spécificité de chaque mode d'expression : « Je pense au livre du monde : le boulot que j'y ferai, dessiné, ne sera pas des redites de photos », rappelle Vernet le 23 novembre 1955. Bouvier envisage même d'autres apports, hétérogènes en apparence, mais appelés par le désir de fidélité au vécu : « Faudra mettre un ou deux brins de musique dans le livre du monde; ça a vraiment beaucoup contribué à la beauté du voyage. » (Lettre du 21 avril 1956). Ce livre qu'il « faudra avoir le courage de [...] faire comme un conte », selon un propos de Bouvier (11 novembre 1955) maintes fois relayé par Vernet, cette somme qui sera « de la viande rouge » (lettre de Vernet du 7 novembre 1956), bref, cet objet d'exception découle à la fois des vœux très clairs de ses auteurs, et d'une série de refus. Pour dire une expérience unique, il faut un volume à nul autre pareil : le souci d'originalité est primordial chez Vernet et Bouvier. L'un et l'autre connaissent fort bien – leurs lettres y reviennent souvent – les collections de récits de voyage que plusieurs maisons, en France – Arthaud en tête – mais aussi en Suisse – les Éditions Rencontre notamment – mettent en place au cours des années 1950 et au début des années 1960. Nos correspondants lisent les écrivains qui s'illustrent dans ce secteur, non pour s'en inspirer, mais pour se conforter dans leur différence : « Le livre du monde sera une merveille. Je ne le vois pas comme un "livre de voyage" », écrit Vernet de 28 octobre 1955. Se conformer à des modèles existants, reprendre des formules

préconçues, eussent-elles fait leurs preuves, est hors de question. C'est dans la solitude à deux que *L'Usage du monde* est peaufiné, au cours de plusieurs années de recherche menée dans un esprit de complémentarité et d'écoute mutuelle. Guère bavard au sujet de son travail d'écriture, Bouvier annonce régulièrement à Vernet quelles sont les grandes lignes qu'il imagine développer dans tel ou tel « chapitre » ; relecteur systématique des textes en cours de rédaction, l'illustrateur commente, suggère, le plus souvent approuve, encourage et applaudit. Une liberté de conception absolue, doublée d'une assurance inébranlable, préside au mûrissement de l'ouvrage : là est sans conteste l'aspect le plus saillant de cette connivence de plume, d'encre et de croquis. Cette liberté garantit l'entière proximité entre le « produit fini » et les intentions qui le suscitent et le guident. Sur le long terme, elle sera féconde : elle est sans doute pour beaucoup dans l'accueil enthousiaste que le public fait au récit, de nos jours encore. À l'heure de la première publication, la marge de décision que les deux jeunes auteurs s'octroient, et qu'ils entendent faire respecter, leur vaut plusieurs mésaventures dans le milieu de l'édition, en particulier à Paris, auprès d'Arthaud et de Gallimard. L'attitude de ces impétrants inconnus tombés de nulle part, qui ne font pas de concessions et qui rechignent à modifier leur projet, trahit au mieux une inconscience de blanc-bec, au pire – et c'est probablement ainsi qu'elle est perçue – une prétention intolérable. La correspondance relate pas à pas les vicissitudes de *L'Usage du monde*, « sauvé » au printemps 1963 par un prix des Écrivains genevois providentiel qui servira à payer la première édition, chez Droz, à l'automne de la même année. En 1964, non sans accrocs, la maison Julliard publie le livre en France ; en apparence, c'est un couronnement ; au final, une déception. La chronique de cette gestation et de ses avatars est des plus intéressantes pour jauger les difficultés des débutants dans la carrière littéraire, et pour évaluer le coût de l'indépendance d'esprit.

Avec ses rendez-vous manqués, ses revirements, son moment suisse, son épisode français, cette histoire est exemplaire : elle présente les traits typiques du parcours de nombre d'écrivains de Suisse française, aînés ou héritiers de Bouvier. À l'échelle romande, la réalisation d'un dessein esthétique singulier et complexe, déconnecté des impératifs du marché, est chose possible, mais qui va de pair avec une visibilité et un crédit symbolique limités. L'accès aux structures et aux circuits de diffusion de l'Hexagone est lourd de contraintes et de conséquences, et suppose le renoncement au contrôle individuel de l'œuvre en préparation.

*La vie, les livres, les arts*

*L'Usage du monde* peut se lire comme l'épiphanie d'un large pan de la correspondance ; mais celle-ci offre aussi une vue d'exception sur l'atelier de Bouvier. Les lettres de l'écrivain sont particulièrement passionnantes lorsqu'elles retracent à son complice de quoi sont faites ses journées à Galle ou au Japon : le compte rendu minutieux de ses occupations et de ses rencontres est un magnifique complément documentaire aux œuvres publiées, autrement laconiques, à savoir *Le Poisson-Scorpion* et *Japon*, puis *Chronique japonaise*. La comparaison entre l'écriture épistolaire et les récits permet de constater l'ampleur du travail de composition auquel Bouvier s'attelle, *flirtant* de temps à autre avec la fiction, et de mesurer combien son style est le fruit de la quête inlassable d'un équilibre et d'un rythme, fondée en premier lieu sur la sélection et l'élagage. La lecture de la correspondance lève toute hésitation : ces impératifs esthétiques importent davantage que la stricte fidélité autobiographique et référentielle. S'il est associé à la curiosité et au savoir, s'il signe aussi une rupture sans laquelle il ne peut y avoir de progression intérieure, le voyage se révèle donc avant tout, pour Bouvier, comme un laboratoire au sein duquel bâtir sa propre expression d'artiste.

Davantage prêt à l'épanchement, Thierry Vernet, lui, transforme ses lettres en une sorte de journal : en plus des renseignements qu'elles donnent sur son activité de peintre et de décorateur de théâtre, elles détaillent son quotidien, en Suisse et à Paris, et elles reflètent l'atmosphère et les échos culturels – musiques, lectures, cinéma... – d'une époque effervescente, dont le ton est restitué par une langue mâtinée d'argot, d'helvétismes, de termes exotiques, de tournures cryptées. Ressurgies de Belgrade, de Tabriz ou de Téhéran, des silhouettes – il y en a aussi de genevoises – traversent les feuillets, le temps d'une allusion parfois obscure ; à demi-mots, par des plaisanteries ou des évocations, la proximité des deux compagnons se manifeste. Au fil du temps qui s'enfuit, cependant, et bien que leur amitié n'en soit pas affectée, une certaine dissymétrie se fait jour dans leur évolution. Chez Vernet, de plus en plus admiratif à l'égard de Bouvier, le doute s'installe ; enclin à la remise en question, assoiffé d'une sérénité qui lui fait défaut, déçu par les milieux artistiques, il s'investit dans la peinture avec moins de fougue, s'adonnant à l'astrologie pour tenter de répondre aux interrogations qui le taraudent. Moins fusionnel et peu effusif, Bouvier, quant à lui, conquiert une situation qui lui vaut, après la parution de *L'Usage du monde*, le statut de conférencier apprécié, d'iconographe prisé et d'écrivain réputé. C'est à ce moment-là, celui de l'achèvement d'une réalisation portée à quatre bras, promise à un avenir que ses auteurs ne soupçonnent pas, que nous prenons congé de « Nick » et de Thierry. Leurs liens ne se relâcheront pas : seule la mort de Vernet, en 1993, mettra un point final à leur relation épistolaire. Mais ce n'est plus là l'histoire d'un voyage, ni celle d'une œuvre : c'est la belle vérité d'une amitié sans réserve, qui se passe d'apostilles, de notes et de commentaires.



## *Note des éditeurs*

La préparation à l'édition de cette correspondance a été prise en charge par le Centre de recherches sur les lettres romandes de l'université de Lausanne, à l'initiative des Éditions Zoé.

La Bibliothèque de Genève conserve, dans le fonds Nicolas Bouvier, les originaux de la totalité des lettres échangées entre 1945 et 1993. À celles reçues de Vernet, Bouvier avait joint en effet celles qu'il lui avait écrites, et que Floristella Vernet lui avait remises après le décès de son mari; quant à celles envoyées de Ceylan, Bouvier en avait demandé la restitution du vivant de Vernet dans la perspective de la rédaction du *Poisson-Scorpion*, au cours de laquelle il les a relues et annotées. Le présent volume comprend la première partie de la correspondance, de 1945 à 1964, dans son intégralité ou presque, quelques télégrammes n'étant que cités dans les notes de bas de page. Certains passages, signalés par [...], ont par ailleurs été supprimés pour respecter la sphère privée des personnes mentionnées; pour la même raison, seules les initiales de quelques noms sont données.

Les lettres de Bouvier et de Vernet sont souvent écrites sur un laps de temps de plusieurs jours; nous les datons en indiquant entre crochets la date du début et de la fin de la rédaction; elles sont classées chronologiquement selon la date du terme de celle-ci. Les correspondants adressent volontiers leurs messages au couple d'amis: Nicolas Bouvier à Thierry et Floristella Vernet, ce dernier à Nicolas et Éliane Bouvier. Nous n'avons pas tenu compte de cette pratique dans l'intitulé des lettres, le lecteur pouvant aisément saisir ces nuances.

La présentation des lettres a été unifiée; au besoin, la ponctuation a été rétablie et l'orthographe corrigée lorsqu'elles étaient manifestement fautives, mais la licence orthographique et syntaxique des épistoliers a été respectée; certains mots en langues étrangères et en caractères non latins, que les auteurs transcrivent selon la prononciation, n'ont pas été corrigés; les abréviations courantes ont été complétées. Les titres des volumes, des revues et des journaux sont donnés en italique, les titres d'articles ou de textes parus dans des

périodiques entre guillemets. Toute intervention des éditeurs figure entre crochets.

La graphie, les supports utilisés pour l'écriture, les encres, les conditions de transmission et de conservation des lettres, mais aussi l'imprécision de l'orthographe, l'utilisation de termes et de noms de lieux étrangers expliquent la présence de mots dont le déchiffrement est conjectural; ceux-ci sont placés entre soufflets.

Notre annotation a été conçue de manière à faciliter la lecture des lettres, sans chercher à lever toutes les allusions ni à éclairer de manière systématique le contexte dans lequel se déroulent les activités – les voyages notamment – des épistoliers. Il ne nous a pas toujours été possible de répertorier les tableaux de Thierry Vernet, dont l'œuvre n'a pas fait l'objet de catalogue, ni les textes de Nicolas Bouvier parus dans des revues de pays où il a séjourné. Nous nous sommes bornés à identifier dans la mesure du possible les personnes et les circonstances mentionnées, à préciser les usages langagiers propres à Bouvier et à Vernet (mots d'argot, régionalismes, termes étrangers), et à mettre en évidence les liens explicites entre les lettres et l'œuvre de Nicolas Bouvier. Pour mener à bien cette tâche, nous avons eu recours à des ouvrages dont la liste suit cette note, en particulier aux deux recueils de lettres écrites par Thierry Vernet à sa famille (*Peindre, écrire chemin faisant*, 2006, et *Noces à Ceylan*, 2010). Le lecteur trouvera, entre ces correspondances et la présente, de notables écarts dans la transcription des noms de famille ou de lieux liés au voyage relaté dans *L'Usage du monde* et *Le Poisson-Scorpion*; ceux-ci relèvent d'une approche éditoriale différente, les deux volumes en question suivant au plus près le texte rédigé par Vernet. Quant à Nicolas Bouvier, l'aperçu le plus complet de sa trajectoire biographique a été donné par François Laut dans *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit* (Paris, Payot & Rivages, 2008).

À la suite des lettres, nous avons inséré un répertoire des noms recensant les membres des familles des épistoliers, leurs connaissances genevoises et parisiennes, ainsi que celles faites au cours du voyage; un répertoire des lieux les plus emblématiques mentionnés dans la correspondance; enfin un index prenant en compte les noms des personnalités et des périodiques cités.

La plupart des illustrations qui accompagnent les lettres sont tirées de celles-ci, dont elles donnent à voir la forme originale, souvent parsemée de dessins et accompagnée d'annexes. Nous y avons joint des documents iconographiques ayant appartenu à Bouvier et à Vernet, conservés dans leurs fonds respectifs à la Bibliothèque de Genève.

Nous remercions Madame Éliane Bouvier, Monsieur Patrick Baud, Madame Sophie Lehmann Vernet, Madame Dominique Reymond, Monsieur Alexandre Stephani, Madame Ilona Stephani Delmere, Monsieur Gilles Vernet et Madame Marie-Christine Vernet de nous avoir autorisés à publier cette correspondance. Notre gratitude va également à la Bibliothèque de Genève, et surtout à Madame Barbara Prout, dont l'aide nous a été précieuse au cours de nos recherches. Nous sommes reconnaissants à Matthieu Gafsou, à Matthias Thomann et à l'atelier de reproduction de la Bibliothèque de Genève, ainsi qu'au musée de l'Élysée de nous avoir fourni les illustrations de ce volume. Nous remercions vivement Reynald Freudiger et Françoise Fornerod pour leur relecture, ainsi que Caroline Gex pour la confection de l'index. Le travail d'établissement et d'annotation du texte a été grandement facilité par la contribution de Barbara et Richard Aeschlimann, Simone Albonico, Vincent Arlettaz, Simon Baur, Jean Bescond, Éliane Bouvier, Manuela Busino Maschietto, Jean-Daniel Candaux, Pilar Casado Liso, Jacques Choisy, François Clément, Noël Cordonier, Philippe de Coulon, James Crot, Manuel Dami, Peter Dosé, Alain Dufour, Sylviane Dupuis, Andreas Fuog, Anne-Claude Gautier, Corinne de Haller, Luzius Keller, Rudolf Koella, François Laut, Carolina Lazaro Alonso-Cortes, Pierre Lepori, Arben Lila, Jean Mohr, Erkan Oege, Lucienne Peiry, Fernand Perrot, Christophe Pétermann, Jean-Pierre Pétermann, Laurence Philippin, Henri Piguet, Silvia Rapelli, Stéphane Rochette, Yasuko Shoda, Jacqueline Tanner, Jaques et Marie-Christine Vernet, Vincent Verselle, Alain Villeminot, Jonathan Wenger, Eirini Zafeiratou, ainsi que par celle de l'Église protestante de Genève. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés.

## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE ET LEUR ABRÉVIATION

### TEXTES DE NICOLAS BOUVIER

- Œuvres* Nicolas Bouvier, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2004.
- VP* Nicolas Bouvier, *Le Vide et le Plein. Carnets du Japon 1964-1970*, Paris, Hoëbeke, « Étonnants voyageurs », 2004.

### CORRESPONDANCE ET ŒUVRE DE THIERRY VERNET

- Noces* Thierry Vernet, *Noces à Ceylan*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010.
- Peindre, écrire* Thierry Vernet, *Peindre, écrire chemin faisant*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2006.
- TVP* Jan Laurens Siesling, *Thierry Vernet peintre*, Paris, Somogy Éditions d'art / Chexbres, Galerie Plexus, 2006.

### DICIONNAIRES

- Argot* *Argot & français populaire*, édité par Jean-Paul Colin, Jean-Pierre Mével avec la collaboration de Christian Leclère, Paris, Larousse, 2006 (nouvelle édition).
- DPF* Pierre Bau, *Dictionnaire persan-français, français-persan*, Paris, La Maison du Dictionnaire, 2003.
- DSR* André Thibault, Pierre Knecht, *Dictionnaire suisse romand*, Carouge-Genève, Zoé, 2004.
- Glossaire* Jean Humbert, *Nouveau glossaire genevois*, Genève, chez Jullien frères, Libraires, 1852, 2 tomes.
- Pierrehumbert* William Pierrehumbert, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1926.
- Provinces* *Le Vocabulaire du français des provinces*, Paris, Garnier, 2008.
- TLF* *Trésor de la langue française*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>



# I

## « VIENDRAS-TU AUX INDES AVEC MOI ? »

*janvier 1945 – juillet 1953*



*Au commencement était le collège de Genève. Nicolas Bouvier et Thierry Vernet s'y sont connus par le fruit du hasard : un professeur de la division inférieure les a placés côte à côte. C'est dans ce creuset que s'est forgée l'amitié d'une vie, et que se sont tissés des liens durables avec d'autres condisciples : Jacques Choisy, Alain Dufour, Manuel Dami notamment.*

*Pour Bouvier, fils de bibliothécaire, petit-fils de professeur, l'université fait suite en toute logique au collège, avec à la clé une double licence, en droit et en lettres. Vernet, lui, interrompt son parcours scolaire dans la division supérieure – l'équivalent du lycée français – pour se lancer dans un apprentissage d'ensemblier-décorateur auprès de l'architecte d'intérieur Jean Plojoux. Animé de la volonté de devenir peintre, c'est par la pratique du métier qu'il entend se former ; il obtient un Certificat fédéral de capacité en 1947. Poursuivant dans cette voie, il devient l'élève du peintre genevois Xavier Fiala. Il ne tarde d'ailleurs pas à recevoir ses premières commandes, modestes, grâce à des relations personnelles : à dix-huit ans, il est chargé d'exécuter une fresque dans la chapelle des Cornillons pour la paroisse du Grand-Saconnex ; il décroche ensuite des contrats avec la Comédie de Genève pour laquelle il conçoit des décors.*

*Lorsque s'ouvre la correspondance, en 1945, Vernet n'est plus au collège, mais il a gardé avec ses anciens camarades de fortes attaches que sa proximité avec Bouvier renforce encore. Les vacances à la Gravière – la maison de campagne des Vernet dans le canton de Vaud –, les fêtes, les escapades en commun sont autant d'occasions de rapprochement. Dans les intervalles, les lettres viennent combler l'absence. Bouvier et Vernet se font part de leurs impressions, et de leurs aspirations : lectures, films, rencontres, anecdotes familiales, plaisanteries, mais aussi projets d'avenir dont, bien sûr, la découverte de l'ailleurs.*

*« Le Salève est à dix mètres du Jura », confie Vernet à Bouvier à son retour de Ceylan, le 8 juin 1955. Dans la Genève de l'après-guerre, l'ambition la mieux partagée est de « s'essouler », de franchir les frontières qui enserrent ce milieu très clos et ceignent un micro-*



*cosme régi par les conventions. Ce ne sont certes pas les camps de ski à Wengen ou les balades en famille qui assouvissent cette soif de liberté. Bouvier et Vernet ne tardent pas à prendre le large, pour Marseille, l'Afrique du Nord, la Yougoslavie, parfois en compagnie de Jacques Choisy. Signe du destin peut-être, c'est à Paris, où il espère s'intégrer à la scène artistique, que Vernet fait son premier long séjour à l'étranger, tandis que Bouvier, la même année 1948, choisit le Grand Nord en solitaire, pour se perdre dans un no man's land dont il rapportera quelques articles pour la Tribune de Genève.*

*Au début des années 1950, le rêve d'un voyage au long cours prend finalement corps : aux lectures d'atlas, aux récits d'aventuriers ont succédé les expériences personnelles des correspondants. Disposant des moyens financiers nécessaires, leurs formations respectives achevées, aucune obligation ne les retenant impérativement en Suisse, les deux amis sont prêts pour un tour du monde. Vernet part en train au début du mois de juin 1953, avec pour destination la Yougoslavie; Bouvier le rejoint en Fiat Topolino à Belgrade, à la fin du mois de juillet.*

1945 !

Ça va

par

Passerai

rent-êtr

ce H-e huit

~~Thierry~~  
~~5.00.00~~

Thierry

à l'angevin des pierres

Billet de Thierry Vernet à Nicolas Bouvier, hiver 1945



*Nicolas Bouvier et Thierry Vernet lors de l'exposition Vernet  
à l'Institut franco-iranien de Téhéran, mai 1954*

10 ~~1~~ 45 Wengen

Grand <long et> sympa,

Aussi vrai que je m'appelle Nicolas, tu nous manques.  
Quelle chose inouïe que de savoir que cet ennui est  
réciproque!

Je t'écris sur un papier infect qui sert à faire des  
brouillons pour les fresques qui décorent notre tôle.

Je t'écris mal, mais avec la bonne main (la gauche) la  
droite sert à signer les reçus.

Je te remercie de te souvenir de moi et de le rappeler  
dans chaque lettre, moi qui ne suis ni beau comme Pierre, ni  
peintre comme Pierre II ni historien comme Dufour, mais  
qui ne suis qu'un pauvre type qui cherche cherche et qui  
trouvera (il en est sûr).

Je trouve fantastique dans notre amitié à six<sup>1</sup> que nous  
nous aidions auprès des filles. C'est une amitié de bons films  
français. (Fasse le Ciel qu'elle dure.)

Nous avons eu hier une choucroute savoureuse et une  
discussion qui fit moult étincelles. Dufour doux, persuasif  
Oederlin bramant et injuriant chacun. Je me suis engueulé  
avec lui et ai quitté la pièce en me disant que le niaire<sup>2</sup> dé-  
connait avec lourdeur et obstination. Après quoi nous nous  
sommes mutuellement congratulés sur notre foi dans l'opi-  
nion défendue.

Je me suis rendu compte que c'était ça le lien le plus  
fort qu'on puisse avoir avec Wanderlain : « N'être pas d'accord ».

---

<sup>1</sup> Bouvier songe notamment à Pierre Sarasin, Pierre Oederlin, Alain Dufour  
et Jacques Bardet. Alors élèves au collège de Genève, aujourd'hui le collège  
Calvin, ils sont en camp de ski à Wengen dans l'Oberland bernois.

<sup>2</sup> En argot, « type », « individu », « complice ».

Je pourrai dire plus tard à tel et tel type: « Jamais tu ne t'es engueulé comme ça avec lui. »

Adieu

Nicolas

2. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Wengen

[mi-janvier 1945]

Ah c'est tellement marrant. On est les trois à t'écrire sur une nappe pleine de tabac (Bardet a provisoirement abandonné son édredon). On est un peu vannés de sorte que nous ne disons que d'énormes saloperies qui nous secouent d'un rire énorme et délicieux. Nous nous marrons à fond et on s'appête à vider les niaires de notre chambre pour faire disparaître (à trois) une bouteille de cognac. Dieu nous soit en aide! Nous n'avons perdu encore ni notre argent ni ces tout petits gants foulards etc. qu'on sème toujours sur les pistes ni notre virginité\*. À défaut de réalité nous avons placardé des affiches réalistes sur un des plumards et juré solennellement que si nous arrivions à amener une jeune veuve dans ce taudis, elle passerait un quart d'heure sentimental.

(Bardet s'esclaffe parce que je viens de m'apercevoir que j'ai écrit la première feuille au revers de mes comptes<sup>1</sup>, et de ce fait il est plus carré que jamais.) Il me fait tout à fait penser à un petit Duhamel fœtal. Tous les types sont extraordinairement joviaux. Nous emmerdons tous les Schokbirns<sup>2</sup>

\* hélas, trois fois hélas!!!

---

<sup>1</sup> Nicolas Bouvier a en effet inscrit le compte de ses dépenses au dos de ce feuillet.

<sup>2</sup> Ce terme dépréciatif désigne vraisemblablement les Suisses allemands.

sans exception et on s'en porte bien. On s'est déjà fait vider avec fracas de tous les cafés du lieu, engueuler par tout le monde, déplaçant les wagons dans la gare etc., etc. Enfin tu vois. Sarasin a *sofort* collé des petites photos de Poussy au mur avec du sparadrap. La seule pensée de sa Dulcinée fait rentrer sa longueur dans sa largeur. Ça me plaît!

Adieu à bientôt. Nicolas

### 3. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

Le <29> IV 45 – Cour Saint-Pierre

Au page

Alors!

Ça va.

Quelle chose magnifique que la maladie! Seul état où tu ne fais pas de gaffe, où tu n'es pas ridicule, où tu es libre, conscient, patient, et seul. Évidemment tout dépend de quoi on souffre.

Quand viendras-tu voir ma chambre? J'y ai effectué des modifications, et avec la patience et le temps, elle risque un jour d'être belle. J'ai dégoté une manchette d'une naïve obscénité. Le texte en est « Formidable poussée sur le Pô » puéril, puéril!

Et toi?

À quoi penses-tu, qu'as-tu trouvé, qu'as-tu fait? Au fond qu'as-tu fait à ce pince samedi? De ce bal, je n'ai rien eu de positif, si ce n'est un programme prodigieusement drôle.

Je crains que l'annonce au sujet du collège ne mette Zöller<sup>1</sup> à dos de la Paed (ce n'est pas peu dire).

---

<sup>1</sup> Georges-Oscar Zöller (1890-1966) a dirigé le collège de Genève de 1941 à 1954. La Paedagogia Genevensis est une société d'étudiants genevoise; Vernet en a fait partie de 1944 à 1946, Bouvier de 1946 à 1947.

As-tu dansé, bien, fort, utilement, avec plaisir et fruit? Ma sœur t'a trouvé grande allure et bouillonnait encore d'une jouissance intempestive vingt-quatre heures après ladite soirée, au sujet de Binschedler. Curieux accouplement.

Excuse-moi, j'écris très mal, mais j'aime écrire ainsi, car il me semble que la chanson sort mieux. Oh vous, heureuse clique de Saconnex, si vous vous pouviez savoir quelles jouissances on a quand on est à la campagne. C'est justement parce que vous y êtes que vous les ressentez autrement que nous qui n'y sommes pas.

J'ai eu une véritable invasion cet après-midi. Tournier, admirable de discrétion, Bertrand<sup>1</sup> admirable de sans-gêne, Oederlin admirable de lunettes et d'un beau regard derrière les lunettes, Choisy admirable de malice. Mais je fais du Bottin c'est emmerdant. Oederlin est d'un grand secours quand mon père tombe pour gueuler dans une réunion clandestine; il prend un air calé, l'air de dire « les engueulées, ça me connaît, haha! » et met chacun parfaitement à son aise.

Viens une fois faire invasion chez moi, j'attends. C'est beau les lettres, c'est même tellement beau et créateur que je crois que je m'y vouerai tout à fait et complètement. C'est un art indirectement créateur, qui ensemence tous les arts – une belle pensée bien dite peut inspirer tant d'artistes. De même: une belle courbe peut féconder une grande idée (je crois que c'est plus rare). C'est splendide, cette bigamie ce concubinage de tous les arts, qui s'accouplent et se régénèrent réciproquement (un peu comme la famille Lansac<sup>2</sup>, mais c'est plus glorieux!).

---

<sup>1</sup> Bertrand de Candolle, camarade de classe de Jacques Choisy.

<sup>2</sup> Bouvier fait peut-être allusion à la famille de Lucien Lévy, dit Lansac (1886-1937). Directeur de la succursale suisse de la Société anonyme Omnia, concessionnaire des films Pathé, Lansac a été le responsable à Genève de la salle de spectacle de l'Alhambra, où sont organisés aussi bien des ballets que des pièces de théâtre, des opérettes et des projections, d'où la mention du « concubinage de tous les arts ».

À propos de livre, j'ai lu un bouquin fantastique, un des plus beaux livres français *mea arbitrato*. *MALAISIE*<sup>1</sup>. Ça vaut cent François Mauriac bénis par les deux papes, celui de Rome et celui d'Avignon – un livre d'une beauté immense. Je voudrais pouvoir te le copier tout entier de ma main. Quelle joie douloureuse que de trouver un jour une âme qui a eu toutes nos pensées secrètes, mais qui les a mieux ressenties, mieux comprises, et posées, telles qu'il les a enfantées dans un français magnifique! C'est la beauté de la terre et des hommes, la beauté triste, vraie, mais tellement puissante et sublime, qu'elle nous fait trouver la tristesse infinie, et la joie, finie.

On ne dira pas « c'est la beauté malsaine », la corruption n'atteint ni cette ampleur, ni cette puissance. Non, c'est l'expression d'un des plus beaux sentiments que Dieu ait donné à l'homme : le regret.

Une vie incandescente, incontestablement, un chef d'œuvre. Et cette merveilleuse explication de l'âme compliquée des Blancs; c'est un serviteur malais qui se plaint de son Tuan (maître), et dit : « Le foie (cœur) du Tuan, c'est comme son menton; doux dans un sens, rude dans l'autre...<sup>2</sup> » J'aime énormément ça.

Pour l'instant, je lis *L'Annonce faite à Marie* de Claudel.

Pierre de Craon, un des personnages, un bâtisseur de cathédrale, cancéreux et mystique dit de très belles choses sur l'art; notamment ceci : « Il y a des églises qui sont comme des gouffres, et d'autres qui sont comme des fournaies, et d'autres si justement combinées, et de tel art tendues, qu'il semble que tout sonne sous l'ongle<sup>3</sup>. »

Et encore cette parole : un paysan dit : « Je pars pour Jérusalem, je suis trop heureux, et les autres pas assez. » Sa

<sup>1</sup> Henri Fauconnier, *Malaisie*, Paris, Stock, 1930.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 238; l'ajout entre parenthèses est de Bouvier.

<sup>3</sup> Paul Claudel, « Prologue » à *L'Annonce faite à Marie*, *Théâtre*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 25.



femme répond : « Anne, ce n'est pas notre faute. » Le paysan :  
« Ce n'est pas de la leur non plus<sup>1</sup>. »

Voilà comment il faudrait vivre, mais nous ne pouvons pas car nous ne vivons pas entre les pages d'un livre.

Bien à toi.

Nicolas

P.-S. Je te ferai porter la lettre par mon frère. Viens me voir si possible entre 5 et 6 (5 h 10, 15).

*4. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

[juin 1945]

J'espère aussi que ces trois semaines vont vite passer pour qu'on puisse se retrouver tous et vivre dans une vraie atmosphère de vacances.

Je laisse la plume à Nicolas et je t'envoie mes meilleures amitiés ainsi qu'à Oederlin et Tournier.

Pierre

Il me la laisse encore fumante. Quel dégoûtant ! Je me donne une peine pour être gai, mais mon sourire ne vaut guère mieux qu'un rictus. Encore pire que celui de M[.] F[.]. Comme pays à cafard, on ne fait pas mieux. Des collines olive, qui se succèdent sans cesse. Et une pluie froide et anonyme qui tombe continûment comme dans les poèmes de Verhaeren.

Les paysans sont petits roux et méfiants et semblent tous dissimuler d'effroyables rognés. Dans des fermes

---

<sup>1</sup> Bouvier cite en le modifiant légèrement le texte de *L'Annonce faite à Marie*, acte I, scène I, *ibid.*, pp. 29-30.

humides espacées par des tourbières des Jurassiens font des lunettes à la pièce.

Des vaches sans âge, pleines de mauvaises pensées émaillent les champs de bouses mélancoliques.

Et comble du cafard au coin des maisons des enfants sales et bêtes piétinent des cribles roses complètement défoncés avec des trous percés en forme de cœur. Mais enfin nous allons travailler. Quel soulagement ! Alors je serai sûr de ne pas oublier. Car je ne veux pas oublier. Je ne veux pas que le souvenir de cette splendide douleur s'efface. Ça doit saigner toujours.

J'ai recopié mes souvenirs des jours aériens, des jours légers. Et je les enverrai en expliquant tout mon mal.

Je suis terriblement et terriblement refait avec cette histoire. Ça me semble tellement impossible. Tant par son attitude que par la mienne.

Parce que c'est du tellement bon à mon égard que, ou bien c'est une sainte à grosse auréole, ce qui serait déplorable, ou bien elle ne me prend pas pour le dernier des cons. C'est impossible qu'après un tel contact, qu'après lui avoir tant donné et lui avoir tant pris les portes se ferment *de finito*. Je n'y crois pas.

Il y a quand même dans ce bas monde des lois qu'on ne viole pas.

Même avec de l'argent, des cols, une belle tête et du porto.

Enfin je suis très malheureux et je pioche tout dur mon mauvais ange pour qu'il crache enfin ses saletés et me laisse enfin en paix. Je dois absolument bagarrer pour faire mon trou vers la lumière et vers le meilleur.

Sans l'idée de cette lutte la pluie, l'odeur de tourbe, mon malheur et mon horrible toux (ma seule rime féminine fidèle) auront bien vite fait leur petit bonhomme de chemin.

Adieu je vivrai pour vous tous elle et moi.

5. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[10–11 juin 1945]

Saconnex 10.6.45

Ah! Pauvre vieux!

Je n'ai pas encore ton adresse, mais j'écris quand même.

Je t'en prie ne m'en veuille pas: j'ai écrit à Michèle.  
Il le fallait.

Elle m'a écrit ainsi que Laurence, pour me remercier de les avoir reçues à la Gravière. J'ai profité de l'occasion pour leur écrire et surtout « lui » écrire. J'espère ne pas avoir fait de gaffe.

Si tu savais ce que tu manques. J'ai entièrement changé depuis le séjour à la Gravière.

Cet accident a été une grâce. Il m'a fait voir les choses tout différemment. Vous avez été épatants. Alors que les autres avaient du dévouement, tu as été le seul à avoir de la tendresse. C'est pourquoi je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu sois heureux. J'ai projet de voir ton frère jeudi soir. Je ne lui [ai] pas encore téléphoné. Je souhaite qu'il puisse me voir.

Hier soir heureux, au piano. Après avoir assassiné Beethoven, et tué Schumann il m'a pris à chanter: « Passant par Paris<sup>1</sup> ». J'étais fou de joie à cause de vous tous, à cause de Sylvia, à cause de Daniel qui venait de partir (quel type), j'ai joué de la musique hongroise tous des chants d'amour. Mais il y en avait un qui m'a fait penser tout particulièrement à toi:



<sup>1</sup> Cette chanson à boire a été popularisée par les marins servant les canons pendant le siège de Paris en 1870.

Bref voici les paroles :  
Que vaut-elle la joie,  
Si je ne puis la partager avec toi !  
Pourquoi es-tu si loin ?

★

Au pick-up : Chopin  
Schumann  
Debussy.

Sylvia a fait de moi ce que je craignais le plus, un romantique, c'est merveilleux. Je la vois demain. Je lui dirai de t'écrire. Mais elle ne te remplace pas, du moins ce n'est pas la même chose. Quand nous serons de nouveau tous réunis mon père nous offrira un dîner au Cercle de la Terrasse<sup>1</sup>. Ce soir-là nous ferons le point. Quel chemin parcouru, depuis un an !

Sais-tu que je fais ces fameuses fresques<sup>2</sup>. Je vais avoir besoin de vous tous pour m'aider à serrer les dents parce que ce ne sera pas une petite affaire.

★

(Après dîner)

Je reprends ma lettre, Fischer est venu cet après-midi. J'ai eu une très chic discussion avec lui. Je réforme un peu mon jugement à son égard.

Mais bref, ce n'est pas intéressant.

---

<sup>1</sup> Le Cercle de la Terrasse dont Robert Vernet est membre est situé au numéro 4 de la rue Jean-Gabriel-Eynard. Lieu de sociabilité de l'élite genevoise, il a été fondé en 1754 sous le nom de Cercle de Montréal.

<sup>2</sup> Vernet est chargé de décorer la chapelle des Cornillons à Chambésy. Cette fresque qui dépeint l'Institution de l'Eucharistie a été recouverte par la suite, puis restaurée en 1980.

★

Amitiés de ta sœur qui t'enverra un paquet sous peu.

★

Encore un soir où tu n'y es pas, « Que vaut-elle la joie??? » Ah! vieux, que dire, je voudrais tellement te parler longuement. Je veux que tu sois heureux, je veux entièrement m'y employer, mais toi de ton côté travailles-y. Chante: « Passant par Paris » en pensant à nous tous et ce qu'on peut être joyeux.

★

Je pense à Delacroix à Michel-Ange, à Beethoven à ceux qui ont souffert pour ce qu'ils ont trop aimé. Et comme je te l'ai déjà dit:

« Bonheur et douleur me sont égaux.

À celui qui aime trop le juste milieu est toujours le pire. »

Vieux Nick nous sommes de ceux-là.

Ceux qui n'en sont pas ne savent pas ce qu'ils manquent.

Mais on le paie.

★

Je poursuivrai ma lettre dans un moment.

★

Seul; au pick-up Chopin. Sur les dessins de nus, souvenirs de Gravière, des papillons nocturnes qui partagent avec moi ce moment. Que tu serais bien ici... Pardon!

★

À peu près 1 heure du matin.

Ouf! Je viens de passer une crise effroyable au sujet de mon art et de mes fresques.

Je ne suis plus le même qu'il y a trois heures. Changement total. Mes aspirations et mes idées de grandeur et de noblesse ont repris le dessus sur mon petit sentimentalisme de tout à l'heure.

Plutôt non! Je n'ai pas changé de chemin mais j'ai été plus loin. Maintenant bonsoir je vais me coucher et lire avant Josué 1, 9-10<sup>1</sup>. C'est court. Lis-le. Ça suffit.

★

(10 heures du matin)

Je viens de recevoir ta lettre. Je suis bien heureux que vous soyez ensemble. Je redoutais beaucoup cette séparation.

J'ai essayé de te faire participer un peu à mes « moments ». C'est le meilleur moyen.

Fais mes amitiés à Bardet.

Je resterais toujours pour toi je le veux

Thierry

le plus tendrement possible.

---

<sup>1</sup> « Ne t'ai-je pas donné cet ordre : fortifie-toi et prends courage? Ne t'effraie point et ne t'épouvante point, car l'Éternel, ton Dieu, est avec toi dans tout ce que tu entreprendras. Josué donna cet ordre aux officiers du peuple » (version Louis Segond 1910).

6. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Saconnex dimanche 15 juillet 45

Hello! Nick!

J'espère que tu ne m'en voudras pas trop de ne t'avoir écrit plus tôt. Xcuse-moi.

J'ai été chez Claude jeudi soir et je l'ai revu chez Oederlin toute la nuit de vendredi. On a beaucoup discuté. Et de façon très sympathique. Le pauvre type était tout embêté de t'avoir fait souffrir. Je le crois sincère. Il ignorait, dit-il, tes sentiments.

Il aimerait beaucoup mieux te connaître.

Comment vas-tu? Santé – moral.

J'ai été souvent chez Pierre. J'ai peint passablement, des choses écrasées de chaleur et de lumière.

J'ai complètement changé, je crois que je te l'ai déjà dit. Sylvia m'a appris à aimer. Si tu savais ce qu'on t'aime à Genève. Tout le monde me demande de tes nouvelles.

Poussy te trouve fantastique: « Il me fait tout le temps marcher, mais il est inouï » (*sic*). Elle n'est pas la seule à trouver ça.

Nick, c'est un garçon fantastique<sup>1</sup>

Tu manques beaucoup. Et le boulot?

Je bosse à mes fresques, je fais du paysage, je travaille la « Pathétique » pour Sylvia. Ton frère m'a dit qu'à ton retour, tu irais à Allaman. Ne nous fais pas ce coup-là!!!

Je me réjouis comme un fou du petit dîner des cinq, à votre retour.

As-tu le temps d'écrire un peu pour toi? Si tu as besoin de n'importe quoi dis-le. Si tu veux un bouquin du tabac,

---

<sup>1</sup> Fragment de lettre collé.

du papier à écrire, des timbres etc. etc. Jean Oederlin est revenu de l'école de recrues<sup>1</sup>. Réformé à vie.

*Always yours, mi amigo*

Thierry

7. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Saconnex 20.7.45

Nicolas,

Ah! mon vieux! Si tu savais ce que Sylvia est!

J'ai passé l'après-midi avec Gabriel<sup>2</sup>. On s'est très peu parlé, mais c'était inouï quand même.

Nous sommes allés à l'inauguration du nouveau bistrot *À l'Éperon* à la rue des Chaudronniers. On a pris un Pernod. Bard a passé la soirée chez moi. Demain je vois Bory quand te verrai-je?

Parle-moi un peu de toi. Ça va? Encore huit jours. As-tu bien reçu ma bible? Soigne-la bien. Tu me la rendras à ton retour. Cela ne presse pas.

Je t'ai dit dans ma dernière lettre que j'avais vu Monique Oltramare. Pardon! C'est Mireille!

Ce que ce dîner sera sympa!

C'est effroyable j'aimerais tant t'écrire de longues lettres, mais étant donné que chez moi le silence a plus de valeur que la parole c'est un peu difficile.

Si tu savais ce que je suis joyeux! Et pourquoi? Sais pas! À cause du soleil, à cause de vous!

*Remember!*

---

<sup>1</sup> Dans l'armée suisse, « période pendant laquelle les conscrits reçoivent leur instruction militaire » (*DSR*).

<sup>2</sup> Gabriel Tournier.



Lis le Psaume 91<sup>1</sup>.

Il faut que tu réussisses tes examens.

Ce serait trop cafardeux de ne pas t'avoir à la Paed.  
Ce sera i...i.

Faudra m'aider moralement pour les fresques. J'en aurai bien besoin, je compte sur vous.

« Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses »<sup>2</sup> je ne sais pas pourquoi j'écris ça là. Mais c'est tellement beau.

Je relis, relis vos lettres.

Nom de nom ce que je suis heureux, mais je cafarde en pensant à votre merdier. Et puis zut, à quoi peut vous servir la tristesse d'un autre. À propos lis la première partie du verset 6 du Proverbe 27<sup>3</sup>. Je suis pas d'accord. Le type aurait dû dire l'inverse. Eh! puis merde à la fin!!

« ... nous sommes au monde.

Ici-bas, sur la terre ronde,

Et non au ciel, mais ici-bas.

Or, ici-bas, faut qu'on profite

Du plaisir qui passe si vite

Et du bonheur de se pâmer.

Aimons, ma petite méchante,

Telle l'eau va, tel l'oiseau chante,

Et tels, nous ne devons qu'*aimer*. »

(Verlaine)<sup>4</sup>

Au plus vite possible, affection

Thierry

---

<sup>1</sup> Traditionnellement appelé Psaume de la Protection, le Psaume 91 commence par ces mots : « Celui qui demeure sous l'abri du Très-Haut repose à l'ombre du Tout-Puissant. » (Version Louis Segond 1910)

<sup>2</sup> Baudelaire, « Le balcon », *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 36.

<sup>3</sup> « Les blessures d'un ami prouvent sa fidélité... » (version Louis Segond 1910).

<sup>4</sup> Verlaine, « Que ton âme soit blanche ou noire... », *Chansons pour elle* (*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 715); c'est Vernet qui souligne.

8. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

[juillet 1945]

Bonsoir si cher,

Comment va? Peux-tu me caser chez toi juste après le pince Oederlin? Si ça ne dérange pas. N'importe où parce que j'habiterai Allaman, et c'est la condition *sine qua non* à ma présence à ce merveilleux bordel à venir (juste pour la nuit s'entend). Je te remercie pour ta lettre et ta bible, l'une comme l'autre sont d'excellents carburants (ne crois pas que je les brûle, ce n'est qu'une très vieille image). J'ai un besoin fou de vous voir <ill.>, surtout toi mon vieux, et Gabby (il y a des choses qu'on oublie pas) pour parler longuement de toi, de la vie passée de la vie à venir de ton art, du mien (je ne sais pas trop lequel, j'aimerais que ce fût celui de la VIE) ... et de Sylvia et de Michèle.

Excuse-moi mon vieux ce nom me fait à la fois trop de mal et trop de lumière. Je suis mort de fatigue. En rentrant samedi il faudra que je passe chez moi pour prendre des cahiers, peut-être pourrons-nous causer un moment après avoir bien vu les autres.

Écris.

À toi, à Sylvia, aux autres je vous donne tout, je pourrais le faire tous les jours il en resterait encore

Nick

9. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Saconnex  
[juillet 1945]

<ill.>

Cher vieux,

Ça va? J'ai vu Oederlin hier soir, le pauvre con; c'est un très chic type, mais je le croyais plus lumineux que ça.

Par malheur il a vu des *Minotaure* et m'a immédiatement attaqué, de 9 heures à 11 heures il ne m'a parlé que du laid, de l'affreux laid qu'il fallait à tout prix dynamiter. Mais nom de nom je m'en fous du laid ce qui m'intéresse c'est le beau. Négatif, négatif, on a discuté dans le vide le plus complet, discuté pour discuter, c'était emmerdant. Ne le lui dis pas.

Voudras-tu, à ton retour, poser pour une Sainte Cène que je suis en train de commencer.

Et toi que crées-tu? Écris mon vieux! Écris! Et ce sera une grande Œuvre. Surtout aie la foi dans ton art. Sois persuadé de ton talent et ce sera beau. « L'art n'a que le beau pour limite » me dit toujours mon prof. C'est la même chose dans tout ce qui tient de la lumière et de la poésie. Soyons tous de grands poètes.

J'ai aussi discuté avec Sarasin. Je l'aime bien, le triste con. Donc, on a discuté sur nos buts dans la vie; le sien: avoir une vie « honorable », le mien: avant tout la recherche constante du beau, de la lumière et si possible marquer mon époque pour les autres générations. Vivre selon l'esprit de géométrie mais en amenant à cet esprit toute la poésie, le charme, et la fantaisie qui lui manque.

Ça doit affreusement t'embêter, ce que je te dis là, mais j'ai besoin de le dire. Et la vraie étincelle à la création artistique est que: quand ça pète dans l'âme, faire que ça re-pète dans l'âme des autres. À ce propos je viens de lire un bouquin formidable de R. Benjamin *L'Homme à la recherche*

*de son âme.* Si tu ne l'as pas déjà lu lis-le c'est épatant. Après l'avoir lu, on voit très juste, on voit sainement.

Que deviens-tu ?

Tournier est un type sympa !

Bard m'a dit que j'étais un type versatile en matière d'art. C'est peut-être vrai. Mais c'est un peu simple comme jugement. Il ne m'a pas compris. Encore un type qui ne m'a pas compris. Il ne comprend pas que je me cherche, et je tâte de tout, et je ne me trouve pas, il ne se rend pas compte ce que c'est dur. Ça prouve que lui ne subit pas les mêmes tourments, car l'on en passe souvent des nuits blanches. Alors tu comprends que je trouve un peu léger de dire : « un peu versatile, peuh ! » Heureusement qu'il y a encore toi qui me comprennes. On a les mêmes visions.

Je ne discuterai plus avec Oederlin, c'est impossible. Il [est] trop catholique.

Dis-moi si le dénommé Steinmann que j'ai aussi vu hier soir est juif. Si oui j'ai fait une gaffe. Enfin tant pis.

Quand est-ce que tu édites un essai sur la vérité esthétique comme la conçoit la nouvelle génération ? Ça manque tellement. Tous nos vieux barbons croient qu'on croit à leurs dogmes poussiéreux. Il faut qu'ça saute, on en a marre, le beau, l'écrasant avant tout, pas vrai ? Et pour ça il faut que tu écrives et que je peigne, je me bourre peut-être d'illusions, mais c'est si bon. L'humanité a besoin de génies. Nous en serons. Et pourquoi pas, après tout ?

Après notre discussion, Oederlin et moi, il m'a dit : « Enfin !, je préfère cent fois la cruche que j'ai faite à beaucoup de tableaux de Monsieur Picasso. » Ah ! oui ! le rétro, l'affreux rétro, il fait des cruches, des cruches, ça ne m'étonne pas d'ailleurs. Diable ! où irait le monde si les peintres faisaient des cruches ? Ce n'est pas pour me vanter, mais je fais des christes, moi !!

À ce propos tu figureras saint Jean, endormi près du Christ et tu figureras aussi le Christ à moins que ça ne t'embête !

Quand rentres-tu? Nous irons prendre des glaces sur les quais et nous déciderons de grandes choses en matière de poésie.

Écris!

Ne te décourage jamais!

Surtout pas!!

Ne trouves-tu pas inouï ces vers de Baudelaire (parlant de Michel-Ange):

« ... lieu vague où l'on voit des Hercules  
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits  
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules  
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts<sup>1</sup>. »

Et ceux-ci de Michel-Ange lui-même:

« Les pensers d'amour bienheureusement vains,  
Que font-ils alors que deux morts s'acheminent  
Dont l'une menace l'autre et dont l'autre me vainc.

Ni sculpter, ni peindre ne rendent plus coi  
Le cœur converti à cette amour divine  
Qui pour nous ravir ouvre ses bras en croix<sup>2</sup>. »

Pas mal! hein!

Eh bien! fais mieux que Baudelaire! Tu en es capable.

Excuse-moi si je t'ai assommé, j'avais besoin de te parler.

Écris-moi,

Thierry

---

<sup>1</sup> Charles Baudelaire, « Les Phares », *Les Fleurs du mal (Œuvres complètes, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 13).*

<sup>2</sup> Il s'agit des deux derniers tercets d'une poésie dédiée à Giorgio Vasari, qui a connu plusieurs rédactions entre 1552 et 1554. Voir Michel-Ange, *Poésies / Rime*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 149.

10. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Saconnex  
mercredi 25 [juillet 1945]

Nicolas

Va?

Enfin tu vas être de nouveau par là! Les types ont été inouïs, ces temps avec moi.

J'ai l'esprit complètement occupé par les peintures dont je t'ai parlé.

J'aurai besoin de beaucoup de pieds et de mains.

J'ai passé par des trances effroyables. Tu dois connaître ça! Après avoir vécu dans un « lâché » à la XIX<sup>e</sup> siècle, Botticelli et Bach m'ont redonné le goût de la forme et de la mesure, mais Sylvia, les types et Beethoven m'ont fait revenir à ma passion pour la composition décorative. Je crois que c'est là-dedans que je peux donner vraiment.

Nous aurons une masse de choses à nous dire à ton retour. J'espère que le moral est bon. Ne serait-ce que par amitié pour nous.

Je me suis lancé dans la *Douzième Étude* de Chopin, que je travaille parallèlement à la « Pathétique ». Quel boulot!

Merci pour vos lettres. Vendredi Burgy viendra poser pour mon Christ. J'ai vu longuement Oederlin.

Tournier est fantastique. Quel gars!

Ah! vieux ce que ça me fera plaisir de vous revoir.

Je m'excuse de ne vous avoir pas écrit plus souvent. Je souhaite que cette lettre arrivera à temps.

Quel niaire devait être Giotto!!

Venez vite, fais-moi signe dès ton arrivée, j'y compte, avec tout

Thierry

11. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

Pêcherie  
[juillet 1945]

Cher vieux,

Excuse cette écriture pénible et cahotante. Je la trace avec lenteur et mille contorsions de ma « senestre » la dextre ayant récemment perdu la vie dans un accident de vélo.

Peut-être t'es-tu étonné de l'espace qui s'est écoulé entre ta lettre et ma réponse.

Mais j'ai réfléchi.

J'ai réfléchi aux problèmes que pose l'existence et à la situation étrange dans laquelle Dieu a placé l'homme. Il n'est lui-même que contradictions. Et le mélange de chair et d'esprit qu'il contient est dosé avec une telle ironie qu'on en souffre parfois cruellement. Prends le cas de l'homme qui veut sincèrement s'élever, créer et penser grand, et qui doit interrompre son recueillement pour aller poser une pêche.

Les peuples peuvent-ils imaginer leurs plus grands souverains et leurs plus grands esprits allant rendre leurs comptes à la nature? Pourquoi a-t-on mis en nous une étincelle de grandeur et d'intelligence juste assez conséquente pour nous éclairer sur notre misère?

Mais toutes ces questions troublantes, à mon âge et au tien, nous les passerons au crible sans aucun résultat.

Ces tourments et ces discussions passionnées sont vains et sans écho autant que bienfaisants et *absolument nécessaires*. C'est pourquoi il me faut te voir aussitôt rentré et pouvoir échanger librement nos vues.

Que fais-tu pour l'instant?

Peins, peins, et repeins.

C'est de cette façon que ton art a la plus grande chance de sortir une toile vraie et lumineuse.

Pécherie

Chez Vieux

Excuse cette écriture pénible et maladroite  
je la trace avec lenteur et mille raturations  
de ma "senestre" la dextre ayant récemment  
perdu la vie dans un accident de vélos -

Part-étre t'es-tu étonné de  
l'espace qui s'est écoulé entre ta lettre  
et ma réponse.

Mais j'ai réfléchi.

J'ai réfléchi aux problèmes que pose  
l'existence et à la situation étrange dans  
laquelle Dieu a placé l'homme.

Il n'est lui-même que contradictoire -  
Et le mélange de chair et d'esprit qu'il  
contient est posé avec une telle ironie -  
Qu'on en souffre parfois cruellement -





*La Pêcherie à Allaman, maison du grand-père maternel  
de Nicolas Bouvier, Pierre Maurice*

Car le génie n'est pas spontané, mais surgit du grand brassage général, comme les champignons après une tempête. Ne dédaigne pas l'exercice.

Car tout a un début et le « PETIT » compris comme il doit l'être est loin d'être l'ennemi du « GRAND » mais il en est le commencement absolu.

Si tu souffres comme moi du vague et de la recherche du vrai toi. Je crois que notre programme, au lieu d'être : « Pense six jours sur sept et le septième souffre de tes pensées et de ton néant »

doit être :

« Agis six jours avec conscience foi et intensité, et le septième LAISSE-TOI VIVRE. »

Et tout se résoudra tout simplement par l'acte et la marche des choses.

Je ne pourrais assez te remercier de ta lettre ni te dire le bien qu'elle m'a fait.

Je t'envie, et j'envie ton art, car tu peux immédiatement traduire par une réalité tes efforts créateurs, tu peux construire toi-même ton propre trépied.

Quant à moi dans mon extérieur et dans mon potentiel d'action, j'ai été doté d'une telle pauvreté et d'une neutralité, et d'une banalité désolante qui me peine un peu. (Que Dieu me pardonne ! Mais je crois que je suis en train de m'analyser, j'avais pourtant décidé de me défaire de ce vice.) Je trouve que quand je m'analyse, je suis pareil à un homme qui des heures durant aiguise péniblement un couteau sur une pierre, et qui vers le soir anéanti de fatigue, coupe son gigot avec l'autre côté.

Il est vraiment triste de constater que le ridicule est absolument inhérent à la nature humaine.

Je m'excuse encore d'écrire si mal. Gloire à toi si tu déchiffres ces runes.

Ma droite emmaillotée comme un pâle avorton immergé une nuit de décembre au plus profond des toilettes, me fait diablement souffrir.

J'ai pris une mauvaise bûche à une vitesse vertigineuse. Je n'ai dû la vie qu'à ma bêtise (ENCORE!). Mais le tendon et les ligaments de ma main droite sont arrachés. Excuse-moi de t'abreuver de ces détails terrifiants, mais je suis très fier de ma blessure qui est dit-on une curiosité anatomique.

Enfin, le fait est que la pauvre conne me fait bien souffrir.

Voilà au moins une chose dont je suis sûr au milieu de tant d'incertitudes.

Sarasin est dernièrement venu me voir voilà vraiment un type que j'admire pour son équilibre et son bon sens. C'est le type de l'être riche, bon, heureux et intelligent, tel qu'il en faudrait des milliards pour former le fond de l'humanité future. Diablement positif avec ça, moyennement idéaliste, et par là-même, sûr, grâce à ses facultés d'atteindre son idéal, et par conséquent son bonheur.

Quant à Oederlin, son obstination souvent un peu terne et bourgeoise est tout à fait momentanée, comme nous il se cherche, mais d'une manière différente et plus compliquée.

La discussion est chez lui un terrain délicat, mais mises à part ses sautes d'humeur c'est un type droit, fort de caractère, et chose curieuse, égoïste dans les petites choses, et désintéressé dans les grandes.

Mais c'est un ami sur lequel on peut toujours compter. Malheureusement le catholicisme nous en éloigne malgré nous.

Qu'il est dur de penser que tant de luttes, tant de bassesses, et tant de mesquines querelles se produisent entre des chrétiens et encore pis, sous le prétexte du Christ à qui toutes ces questions dogmatiques seraient totalement indifférentes.

Mais lointain est le temps où les deux partis reconnaissant leurs aberrations reviendront à une religion d'amour, de foi simple et grande dans laquelle l'art et le travail seraient vingt fois plus productifs et grands.

Pourquoi restreindre Dieu dans les cadres d'une orthodoxie compliquée et minutieuse au lieu de lui donner son vrai grand nom « LUMIÈRE ».

Pour la fresque oui, naturellement si je suis apte à te rendre ce service.

Adieu à bientôt.

Nicolas

*12. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Saconnex <ill.>

[juillet 1945]

Pauvre vieux,

J'espère au moins que ce n'est pas dangereux! Alors, ainsi, tu ne peux plus jouer du piano. Mais dès le 1<sup>er</sup>, je t'enverrai une étude pour la main gauche de Scriabine. Épatante très chopinesque. Merci pour ta lettre. Je ne sais pas pourquoi, elle m'a foutu le cafard, c'est ridicule! Mais après l'avoir relue, et re-relue elle m'a nourri. Je t'en remercie.

Je t'admire; c'est effarant ce que tu vois juste.

Moi, je suis empêtré. Pourvu que ta main guérisse vite. Je crois que c'est ça qui m'a foutu l'cafard.

Je ne crois pas que la peinture soit l'art supérieur dans les « Beaux-arts », parce que peindre ne nécessite pas un grand travail de l'esprit. La peinture est peut-être le plus spontané, mais malgré tout, traduire son émotion dans une potiche ou dans un meuble, c'est quand même plus calé.

Quand rentres-tu? J'espère que ta blessure ne t'obligera pas à te coucher tôt, ou à faire une sieste en[tre] 2 heures et 4 heures!

Ça doit être drôlement charogne je ne crois pas qu'il

faillie une fois sur sept se « laisser vivre », laissons ça aux fonctionnaires de l'« État ».

Décidément la démocratie est la plus pire gangrène.

Ces temps je bosse pour un concours d'illustrations de *L'Illustré*<sup>1</sup>. Vois-tu, vieux, l'architecture d'intérieur est la chose, à mon avis, la plus inouïe, car elle comprend tout. Ce n'est pas un métier, c'est un sacerdoce. Et ça, le public ne l'a pas compris. Et nous (les ensembliers futurs) on compte sur des journalistes de ta trempe pour préparer le terrain. Car l'époque de la grande Croisade de Dieu est venue. Et Dieu c'est le beau, le sain, et (comme tu dis) avant tout la « Lumière ».

Ne trouves-tu pas que nous sommes dans la situation du cheval qui piaffe avant de bondir. Mais mesurons notre élan, car il faudra tomber juste.

Toujours en ce qui concerne mon boulot, je disais l'autre jour, à Oederlin qu'on en avait assez des intérieurs « jolis ». Quel mot perfide que « joli » ! Mais d'une pipe (j'ai bien dit « pipe ») y faut du beau, hé, oui, du beau, et de la grandeur. Pour ça on se comprend.

Je viens de découvrir une poétesse fantastique : Cécile Sauvage<sup>2</sup>. Écoute ça, mon vieux :

« Danse ainsi jusqu'à la lune,  
Le corps lent, mais onduleux,  
Caressé par les cheveux,  
Boucles fines, tresses brunes. »

<sup>1</sup> Thierry Vernet participe au concours lancé à la fin de 1944 par *L'Illustré* pour la réalisation d'une planche illustrant « l'idée de notre fête nationale ». Quatre des œuvres primées seront insérées dans un supplément en couleur du numéro 31 du magazine, daté du 1<sup>er</sup> août 1945.

<sup>2</sup> Cécile Sauvage (1883-1927) est la mère du compositeur Olivier Messiaen. Vernet lit selon toute vraisemblance ses *Œuvres* parues au Mercure de France, à Paris, en 1929, dont il cite ci-dessous « Danse », extrait du recueil *Fumées* (1910), et « La nuit du pâtre » qui appartient à *Tandis que la terre tourne* (1905-1908); voir dans Cécile Sauvage, *Œuvres complètes*, Paris, La Table Ronde, « La petite vermillon », 2002, pp. 130-131 et p. 33.

Et encore ça (je mets la page en largeur car ce sont des alexandrins)

« Seul, frère de la lune, au pied d'un éboulis,  
Les contemplant de l'or de son œil extatique  
Un grand-duc est assis comme un chat domestique. »

Enfin j'sais pas, mais je trouve ça beau. C'est tout!  
Si tu veux je te prêterai le bouquin. En espérant te voir  
très bientôt, et que tu iras mieux.  
Toujours à toi

Thierry

Merci pour ta lettre et de l'effort qu'elle t'a causé.

*13. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Sacconnex, 9 août 45

Nick!

Je ne sais pas pourquoi, ce soir j'ai été terriblement inquiet et triste au sujet de Sylvia.

J'étais très noir. J'aurais tellement eu besoin de ton regard et de ta présence. Écris-moi.

Thierry

14. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Allaman  
[1945]

Mon pauvre vieux!

C'est curieux.

Hier soir comme je jouais des vieux airs bretons dans une chambre qui sentait encore la mort, avec un réveil rouge qui me disait toujours la même chose je me suis pris à penser à toi avec tant de force, de bienveillance que j'en étais je ne sais pourquoi inquiet.

Pourquoi mon vieux suis-je éloigné dans une maison qui depuis dix ans est au « garde-à-vous » devant la mémoire d'un grand défunt<sup>1</sup>. Je voudrais tant être là ce soir, nous nous tairions, nous parlerions et il y aurait ce courant merveilleux qui reprendra Oederlin. Je ne sais pas ce qu'il y a, j'écirai ce soir à Sylvia dans son petit bled valaisan.

Ne t'inquiète pas pour elle elle a besoin de grandeur c'est tout ce qu'il faut. Mais naturellement elle a peine à l'exprimer.

J'aimerais tant être un grand Valéry + lumière et bonté pour t'expliquer avec la main sur l'épaule ce que tu as et ce que j'ai. Parce que j'ai tellement pour toi.

Vois-tu, Sylvia, tu dois la forger avec tout ce qu'il y a de meilleur en toi. Elle est d'une matière très noble. Donne, donne, donne et prends-nous, y a ça, ça uniquement.

Puis travaille pour la gloire du grand Christ. Tu peux être découragé. Tu es humain grâce au Ciel. Un homme c'est le cycle du temps, c'est le jour et la nuit, le noir et le blanc, le bien et le mal, mais c'est surtout la lumière. Maintenant que j'ai su ce que c'était que de la perdre je la comprends mieux. Il faut donner pour ne pas perdre et tu as tant donné

---

<sup>1</sup> Pierre Maurice, le grand-père maternel de Nicolas Bouvier, mort en 1936.

partout. Tu es très très aimé partout et le sourire et la confiance vont avec ton nom ça doit t'aider.

Le roi Ferrante dit à ses gardes : « En prison, mon fils, pour médiocrité<sup>1</sup>. » Nous devons nous battre pour ne pas être médiocres.

Voilà la prière de Monsieur Teste : « Seigneur, j'étais dans le néant, infiniment nul et tranquille. J'ai été dérangé de cet état pour être jeté dans le carnaval étrange... et fus par vos soins doué de tout ce qu'il faut pour pâtir, jouir, comprendre et me tromper; mais ces dons inégaux. Je vous considère comme le maître de ce noir que je regarde quand je pense, et sur lequel s'inscrira la dernière pensée<sup>2</sup>. »

C'est curieux il n'y a pas de cœur du tout. Jésus était d'une intelligence encore bien plus effarante. Pense maintenant aux yeux de ta mère, au sourire de ton père, au visage de Roland à la voix de Sylvia, à ta fresque à Bach, à la nuit de Noël, à Dieu. Tu verras, tu as quand même la lumière et l'autre étouffe sous le poids de son cerveau. Je te verrai lundi matin.

Nick. Courage!

---

<sup>1</sup> Le roi Ferrante est un personnage de *La Reine morte*, d'Henry de Montherlant. La réplique exacte, « Allez, allez, en prison! En prison pour médiocrité » se trouve dans l'acte I, scène 6; voir Montherlant, *Théâtre*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 126.

<sup>2</sup> Bouvier cite le début d'« Extraits du Log-Book de Monsieur Teste », Paul Valéry, *Monsieur Teste, Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 37.



15. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

À M. Thierry Vernet  
chemin des Crêts  
Saconnex  
Genève

Einsiedeln  
[8 septembre 1945]

*Hello* Thierry,

Comment va? Moi très fort. J'ai une pipe, une banane un café un bouquin merveilleux du soleil, de l'ombre, une fontaine Louis XIII devant moi, le couvent derrière (certainement le plus beau baroque et la plus belle molasse d'Europe!). Je regrette que la photo<sup>1</sup> soit si mauvaise parce que le bâtiment est splendide. Il n'y a dans les kiosques que des Vierges roses et des couronnes d'épines (nourriture spirituelle de pèlerins innombrables). Quant aux fresques je pourrai t'en parler à mon retour. Demain récital d'orgue (primitifs italiens) offert par le prince-abbé. Amitiés

Nick

16. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[1946]

Cher vieux Nick

Tu n'as pas le droit d'être malade.

---

<sup>1</sup> La photographie de cette carte postale représente le couvent et l'église du pèlerinage d'Einsiedeln.

Tu es la joie, tu ne peux être l'inquiétude.

Quand l'autre jour, je t'ai dit que tu n'avais pas l'air de bien aller, c'est que déjà tu étais malade. Malade par rapport à nous: effort, yeux mi-fermés, phrases qui tombent avant d'être définitives, XIX<sup>e</sup> siècle.

J'aimerais tellement que tu restes le type des cathédrales.

« Si tu veux me plaire ou me séduire prends garde à ce que je ne voie ta main plus que ce qu'elle trace. »

Voilà ce que j'avais sur le cœur et que je voulais te dire.

Il est décidé que j'irai en Belgique au mois d'août.

Je te remercie encore pour ce que tu as fait pour moi auprès de ma famille.

Je suis un vieux salaud, Nick, de t'embêter, mais je t'assure ne t'occupe pas tant du spectacle que tu offres au monde que de l'avenir du style. Ta position d'artiste et d'homme de talent ne t'autorise pas à te perdre en décors.

Ce ne sont pas des reproches; j'ai des espoirs que je ne voudrais pas se voir mués en regrets.

Simplement!

Si maintenant tu éprouves le besoin de me haïr, hurle-moi à la figure.

Soigne-toi,  
à bientôt

Thierry

*17. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[juin-juillet 1946]

*Flying Scotsman!*

Je suis un peu trop claqué pour écrire une longue lettre, mais tout de même, juste de quoi...

Je pars demain matin avec ta pipe et des gens sympaths : essentielle condition du bonheur. J'ai vu Pierre S. qui a l'art de vous trouver sympaths sans vous le dire.

Tournier vert et lointain.

Oederlin ensommeillé.

Burgy souriant, et malgré ça gentil.

Bardet, architecte français.

Et moi de plus en plus tapé de peinture.

Voilà où nous en sommes.

Je me réjouis de n'être plus chez moi quelques jours. J'en ai absolument marre de voir ma mère avec un torchon à la main, jouer un rôle qui décidément ne lui convient pas.

Va au Kunstmuseum, voir les toiles d'Auberjonois et de Hans Berger, et là, pense un peu à moi<sup>1</sup>.

Fais toutes les *Bierstüben* pour retrouver la « beauté » dont je t'avais parlé.

À la toute,

Thierry

### 18. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

Bruges

le 22.7.46

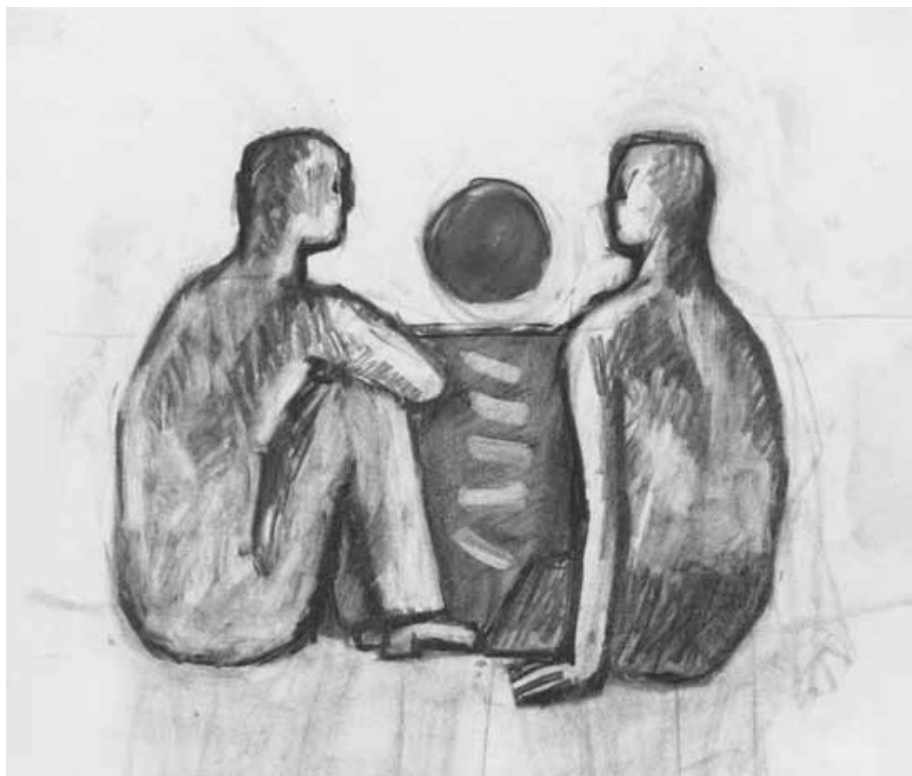
*Slaaapende Jongelink*<sup>2</sup>,

Comment ça va? Je t'écris ce soir car c'est le dernier soir où je peux le faire (si j'ai bonne mémoire tu pars le 25).

---

<sup>1</sup> Il pourrait s'agir du musée de la ville de Soleure, qui conserve des toiles des deux artistes mentionnés par Vernet.

<sup>2</sup> Bouvier fait vraisemblablement allusion au tableau de 1859 d'Édouard Agneessens, *De slapende Jongeling*, (« *L'Adolescent endormi* » en flamand), conservé au musée d'Art moderne de Bruxelles.



*Thierry Vernet, D'interminables conversations au bord du lac (entre 45 et 48),  
dessin offert à Nicolas Bouvier dans un portefeuille  
pour son cinquantième anniversaire*

Bruges, 27.7.76  
Si tu as en tête un certain nombre de choses, tu pourrais en profiter.

### La capitale Jonkeink

(Comment ça va - je t'écris ce soir car c'est le dernier soir où je peut le faire (si j'ai bonne mémoire tu parles 25)  
Je pourrais aussi te donner quelques trucs sur Bruges et Bruxelles - je déteste écrire sans vous deux ce pendant tacher de mettre tout ça sur une feuille la seule dont je dispose ce soir. Bruxelles tout d'abord est une ville bryante et continentale, égale sale et dévante (j'ai vu la ville en général ~~et~~ il y a des exceptions. les voici - je ne te parle pas des musées de peintures anciennes et modernes, nous sommes en partie venus pour les voir. Dans les ~~tableaux~~ peintures modernes il y a beaucoup de merveilles. Leur peinture est brillante et atome cependant, les tableaux du nomme LAERMANS (qui a fait Broedelheim) sont extraordinaires (le fort, d'antoin)  
Il y a un hors-ser. de Juda ~~et~~ un effet paranoïaque blasphématoire mais qui est d'une puissance et d'une perfection (je t'ad) perfection dans le sens qu'on sent dans le tableau une réalisation parfaite de l'idée première - Quant au reste des monuments, il y a ① La place de l'hôtel de ville absolument extraordinaire qu'il faut voir à 9 h du soir. (c'est une enceinte d'étranges maisons Louis XV hautes et dorées qui se ferment sur une immense place pavée) ② La bibliothèque Royale (exactement sur la place royale à côté du musée des modernes) avec des fleurs de style Louis XV, assez distingué encore avec un petit air autrichien qui ne plaît ça fleur son. Schönbron à plein air - ③ Le quartier Leopold

Je pourrai ainsi te donner quelques tuyaux sur Bruges et Bruxelles. Je déteste écrire serré, nous allons cependant tâcher de mettre tout ça sur une feuille, la seule dont je dispose ce soir. Bruxelles tout d'abord est immense bruyante et continentale, égale sale et décevante (j'entends la ville en général, il y a des exceptions; les voici). Je ne te parle pas des musées de peintures anciennes et modernes, nous sommes en partie venus pour les voir. Dans les peintres modernes il y a beaucoup de merde, leur peinture est brutale et atone, cependant les tableaux du nommé LAERMANS (tout à fait breughéliens) sont extraordinaires (*Le Mort* surtout). Il y a un *Baiser de Juda* infect pornographique blasphématoire mais qui est d'une puissance et d'une perfection (j'entends perfection dans le sens qu'on sent dans ce tableau une réalisation parfaite de l'idée première). Quant au reste des monuments il y a ① La place de l'Hôtel-de-Ville absolument extraordinaire qu'il faut voir à 9 heures du soir (c'est une enceinte d'étranges maisons Louis XIV noires et dorées qui se ferment sur une immense place pavée). ② La Bibliothèque royale (exactement sous la place Royale à côté du musée des Modernes) avec des fleurs, du style Louis XV assez classique encore avec un petit air autrichien qui me plaît, ça fleure son Schönbrunn à plein nez. ③ Le quartier Léopold. Espèce de grand quartier de Palais, d'Académies et de Jardins, très Second Empire avec des avenues qui désirent secrètement un défilé de lanciers et de uhlands peints par Dufour. J'espérais y trouver une espèce de calme atmosphère d'exilés politiques à la Léon Daudet, Action française et « camelots du Roi », il n'en est rien. Hélas.

Le quartier en lui est bonnard, il faut que tu le voies du côté de 7 heures du matin si possible. Tu peux venir par l'avenue Royale jusqu'au Palais des Académies puis descendre par la rue de Bréderode qui longe un parc aux grilles extraordinaires. ④ Sainte-Marie-des-Sablons, ravissante église très flamande, hollandaise presque avec ça et là un tombeau espagnol de marbres alternés tu pourras voir dans le transept à

main gauche en faisant face au chœur une *Décollation de sainte Barbe* par Quellin. Je ne sais pourquoi la sainte Barbe me rappelle extraordinairement Sylvia. ⑤ Sainte-Gudule, il faut Thierry, il faut absolument que tu y voies une petite Vierge d'albâtre bourguignonne je crois qui est une merveille, c'est un buste de la Vierge avec l'Enfant, il se trouve derrière le chœur dans une petite chapelle ronde espagnole rajoutée postérieurement et où l'on range les drapeaux oriflammes et les soutanes du bedeau. Elle est à main gauche dans cette petite rotonde. Va la voir.

Prends garde, à Bruxelles les gens sont aimables et voleurs, les prix affichés au mur ou à l'extérieur sont pour des raisons obscures doublés ou triplés.

Pour bouffer va à Mon Régal traiteur rue des Chapeliers va à l'Huile impériale place de Brouckère. Va prendre ton café à la Brouette place de l'Hôtel-de-Ville, c'est le meilleur café du monde. Si tu as du pèze va bouffer au Pélikan, c'est un délicieux machin.

Amitiés

Nick

P.-S. Achète-moi s.t.p. les poésies de Valéry. Je te rendrai en argent suisse.

*19. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Paris le 11 août 1946

Vieux Nick,

Je reste encore quelques jours à Paris; histoire d'y vivre.

J'ai appris que tu étais en vie par une lettre de ma mère que je viens de recevoir.

J'ai quitté la Belgique dans la ferme intention d'y retourner une fois, bientôt si possible, y reboire cette fameuse gueuze qui met sur les genoux en deux verres et cette bière d'Audenarde au goût de chocolat, et Memling, et Van der Weyden, et Brugge et la Grand-Place de Bruxelles, et tout...

J'ai acheté, à Gand, un livre de Fauconnier, *Visions*<sup>1</sup>.

Je craignais qu'il me déçoive (la première poire qu'on mange est toujours meilleure que la seconde). Au contraire, il n'a fait que renforcer mon enthousiasme.

Paris, par contre, est mieux quand on y revient que quand on y va pour la première fois.

Je suis un peu anxieux au sujet de la « Nationale de peinture »<sup>2</sup>. Les lettres de chez moi n'en parlent pas, c'est mauvais signe. Je vais essayer demain, d'acheter les poèmes de Valéry que tu m'as demandés.

Quant à la petite Vierge dont tu m'as parlé dans ta lettre, je ne l'ai pas vue. Je ne me souvenais pas dans quelle église elle était.

Par crainte de la manquer j'ai vu de fond en comble toutes les églises dans lesquelles nous nous sommes arrêtés. Mais, rien.

J'ai fait un tas de connaissances sympas, hommes et femmes.

Je me réjouis de vous revoir tous, Sylvia et Daniel, fais-leur mes amitiés, à tout de suite

Thierry

---

<sup>1</sup> Dans ce roman de 1938, Henri Fauconnier (1879-1973) expose ses craintes face à la démesure politique, allemande, italienne et espagnole, de son temps.

<sup>2</sup> La 21<sup>e</sup> Exposition nationale des Beaux-arts, qui se tiendra à Genève, au musée Rath et au musée d'Art et d'Histoire, du 31 août au 13 octobre. Organisée par le Département fédéral de l'intérieur et la Commission fédérale des Beaux-arts, elle présentera six cent cinquante-trois œuvres de trois cent soixante-six artistes. L'inquiétude de Vernet vient sans doute du fait qu'il a proposé sa candidature au jury, et qu'il craint de ne pas avoir été retenu, ce qui est apparemment le cas.



20. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

[janvier 1947]

Quand s'avisera-t-on, par ma foi, que Jean Plojoux est un admirable sculpteur et qui laisse loin derrière lui la plupart de ses concurrents incertains?<sup>1</sup>

Cher vieux

Je pense et j'espère que tu as vu ça (qui me fait plaisir pour Plojoux). Je crois avoir vu ce buste qui était il y a deux ou trois ans dans l'atelier. Si c'est celui dont j'ai gardé le souvenir, il est en effet très beau, comme d'ailleurs son modèle. Comment va ta musique (peut-être pourrons-nous refaire du quatre mains après mes examens)? On donne *Le Roi au Corso*<sup>2</sup>. Pour Dieu ne le manquez pas mon amy! J'ai lu cette nuit une très belle phrase de Bernanos:

« Le plus mort de tous mes morts est le petit garçon que j'étais<sup>3</sup>. » Mais comme c'est triste, aussi.

Ton Nicolas

---

<sup>1</sup> Coupure de journal collée sur la lettre.

<sup>2</sup> Ce film de 1936 de Pierre Colombier, à l'affiche du cinéma Corso à Genève en janvier 1947, est une adaptation d'une comédie de Gaston Arman de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène créée en 1908.

<sup>3</sup> La phrase exacte, tirée de la « Préface » aux *Grands Cimetières sous la lune* est la suivante: « Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. » (Georges Bernanos, *Essais et Écrits de combat*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 355.)

21. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*<sup>1</sup>

Cour de St-Pierre 1  
Genève

le 7.3.47

Merci d'y avoir pensé<sup>2</sup>. Mis à côté de la Gravière je lirai *Vendanges* comme on relit des souvenirs<sup>3</sup>. Dans notre isolement nécessaire à tous, il est bon quand même de savoir qu'il y a des choses qui ne cassent pas. Nous ne ferons plus de Gravière, nous ferons des tas d'autres choses; après tout nous sommes à l'âge de l'invention. Travaille! puisque maintenant je ne peux pas faire ce que je veux, fais deux fois ce que tu désires.

Nicolas plus que jamais

22. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*<sup>4</sup>

Cour de St-Pierre 1  
Genève

[1947]

Merci pour tes dessins. Je les regarde depuis une heure, ils me procurent une volupté peu ordinaire. Laissez-moi me marrer! Si la vie peut donner prétexte à cette forme d'art (dessin, caricature?) elle est déjà justifiée. Continue ce style c'est le meilleur. Je suis plus que jamais sûr que tu vas réussir.

Nicolas

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une carte à en-tête.

<sup>2</sup> Né le 6 mars 1929, Bouvier vient d'avoir dix-huit ans.

<sup>3</sup> C'est vraisemblablement la troisième édition de ce texte autobiographique de Ramuz que Vernet a offerte à Bouvier pour son anniversaire; elle a paru chez Mermod, à Lausanne, en 1944.

<sup>4</sup> Bouvier envoie ici une carte à en-tête.

23. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet<sup>1</sup>

Monsieur Thierry Vernet  
chemin des Crêts  
Saconnex  
Genève  
Suisse

Endroit inconnu<sup>2</sup>  
[18 juillet 1948]

Cher artiste, peintre, camoufleur, je suis au milieu d'une immense forêt incroyablement pleine de brouillards et de lapins de garenne. Cher, je me rapproche géographiquement beaucoup de Grimm et d'Andersen, ça me plaît. On peut prendre le soleil pour la lune ou un fromage de Hollande. Cette extraordinaire auberge où je vais passer la nuit est à vingt kilomètres de la frontière allemande. Je traverse l'Allemagne demain. Infinies amitiés.

Meilleures salutations d'un voyage magnifique. Domage que vous n'êtes pas venu.

Harald Assaël<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Au bas d'une lettre d'Henri Holz à Nicolas Bouvier du 18 juillet 1948, Thierry Vernet a glissé ces quelques mots : « Cher vieux Nick, / Je n'ai rien à dire sinon que j'espère que tout va bien pour toi et que mon "été" se déclare être propice. / Envoie-nous ton adresse dès que tu seras en Suomi. / Tout le monde pense à toi ici. / À bientôt, / Thierry ».

<sup>2</sup> La carte postale représente l'hôtel Carelshaven à Delden, ville des Pays-Bas où Bouvier l'a mise au courrier.

<sup>3</sup> Harald Assaël a écrit la ligne qui précède sa signature. Le reste de la carte postale, non signé, est de la main de Nicolas Bouvier. Négociant en tabac, Assaël (1908-1992) possède une firme à Copenhague; il emmène Bouvier jusqu'au Danemark dans sa voiture. Voir Harald Assaël, *1937-1951, quinze ans de ma vie: reflet de l'histoire européenne ou « Comment j'ai trouvé mon épouse »*, Genève, R.-M. Dunand et H. Assaël, 1975, pp. 166-170.

24. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Pour M. T. Vernet  
chemin des Crêts – Saconnex  
Genève  
Suisse

[20 juillet 1948]

Vieux. Je reçois vos lettres combinées à l'instant à la légation. Merci. Je suis sur la « Langelinie » promenade qui longe le port à l'extrémité de la ville. J'ai derrière moi des arbres immenses et devant des milliers de bateaux, jaunes, bleus, noirs, rouille, pleins d'initiales de sifflets et d'étendards, entre les bateaux on voit monter des clochers en oignon. La ville est pleine de ce genre d'édifices que tu vois sur la carte<sup>1</sup>. L'uniforme des facteurs est rouge vif, celui des douaniers bleu vif, celui des flics jaune vif et en velours. Je pars ce soir pour Stockholm. Amitiés.

Les femmes de Copenhague sont d'une beauté et d'une élégance incroyables.

---

<sup>1</sup> Le bâtiment photographié est le château de Rosenborg, à Copenhague.

25. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*<sup>1</sup>

Pour Thierry Vernet  
chemin des Crêts  
Saconnex  
Genève  
Sveitsi – Suisse

[27 juillet 1948]

*Sydänkäpysemi*<sup>2</sup>,

Me voilà en Suomi dans une immense maison de bois au bord d'un archipel de granit dont la moitié des îles sont à vendre pour rien. J'ai une très grande chambre, plancher chocolat foncé, mur bleu extrêmement pâle, avec pour seul mobilier un lit de mariée en dentelle blanche une table blanche une grande glace et un immense fauteuil à bascule très Toulet et compliqué. Le tout est entre Helsinki et Porkkala, ville roustie par les Russes<sup>3</sup>. Je n'ai pas besoin d'argent pour le moment et probablement pour longtemps, peux-tu par contre m'envoyer quelques cigarettes (américaines et françaises) et un paquet de tabac hollandais, un peu vite si tu peux car je vais peut-être aller en Laponie.

Mes parents ont mon adresse.

Mille choses

NICK

---

<sup>1</sup> Envoyée de Salmijärvi en Finlande, cette carte postale représente une route au milieu d'une forêt clairsemée.

<sup>2</sup> « Mon cher, mon chéri », en finnois.

<sup>3</sup> De 1944 à 1956, la péninsule de Porkkala a abrité une base navale louée à l'U.R.S.S. par la Finlande.

26. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Saconnex

[fin juillet – début août 1948]

Partir pour la Laponie! Ça y est! Tu es en train de réussir. Comme ça, sans avertir, c'est toi le premier qui réussis.

La jalousie étant un très, très, vilain sentiment, je n'en parlerai pas.

Ramène des têtes de caribous, des traîneaux, des chiens polaires, photographie toutes sortes d'aurores boréales et reviens barbu. Pas trop barbu tout de même! Ça me fait quand même un foutu plaisir de te savoir devant tout ça; ça doit être rudement bien.

Je me suis renseigné à la poste rapport aux tabacs. Ils m'ont dit que tu devrais payer autant que si tu les achetais en Finlande. (Frais de douane, taxes, etc.) Si tu veux quand même que je t'en envoie, dis-moi, ce sera très facile.

J'ai été passer deux jours à Vufflens avec Henry.

Il ne se passe rien ici.

Je travaille beaucoup à une suite de six grandes eaux-fortes. Je tape, je scie, je polis, je lime de grandes plaques de cuivre très sympathiques. J'ai changé d'acide, au lieu du nitrique, je me sers maintenant d'une solution de perchlorure de fer. Ça fait un trait plus franc, plus noir, plus vivant, mais peut-être moins raffiné. Tant pis.

J'ai reçu une carte de Polly qui ne rentre pas en Amérique, et qui travaille dès maintenant à Paris, avec l'assentiment de ses parents.

Les freins de la Mercedes ont pété. Pour ce qui est de faire l'amour pendant le mois d'août, je crois que c'est à l'eau. Son régulier ne part pas, ou quelque chose dans ce genre.

Tant pis, ce n'est que « parties remises ».

Monsieur René Bonnard avec qui tu as voyagé a été

sous le coup de ton intelligence et de ta culture. Il paraît que vous avez passé un 14 juillet très bien à Reims.

Fischer est à un congrès d'historiens bourguignons à Auxerre.

Ça lui va très bien.

J'ai donné la pipe courbe à Fiala<sup>1</sup> et ai gardé la droite. Elle commence à se culotter pas mal.

J'espère que mes dernières gravures te plairont; c'est essentiel. Je te réserve, en tous cas, un tirage de la suite en six, que tu trouveras à ton retour à Genève.

Je te reverrai peut-être avant mon départ (début octobre). Je te souhaite de rester le plus longtemps possible chez les esquimaux, ça doit être des gens agréables. Fais toutes mes amitiés à Muller, s'il se souvient de moi<sup>2</sup>.

Voilà, j'ai plus grand-chose à dire, d'ailleurs c'est plein de moustiques et de papillons,

Thierry

*27. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Grand-Saconnex, le 9 août 48

Cher vieux Nick,

Je t'ai déjà écrit une lettre, mais adressée à un endroit si vague que tu n'as pas dû la recevoir.

Si oui tu vas trouver que je me répète rudement.

---

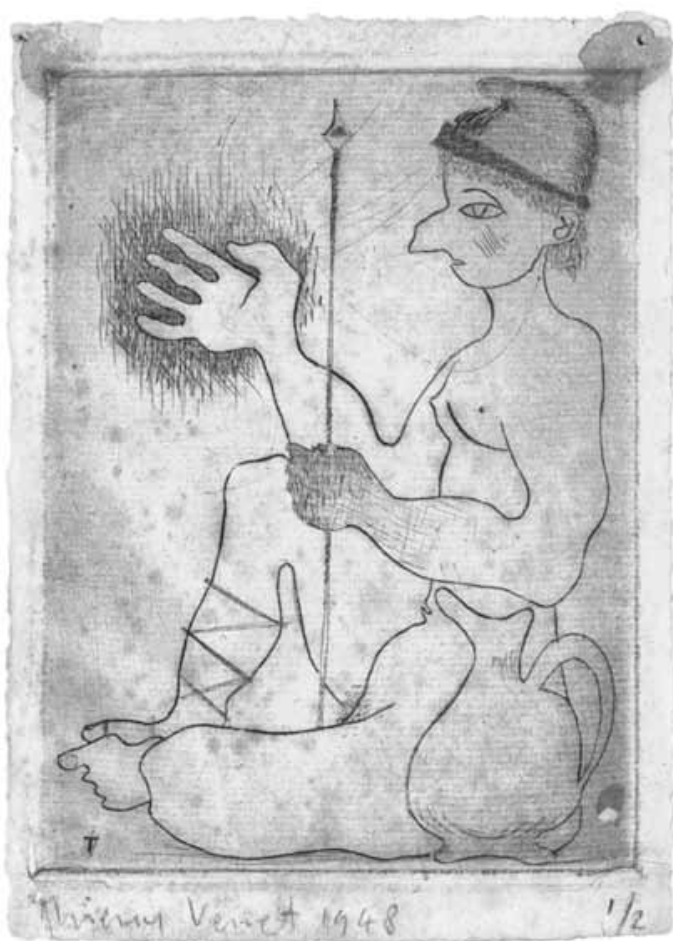
<sup>1</sup> Vernet se forme alors auprès du peintre genevois Xavier Fiala.

<sup>2</sup> Il s'agit vraisemblablement du Genevois Pierre-Yves Muller, fils de feu le docteur Alfred Muller. Les deux correspondants l'ont connu pendant leur scolarité; il est établi depuis peu en Finlande.



*Thierry Vernet et Xavier Fiala, s.d.*





*Eau-forte de Thierry Vernet reçue par Nicolas Bouvier  
le 5 août 1948 à Svartbäck, Finlande*

J'espère que tu n'as pas supposé de la négligence de ma part pour ce qui en est du tabac ! Je me suis immédiatement renseigné à la poste, où l'on m'a dit que tu devrais payer en taxes de toutes espèces autant que si tu achetais le même tabac en Finlande. J'ai jugé alors que cela ne valait pas la peine, quoique cela m'aurait fait plaisir de savoir mon tabac fumé par toi en Laponie.

C'est décidément rudement bien tout ce que tu fais.

Quand verrons-nous tes articles dans la *Tribune* ?

Je te remercie pour toutes tes cartes qui me font un peu participer à ton voyage.

J'espère bien te revoir avant Paris, bien que, d'un autre côté, je te souhaite de vivre le plus longtemps possible avec les phoques et les Laponnes.

Il est convenu dans la famille, ici, que je t'apprendrai à conduire, avec la Mercedes, dès ton retour, si je suis encore là !

Excellentes nouvelles de Polly, qui est heureuse. Elle m'écrit que tu l'es aussi. Quant à moi je crois bien l'être.

Nous avons été, l'autre soir, toute la famille au Jardin Anglais<sup>1</sup> écouter un concert de l'Harmonie Nautique et du Club de cor de chasse. Épatant programme.

Vivaldi :



Rossini, Lully, Darius Milhaud etc. etc. gros succès<sup>2</sup>.

Je suis en train de graver un bois pour Chateaubriand. Faudra voir ce que ça donne.

---

<sup>1</sup> Ce parc public genevois longe la rive gauche du lac.

<sup>2</sup> Ce concert a eu lieu le mardi 3 août 1948. Sous le direction d'A. Prevost, l'Harmonie Nautique a donné un « programme de musique italienne et française » avec le concours du Cercle l'Hallali, comme l'annonce le *Journal de Genève*.

Je me suis à moitié empoisonné la peau, l'arrière-nez, les bronches avec du cuivre. C'est dommage qu'une matière si noble soit une telle saloperie.

On ne voit pas grand monde. De temps en temps Henry qui n'est pas encore parti.

Après avoir discuté avec une de mes tantes voyageuse, j'ai décidé de faire la Chine après l'Amérique. Donc, un bout de Malaisie. Elle l'a fait, pas cher, très faisable pour des démerdards.

Autrement, que dire? Rien; si ce n'est de plus en plus entendu que nous serons de grands hommes incontestés, avec beaucoup de talent reconnu, de voyages dans la peau, et pas mal d'argent.

L'affaire est de ne pas mourir avant.

Fais bien attention, à ce propos, sur quoi tu marches.

Je suis de plus en plus tapé d'estampes.

Ça semble con à dire, mais je suis réellement malheureux que je ne travaille pas.

Prie beaucoup pour que je puisse avoir la chambre que je vise à Paris. Elle est dans le quartier des boutiques et des bistrots. Elle est paraît-il grande, avec salle de bain, et tout et tout!

Ce n'est hélas pas certain que je l'aie. Cela dépendra de la puissance et de l'intensité de tes prières.

La vie s'annonce bien, mon vieux, pourvu que ça dure!

Voilà! À bientôt *best friend* comme on dit à Hal<sup>1</sup>,

Thierry

---

<sup>1</sup> Hollywood, vraisemblablement.

28. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Pour Thierry Vernet  
chemin des Crêts – Saconnex  
Genevestä (Genève)  
Sveitsi (Suisse)

[10 août 1948]

Cher Thierry,

Merci pour ta merveilleuse lettre. J'ai vu le soir à Saconnex, je suis navré que le « régulier » reste, mets tout ça à ta gravure que je me réjouis de voir. Celle que tu m'as envoyée me réchauffe infiniment, Nanette Genoud<sup>1</sup> n'a plus qu'à s'aller cacher. Tant pis pour le tabac. Mais de Suisse il arrive quand même j'en ai reçu un peu de la maison sans rien payer. Par contre peux-tu m'envoyer exprès trois ou quatre films pour le Brownie<sup>2</sup>, introuvables ici. J'aimerais pouvoir faire des photos.

Nick

29. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Grand-Saconnex le 11 août 48

Je viens de recevoir ta carte. Elle s'est croisée avec ma lettre.

---

<sup>1</sup> L'artiste-peintre et musicienne vaudoise Nanette Genoud (1907-1987). Voir la gravure envoyée par Vernet à la p. 72.

<sup>2</sup> De nombreux appareils photographiques de la marque Kodak portent ce nom.

J'ai pris les pellicules les plus sensibles, supposant que le soleil ne doit pas être spécialement violent. Fais donc attention en les plaçant dans l'appareil. Mets-toi dans du sombre pour cette opération.

J'ai pris les cigarettes les plus fortes, et au nom le plus évocateur.

Les postiers finlandais sont des as d'avoir trouvé à qui j'adressais ma lettre surprécédente.

C'est exactement comme si j'avais mis :

Nicolas Bouvier,

c/o Vernet Saconnex,

Saconnex

Suisse.

J'ai converti les eaux-fortes dont je t'ai parlé je crois, en bois. Je commence six vernis mous (sous-produit) de l'eau-forte pour *Daphnis et Chloé*. Mais tout cela doit t'assommer considérablement, mais que veux-tu je ne pense qu'à ça !

Ça me fait deux mois de boulot-plein en perspective, à six heures par jour.

J'ai relu *Le Quai des brumes*<sup>1</sup> qui, au fond, ne supporte pas la seconde lecture.

J'ai aussi lu pas mal de Georges Rodenbach, poète franco-flamand, très calé et calme, d'ailleurs ancien amant de Marguerite Moreno. Il a fait des vers sur Bruges, dans le genre de :

« L'eau triste, certains soirs, demande qu'on la plaigne »

ou bien encore :

« N'est-ce pas tout l'ennui, le désarroi précoce  
D'un lit défait où pleure un lendemain de noce?... »

---

<sup>1</sup> Ce roman de Pierre Mac Orlan a paru chez Gallimard, à Paris, en 1927.

et puis,

« La voix de l'eau qui passe est triste et mire en elle  
La moindre affliction qui l'a frôlée un peu;  
Et qui, s'y résorbant, y renaît éternelle  
Mais en sourdine et comme en filament d'adieu<sup>1</sup>. »

Tu vois!

Ça fait très 1915, mais pourquoi pas?, après tout...

Voilà, y-a-pus-ren-à-dire!

Envoie-moi une photo de toi sur ta troïka.

Thierry

30. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Helsinki

[août 1948]

Ici Thierry c'est pour moi une drôle d'aventure qui commence.

J'habite depuis dix minutes l'appartement de Mary. Mary c'est une femme très charmante, hélas divorcée qui adore ton dessin, « Le roi a fait battre tambour » et ses deux ravissants enfants. Voilà qu'elle m'a prêté son appartement en ville où le mari, pianiste de concert a droit à deux pièces, car le procès est en cours, à moi le reste. J'ai une chambre à coucher exquisément féminine, la sienne, avec un lit Louis XV et des Hiroshige. J'ai un salon avec Steinway de concert pour moi tout seul, une cuisine, et une salle de bain. Cette demeure déserte est infiniment triste parce qu'il y a partout des photos, des dessins des enfants pour la Fête des mères, une balançoire et quelques

---

<sup>1</sup> Thierry Vernet cite ici des extraits du « Cœur de l'eau », la deuxième partie du *Règne du silence* (Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891).

jouets dans une armoire et que tout cela n'a maintenant pas de sens, et qu'il y a des scellés et des housses sur certains meubles.

Si tu veux divorcer, ne te marie pas ! Ce mélancolique appartement me fait beaucoup de peine pour cette femme qui méritait vraiment meilleur sort, mais j'y suis bien, il est magnifiquement situé dans un quartier Le Corbusier. Je vais rester là quelques jours pour tenter de voir des personnages importants en politique et préparer mon départ pour la Laponie, par Kuopio-Rovaniemi, Ivalo (mille trois cents kilomètres). J'espère pouvoir rentrer par l'avion Helsinki-Paris si j'ai assez de « frrrric » et voir Polly à Paris, car elle n'a guère la plume facile<sup>1</sup>.

Adieu donc, je vais essayer le Steinway et trouver à changer mon « frrrric ». Écris à la même adresse qu'avant, on fera suivre

Nicolas

31. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*<sup>2</sup>

Pour Thierry Vernet  
chemin des Crêts  
Saconnex (Grand)  
Genève  
Sveitsi

[19 août 1948]

Cher vieux Brahma barbu,

Me voici dans l'hôtel le plus au nord du monde (car il n'y a pas d'hôtel à Hammerfest). J'y suis l'hôte du gouver-

<sup>1</sup> Deux lettres adressées par Polly à Nicolas Bouvier pendant son voyage en Finlande ont été retrouvées; la première écrite à Paris, datée d'« été 1948 », la deuxième à Dinard, non datée.

<sup>2</sup> Bouvier est à Rovaniemi, d'où il envoie cette carte postale qui représente une vue aérienne de la ville.

nement finlandais et ne paie rien du tout. C'est une merveille de style Le Corbusier. D'un luxe asiatique comme plusieurs de ces grands hôtels perdus dans le nord. Je suis ce soir sur le cercle polaire, demain je monte encore à cinq cents kilomètres plus au nord chez les Lapons nomades. L'orchestre joue ce soir du Mozart uniquement pour me faire plaisir. Je leur ai fait porter à boire, en me souvenant d'Anouilh<sup>1</sup>.

Nick

Merci pour tes deux lettres.

### 32. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Grand-Saconnex, le 19 août 48

Je viens de recevoir ta lettre. Tout ça fait diablement Rilke. Ces dessins de gosse, ces photos et le Steinway. Tes prières (tu y as sûrement pensé) ont porté. Ma chambre de Paris est acquise. Un vieil hôtel particulier du XVIII<sup>e</sup> siècle avec une cour en fer à cheval. Ma chambre donnant sur cette cour, avec cabinet de toilette et chiottes.

Je suis vraiment enchanté de tout ce qui t'arrive; ou plutôt de tout ce que tu fais, car cela n'a rien de providentiel, tu en es le propre artisan, comme aurait sûrement dit mon grand-père Vernet.

---

<sup>1</sup> Bouvier pense peut-être à la célèbre tirade d'Antigone: « Comprendre... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche, tous, depuis que je suis toute petite. [...] Il fallait comprendre qu'on ne doit pas tout manger à la fois, [...], courir, courir dans le vent jusqu'à ce qu'on tombe par terre et boire quand on a chaud [...] » (Jean Anouilh, *Antigone, Théâtre*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 636).



J'espère que tu as reçu mon paquet.

Si tu t'arrêtes en Norvège au retour, tâche de faire une petite balade en baleinier, ça doit être très bien.

Ici, rien, toujours la pluie.

Henry est encore là. Mon vieux, tu entreras dans le grand journalisme par la grande porte, comme une de mes idoles d'enfance, Albert Londres. C'était d'abord un poète, puis un reporter-qu'a-fait-un-tas-de-choses. En plus, grand écrivain. Il est mort en 18, si je ne me trompe, dans l'incendie du *Georges-Philippar* en plein océan<sup>1</sup>.

Pendant le week-end dernier, le peuple de Genève s'est foutu vingt-quatre tonnes de confettis à la figure. Je n'y ai pas assisté<sup>2</sup>.

Je pars pour Paris seulement le 15 octobre, mes logeurs n'y venant pas avant.

Je crains bien que dans cinq cents ans l'on dise: «Thierry Vernet, mais oui, vous savez, celui qui connaissait Nicolas Bouvier.» Oui, oui, peut-être bien que mon seul titre de gloire sera de t'avoir connu. Parce que je te sens drôlement en passe de devenir ce qu'on fait de mieux, et ça me fait rudement plaisir.

Je me réjouis de voir sous quelle forme ton voyage se résoudra, plus tard. Sera-ce un gros bouquin; un tas de petits bouquins; une façon plus haute et plus forte de parler ou simplement une paillette d'or dans les yeux que seuls tes amis ou ceux que tu auras choisis sauront voir?

C'est cul à dire.

J'ai retrouvé des formules de vernis à eau-forte de Callot, Rembrandt et Bosse. Je vais les confectionner cet après-midi.

---

<sup>1</sup> Albert Londres est mort dans l'incendie du *Georges-Philippar*, dans l'océan Indien, non pas en 1918 comme l'écrit Thierry Vernet, mais dans la nuit du 16 au 17 mai 1932, alors que ce paquebot le ramenait de Chine en France.

<sup>2</sup> Du 13 au 15 août ont eu lieu les Fêtes de Genève, organisées par l'Association des intérêts de Genève. Thierry Vernet fait en particulier allusion au « grand corso fleuri avec bataille de confettis » du samedi après-midi.

Je t'ai parlé dans une lettre précédente d'un concert de l'Harmonie au Jardin Anglais.

Je te recopie quelques titres du programme, qui ont beaucoup d'allure.

1. Sonneries de cor :

« La Dampierre », « Les honneurs », « La vénerie », « L'île-verte », « La Gérald Bressler », « Rallye Ardennes », « Les pleurs du cerf », etc.

2. Airs pour trompettes, timbales et hautbois (composés par Lully pour le Carrousel de Monseigneur le Dauphin) :

« Prélude de la Grande Écurie », « Pavane pour le retour de Pologne 1574 »<sup>1</sup>, « Charivari », etc.

Voilà, c'est à peu près tout.

J'espère que tu auras de plus en plus de succès dans ton voyage.

« ... il finissait sa lettre, quand on l'appela pour le déjeuner<sup>1</sup>... »

Thierry

<sup>1</sup> Mémoires de Mademoiselle Chardonneret, Plon édit., 1928<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette pièce, anonyme, a été reprise au XVII<sup>e</sup> siècle par Philidor et non par Lully.

<sup>2</sup> Cette note est de la main de Thierry Vernet.

33. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Pour Thierry Vernet  
Grand-Saconnex  
Genève  
Sveitsi (Suisse)

Kilpisjärvi Laponie  
[23 août 1948]

Cher enfant de mon cœur, je suis maintenant à la frontière finno-suédo-norvégienne où il y a un refuge dans les montagnes. J'y suis arrivé en stop, à pied, en couchant à la belle étoile. Il faut se diriger d'après la hauteur des montagnes parce que je n'ai pas de boussole et qu'il n'y a [pas] de routes souvent pas de chemins, mais des marais de montagnes et des pistes de rennes qui ne conduisent nulle part. Je viens de faire une grande tournée et j'ai passé deux jours avec un Lapon pêcheur dans sa tente. J'ai eu et vu dans ces deux jours absolument tout ce qu'on peut imaginer quand on dit « Laponie ». Je viens de rentrer et suis claqué. J'ai fait quarante kilomètres entre 4 heures du matin et midi. Ici je ne bouffe que du saumon du renne et de la baleine, cochonneries. Si tu veux bien, nous ferons à mon retour un dîner du genre bourguignon.

34. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Paris le ?  
[3 septembre 1948]

*Well*, vieux Thierry.

J'y suis maintenant et comme le Huron de Voltaire, revenant de ma vie polaire et très solitaire, je pose sans le vouloir des questions qui mettent tout le monde mal à l'aise. Après les rennes, les loups, les grandes collines désertes et les nuits à la belle étoile, et tout ce temps où il n'y a eu que des choses vraies, les tigresses arrogantes des Champs-Élysées me font peur et je me cache. Ce qui est vraiment à crier de joie c'est l'île Saint-Louis, c'est le Marais avec ses hôtels abandonnés, des rideaux de brocart rouges et jaunes en lambeaux aux fenêtres, des enfants à moitié nus qui acquignent des canaris dans les plus belles cours du monde, c'est inouï, mais triste.

« À nous les maisons étrangères  
à nous les pavés clairsemés  
de fleurs sauvages et de fougères  
À nous le rire, à nous l'été,  
À nous Guillaume Apollinaire. »

J'écrivais ça deux ans déjà. Maintenant c'est toi, veinard qui auras ça pour toi tout seul, tu l'as d'ailleurs rudement mérité.

Polly est installée et délicieuse et belle, mais « c'est loin, tout ça » moralement elle a déjà passé une espèce d'Atlantique.

Maintenant, je suis dans l'île de la Cité, le ciel est beau le temps passe vite. À côté de moi le patron mange du camembert, le populo a l'air sympathique mais assez difficile à rejoindre pour quelqu'un qui est maintenant doublement étranger.

Helsinki, Turku, Abo, c'est des endroits où je me sentais chez moi, encore plus en Laponie parce qu'il n'y avait personne, ici je me sens rudement « chez les autres » et il y a trop

d'autres. Ce matin j'ai été au zoo de Vincennes et au fond j'ai été bien mieux reçu. Il y avait *une* précieuse paire de rennes, et un chien polaire soigneusement étiqueté, c'est marrant, dans les tentes on en avait partout, sous la tête sur les pieds, à n'en plus pouvoir bouger.

Ce ne sera pas drôle quand vous serez les deux à Paris. Écrivez-moi de temps en temps, et tâche à me loger si je viens cet hiver.

Je suis émerveillé que tu aies ta chambre à Paris, je ne savais pas la prière aussi efficace. Merci pour tes lettres mon vieux, pour moi c'était énormément, tu es le seul qui aies écrit les autres m'ont lâché.

Ne te permets plus de dire des couillonades, tu sais et je sais et nous savons que tu réussiras. Moi surtout je ne peux pas en douter, nous baptiserons des squares ensemble ou toi seul ou pas. Pour le moment je me sens plutôt riche, même très, mais mélancolique. J'ai des choses plein les bras « Qui en veut, qui en veut ». J'en ai assez pour tout le monde. Mais cette monnaie-là, vieux, on ne nous la change pas; c'est comme si j'avais sur le dos un énorme sac de choses incompréhensibles à tout le monde.

T'avoir ici, maintenant.

Nick

Je reviens demain soir<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Le voyage de Nicolas Bouvier en Finlande donnera lieu à deux articles qui paraîtront dans la *Tribune de Genève* sous le titre général « Un voyage en Finlande » : « Helsinki, capitale accueillante et laborieuse » (16-17 octobre 1948) et « La vie des habitants d'Helsinki » (23-24 octobre 1948); repris dans *Œuvres*, pp. 29-35.

35. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Paris le 24 octobre [1948]

Après s'être un peu cuités à coup de Calvados et de Chartreuse à Mâcon, nous nous sommes quittés.

Tour très sympa, mais le caractère de Burgy, si peu détendu, a bien un peu gâté les choses.

Nous avons été voir, un soir, M. Nivot. Très gentil, très bourguignon. Madame Bouchard un peu emmerdeuse avec ses perpétuelles histoires de rationnement.

Quitté Mâcon au petit matin. Arrivé à Paris à 14 heures.

J'ai passé une nuit dans une chambre d'hôtel sans fenêtre. J'habite maintenant chez les Le Boucher, 85 rue de Sèvres.

Ton frère avec qui j'ai passé une soirée, était vraiment très agréable.

La fille de C[...] que je ne comptais pas voir si tôt, était bien jolie quoiqu'un peu trop florissante, à mon goût.

J'ai vu Polly. Très jolie très gentille, mais bigrement amerlouse. Ça passera. Elle m'affirme t'avoir écrit.

Je dois passer la journée, et dîner avec elle ce soir. Je brûle de peindre. De baiser aussi, c'est fou ce que l'air peut foutre le feu au cul. Les femmes sont presque toutes jolies et du genre que j'aime. Mais il ne faut rien brusquer pour ne rien gâter.

Je suis allé voir ma chambre. Je pourrais presque dire mon appartement. Bas de plafond, haut perché, papier gris, cheminée, escalier y accédant rien que pour moi, petit vestibule, salle de bains, chiottes. Vue sur une cour large et belle de proportions, juste suffisamment assez crasseuse; vue sur la rue Bonaparte et vue sur le ciel.

Le tout chez des gens charmants, un peu snobs, mais avec qui j'aurai pas grand-chose à faire.

Nous t'avons trouvé, Polly et moi, une carte de Laponie vieille et très belle. Tu la prendras quand tu viendras ou bien je tâcherai de la remettre avant, à un type allant à Genève.

J'ai acheté à Cluny, un plat en faïence Louis XV, qui fait mon bonheur. Lundi je dédouanerais mes malles.

Et toi? L'année a-t-elle bien commencé? Le piano? Tes articles? À quoi tu penses?

Je t'écris dans mon lit, entouré d'originaux de Sennep. Tototte Le Boucher m'a donné un cahier de fac-similés très bien faits, d'autographes. Bayard, Sully, Richelieu, Louis XIII, Louis XIV etc. On a l'impression d'avoir les vrais. Papier vieilli, jauni, taché; le tout dans un cartable de parchemin.

Si tous les beaux projets que nous faisons doivent rater pour une raison en tous cas indépendante de notre volonté nous pourrions dire la même admirable phrase que Marie-Antoinette, à la fin de sa vie. Je la copie dans le cartable en question: « Nous avons fait un beau rêve, voilà tout, mais nous y avons beaucoup gagné...<sup>1</sup> »

Pour le moment n'y a rien à craindre tout se réalise. J'aurai la chambre la mieux qu'on puisse avoir dans tout Paris, et ce que tu écris s'imprime. Ça commence!

Je vais faire par les Le Boucher la connaissance d'un tas de gens utiles.

J'espère beaucoup travailler et le mieux possible. Arriver n'est pas mon principal objectif, mais tenir les promesses que l'on se fait à dix-sept ans.

Sois bien persuadé que je suis conscient de tout ce que je te dois et que j'en pèse le prix. Tu m'as fait aimer le soleil, que je détestais, et tous ses dérivés; et toutes ces petites

---

<sup>1</sup> Emprisonnée au Temple, Marie-Antoinette écrit ce billet au chevalier de Jarjays qui devait la faire sortir de Paris. La veille de l'évasion, la reine renonça, ne pouvant se résoudre à abandonner ses enfants; voir Imbert de Saint-Amand, *La Dernière Année de Marie-Antoinette*, Paris, E. Dentu, 1891, p. 145.

choses de la lâcheté dont ton exemple m'a débarrassé. Ne m'en veuille pas de te dire tout ça, qui est con à dire.

Amités, à Henry, à Fiala. À bientôt,

Thierry

Le Hemingway<sup>1</sup> est chez le relieur. Il sera prêt le 10 novembre.

36. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Paris, mercredi 27 octobre 1948

Cher vieux Nick,

Je t'écris pour le plaisir, simplement; je n'ai en effet rien de très nouveau à dire.

Je serai installé vendredi dans ma demeure définitive. Je m'en réjouis beaucoup, ma situation, rue de Sèvres, étant un peu provisoire.

C'est plein d'antiquaires, ici, et j'ai bien de peine à résister. J'ai d'ailleurs été un peu fort jusqu'à maintenant. Il faudra faire attention.

J'irai, demain, jouer du piano dans un grand magasin pas loin de chez moi. J'ai acheté la partition du quadruple concerto de piano Vivaldi-Bach.

J'ai commencé ma première croûte parisienne. Espérons que ça ne sera pas trop raté. Un peintre, probablement mauvais, m'a beaucoup encouragé. Ça fait toujours plaisir.

---

<sup>1</sup> *Cinquante mille dollars*, la traduction française par Ott de Weymer du recueil de nouvelles intitulé *Men without Women* (1927), dont une réédition a paru en juin 1948 chez Gallimard à Paris.



Voilà un peu ce que ça fait:<sup>1</sup>

Le tout se passe dans du gris, du beige, du bleu et du saumon. Viens vite voir ça.

Je pourrai très bien te loger chez moi. Pour autant que nous soyons un peu discrets et silencieux. Ne dis pas (à qui que ce soit) que je peux le faire, ce serait un envahissement. Toi, c'est différent!

On doit arracher quatre dents de sagesse à cette pauvre Polly. À propos tes bottes sont en bonne place chez elle. Si elle les met peu, c'est, je crois, qu'elles sont un peu petites. Nous sommes allés, ensemble, entendre Maurice Chevalier. J'avais envie de voir de la vraie banlieue. Suis très déçu. Je suis allé à Ivry. Quai des vins, du sable, du charbon. Ça fait beaucoup moins *Quai des brumes* que je l'espérais. Voilà tout! Il ne se passe encore rien d'autre. Peu à peu mon existence va se préciser, tranquillement. Si tu m'écris, écris-moi longuement.

Thierry

P.-S. Quand la totalité de tes articles sur la Finlande aura paru, envoie-les-moi. Je veux les montrer à José Le Boucher, qui est du même métier que toi.

37. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Genève le 28 [octobre 1948]

Cher vieux,

Merci de ta lettre qui m'a bien fait le plus immense plaisir. Content pour toi que tout aille. Il faut que tout aille

---

<sup>1</sup> Le bas de la page porte un dessin des bords de la Seine.

aussi bien que possible, y a partout tant de choses qui ne vont pas. À quoi tu travailles maintenant? La lumière est-elle bien? Et les gens? M'est avis que la France est maintenant pleine de salopards et de charognards côté de Moscou. J'ai vu un journaliste qui revenait de Saint-Étienne absolument écœuré, indescriptible mecaille. Ça me la fout mal ces histoires. Y a rien à faire on a beau pas s'en occuper ça vous prend toujours par un côté ou l'autre. On est là, on travaille aussi un peu pour les autres, pour quelques autres. Et si tout éclate, si tout disparaît, si y a plus que des cons, alors quoi? Qu'est-ce qu'on va foutre, où est-ce qu'on ira. C'est difficile.

La ville a été très belle, sur les quais les merles sautent derrière des haies de roses flétries, mais il n'y a personne. Tu manques.

Je suis absolument seul, je ne crains pas, mais ça se paie. Tu comprends, seul au milieu d'un tas de gens qui se demandent pourquoi je ne viens pas discuter avec eux.

Maintenant je ne pourrai plus téléphoner à personne, si j'ai envie de parler français. C'est beaucoup mieux parce que je travaille<sup>1</sup>. J'ai fait avant-hier un travail sur « Psyché » de La Fontaine, après-demain sur Toulet, puis sur Descartes, puis sur Goethe à Venise (en allemand) puis sur la Charte des Nations Unies, puis sur Isaac l'Ange trente-septième empereur de Byzance, et le mariage de sa fille avec Othon II de Hohenstaufen, arrière-petit-fils de Heinrich der Vogel (Henri l'Oiseleur) premier souverain allemand. C'est beau tous ces noms hein!

Tout ça est merveilleusement intéressant mais pas précisément une plaisanterie.

J'ai aussi commencé à étudier les galipettes des Khans de la Horde d'or, de la plus belle époque de l'Empire mongol, c'est la plus merveilleuse histoire du monde, mais il faut chaque fois transposer les années de l'Hégire en années

---

<sup>1</sup> Bouvier vient de commencer ses études à l'université de Genève, menant de front le cursus de lettres et celui de droit.

chrétiennes. Tu serais né par exemple au mois du Cheval 1227<sup>1</sup>.

Je suis affreusement claqué, mais c'est de notre âge. J'ai maintenant entendu à la radio un truc bouleversant de mon grand-père, qui s'appelle « La cigale » et qui descend simplement du *do* naturel au *fa* dièse, en longues notes frémissantes et fusées, en passant par tous les demi-tons – sur un poème de Toulet, je crois – c'est très bien<sup>2</sup>.

Cher. Voilà ta lettre qui arrive à l'instant. Je suis ravi que tout aille doucement et progressivement, ravi que tu fasses un tableau beige et bleu.

À Paris j'achèterais une pie ou quelque chose comme ça, j'aimerais aussi vivre quinze jours maritalement avec Dany Robin. Si belle dans un film<sup>3</sup> que j'ai vu l'autre soir que ça m'a un peu foutu le cafard. Hier j'ai vu les émaux de Vivianne de Büren il y en a un (espèce de grand Charles X à cheval au milieu des ramages, jaunes verts et rouges et des hérons qui se poursuivent au-dessus) qui est vraiment beau.

À présent ma chambre est complètement éclairée par un énorme bouquet de feuilles que j'ai cueillies dimanche en Limousin, où je suis allé voir un vieux folo ami de mon père. Un type de soixante ans, rouquin, avec des sandales et une robe de chambre en velours vert amande qui nous reçoit dans son château plein de chats, à moitié démoli, fenêtres aveuglées entouré de rosiers sauvages, de châtaigniers et de feuilles mortes. Il arpente les allées couvertes d'herbes sauvages, comme un furieux, hurlant que les curés sont des

---

<sup>1</sup> Les calculs d'étudiant de Bouvier sont approximatifs : selon le calendrier hégirien, Vernet est né en 1345.

<sup>2</sup> Les *Contrerimes* de Paul-Jean Toulet contiennent bien une pièce intitulée « La cigale » (voir dans Paul-Jean Toulet, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1986, p. 13). Mais c'est sur un poème de l'écrivain provençal Paul Arène (1843-1896) que Pierre Maurice a composé cette mélodie, l'opus 3 de son œuvre, vers 1897-1898.

<sup>3</sup> Probablement *Les amoureux sont seuls au monde* d'Henri Decoin, sorti en septembre 1948.

salauds, appelle de Gaulle « Détranchelard » parce qu'il le trouve assez bête et assez grand pour se couper lui-même un morceau de ces jambons qui pendent très haut aux plafonds de province; l'instant d'après il rit. C'est une espèce de Kipling-au-Bois-Dormant, et le plus grand stendhalien du monde<sup>1</sup>. J'ai donc ramené de là-bas des feuilles très belles et d'énormes noix vertes qui ont un âcre parfum de poison. Je me réjouis d'avoir fini avec mes articles, avec les conférences que je dois faire absolument pour reprendre le piano, le sans-crit et mes écrivasseries personnelles, je rêve de pouvoir y consacrer régulièrement une heure ou deux chaque jour, mais pour ça il faut que je me crève à tout faire maintenant pour me libérer. Je n'ai jamais eu autant à faire de ma vie, ce boulot va au rythme de la danse du roi Katchaï<sup>2</sup>, j'ai honte de ne pas aller assez vite, ce n'est pas toujours le travail qu'il me faudrait, heureusement l'intérêt soutient. J'ai reçu un tas de témoignages sympas après les deux premiers articles.

Dès que j'aurai le temps je te ferai un gros paradisier tout gonflé en papiers collés. Je me suis remis au latin. J'espère en poussant au maximum faire un tas de choses (genre nécessaire, genre indispensable) avant Noël. Et puis après, Paris, mon vieux, quelle détente et quelle explosion.

Je me réjouis énormément de voir ce que tu auras fait. Je ne suis pas venu à Paris la semaine dernière (c'est moi qui devais venir d'abord) pour te laisser mettre tranquillement Paris dans ton domaine.

Rome – Paris – Bruxelles – Bruges – Positano – Dijon – Gênes – Vézelay, ça commence à s'étendre tu n'imagines pas le plaisir que ça me fait.

Je veux réussir ce double travail que je mène mais tu comprends quelquefois ça craque, et j'en ai affreusement

---

<sup>1</sup> Henri Martineau (1882-1958), natif de Coulonges-sur-l'Autize, dans la région Poitou-Charentes.

<sup>2</sup> Allusion au mouvement de *L'Oiseau de feu* d'Igor Strawinsky intitulé « Danse infernale de Kachtcheï et de ses sujets ».

marre, et il y a des tas de choses douces qui me manquent, et je ne sais pas où les prendre, et je voudrais pouvoir parler avec Brahms et Mozart.

Là-dessus mes parents qui sont bien sympas avec moi mais ne peuvent pas tout comprendre me parlent sans arrêt de ma « carrière » mais je ne veux pas de carrière, en plus ma sœur qui rentre subito d'Angleterre, engraisnée d'au moins dix kilos, avec un tas d'histoires mensongères qui embrouillent tout le monde, et tout le monde me prend à témoin qu'on a vraiment fait l'impossible pour elle, et moi je suis d'accord avec tout pourvu qu'on me foute la paix, et j'ai envie de m'écraser contre les murs, et le carillon sonne<sup>1</sup>; à la fin du compte il y a toujours beaucoup de temps perdu.

Cependant je vais tout faire quand même. Et mon vieux, sois en sûr on aura fait plus qu'un rêve et un rêve c'est déjà extraordinaire.

Tu me manques, mais j'ai un plaisir fou de te savoir à l'œuvre dans cette énorme ville. Tes lettres sont des signaux bonnards et pas trop lointains, Paris c'est nulle part et partout.

Ne m'en veuille pas si je n'écris pas très souvent, je ferai ça chaque fois que je pourrai m'accorder un moment de plaisir.

Salut et bonne promenade, promène-toi calmement le plus possible. Je repasse quelquefois les souvenirs que nous avons ensemble, les meilleurs que j'aie, et c'est pas fini.

Tas de choses à Polly, carte blanche, elle serait quelquefois bougrement la bienvenue qu'elle ne s'américanise pas trop.

Je lui écrirai dès que possible.

Tire un coup à ma santé, je le mérite bien.

Nick

---

<sup>1</sup> Celui de la cathédrale située à deux pas du domicile de Nicolas Bouvier, au numéro 1 de la cour de Saint-Pierre.

38. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

Bons, le dimanche 31 [octobre] 1948

*Well!* Cher vieux cheval de course,

Aujourd'hui on fait une immense balade à pied Jacques et moi en Haute-Savoie. On est donc dans ton pays, le porc en daube était bon. Y a un Américain tout rond à la table à côté<sup>1</sup>, avec un petit garçon tout gringalet et la patronne qui s'occupe de tout le monde, elle dit: « Oh il est grand le petit, presque un homme, dommage qu'on soit si joli quand on est un garçon. »

Les halliers sont tout brun-jaune-rouge on est très chouans.

Jacques a une immense peau de bique façon *Man' d'Arc*<sup>2</sup>. Moi mes bottes laponnes.

Je travaille beaucoup la semaine, et trimarde le dimanche en Savoie, Dauphiné Chablais, seul ou accompagné.

Salut. Vive toi!

Après ce déjeuner<sup>3</sup> à Bons-Saint-Didier nous allons traverser la forêt de Planbois et peut-être revenir par Ballaison. Le temps est brumeux les couleurs formidables.

J'espère que tu as le temps de sortir de Paris de temps en temps; pour ne pas trop perdre le sens des saisons. Peut-être vas-tu faire des promenades à dos d'âne au Bois comme

---

<sup>1</sup> Nicolas Bouvier écrit de l'hôtel de la Couronne de Bons-Saint-Didier, dont il utilise le papier à en-tête.

<sup>2</sup> Ce roman de Jean de La Varende (1939) appartient au « cycle des Tainchebraye-La Bare », empreint de nostalgie pour l'Ancien Régime, et qui met en scène une famille d'aristocrates à l'époque du Second Empire.

<sup>3</sup> Le passage de: « Après ce déjeuner... » à: « ... et à bientôt » est de la main de Jacques Choisy.

les papes coiffé d'une de ces casquettes à la Festus que l'on prendra pour une mitre<sup>1</sup>.

C'est bien sympat de te sentir là-bas et de se dire que parmi nous il y a au moins un type qui vit vraiment.

Le concerto de Brahms aidant ça va pas mal. Je suis allé l'autre soir avec Nicolas voir *Les amoureux sont seuls au monde* avec cette merveilleuse Dany Robin et il faudra bien que je vienne la voir à Paris dans *L'Invitation au château*<sup>2</sup>. Salut mon vieux et à bientôt.

Fiala te fait bien saluer, il fait de tristes parties d'échec contre lui-même, Holz est « *tief geschmerz* » ça veut dire « comme toujours » Ariane a des boutons je ne les vois jamais.

« Ciel Isadora Duncan

va danser, foutons le camp. »

Mille choses à Polly dont j'ai dit merveille à beaucoup de gens, faudra lui dire.

*Adios hermanos.*

---

<sup>1</sup> Allusion au couvre-chef à longue visière et à double bosse porté par le protagoniste de l'histoire en estampes de Rodolphe Töpffer *Le Docteur Festus* (1840).

<sup>2</sup> Pièce de Jean Anouilh, créée en 1947, où Dany Robin tenait le rôle d'Isabelle.

39. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[31 octobre – 2 novembre 1948]

21, rue Bonaparte  
Paris VI<sup>e</sup>  
escalier B, 2<sup>e</sup> étage  
frapper très fort

Vieux Nick,

C'est dimanche, il fait, dehors, un froid de canard. Ici, j'ai chaud. J'ai pris, hier soir, des photos de ma turne. Je t'en enverrai si elles ont réussi.

Je commence à t'écrire dans l'intention de m'interrompre souvent. Cette lettre doit durer au moins une semaine. J'aimerais bien te faire sentir (il faudrait être écrivain) la densité naissante de mon existence ici. C'est tout affaire de subtilité.

Le Louvre m'a beaucoup déçu; ou plutôt, m'a amené à faire des considérations tristes sur la vanité de la peinture. En effet, à part Vélasquez, Vinci, Vermeer (et encore!) ça ne parlait pas. Qu'êtré, bigre, pour faire de la peinture qui risque de dire quelque chose un peu longtemps?

Par exemple, il y avait un type as des as qui copiait un Murillo (*Le Petit Mendiant*). C'était exactement ça, la couleur, le dessin, la matière, tout et tout, sauf qu'il y avait un énorme je ne sais quoi qui faisait toute la différence.

Je crois que l'affaire est d'être un type d'élite avant qu'un technicien de génie. J'aime à croire que la supériorité de Vinci et de Vélasquez, n'est pas tant dans leur peinture que dans leur caractère.

Mais alors, c'est tout un boulot que de se travailler le caractère.

La faune de par là est effrayante. C'est pas sérieux tout ça et beaucoup trop décoratif. Je veux dire uniquement décoratif. Les élégantes, les fameuses, eh bien : du nombre, du rien de rien.



Il n'y a plus que les filles de concierges et celles qui n'ont pas de quoi s'acheter du rouge qui ont encore quelque pouvoir sur le système sanguino-musculaire. Quoique encore inutilisé.

Je suis encore un peu trop seul. J'en profite pour mettre mes idées générales un peu au clair.

J'ai dîné chez Polly, vendredi soir. Escargots, beaf-steaks, macarons. Elle est bien gentille. Elle a eu l'imprudence de se vanter de ses qualités de bonne tireuse auprès d'un duc corse<sup>1</sup>, qui l'a immédiatement invitée en Normandie à la chasse, ce week-end. Elle était empoisonnée.

Je suis allé à l'Opéra Comique. Mozart. C'était mi-bon-mi-mauvais. Ça n'avait de loin pas la classe de Genève. Genre saison creuse à Clermont-Ferrand.

C'est fou ici le talent qui se déploie dans tous les domaines pour rien. Tout est joli, est ravissant. Le vieux ne coûte rien et le neuf est hors de prix. Si j'avais eu de l'argent je t'aurais acheté une histoire générale de la marine française qui vient de filer pour rien. Hélas – hélas.

Je dîne ce soir chez des gens riches, à belles filles et à Vigée-Le Brun. Je suis un peu anxieux. L'apéro, ce sera avec un peintre assez coté (Gérard Cochet<sup>2</sup>) et illustrateur. Mercredi soir avec un Espagnol à galette (toute grosse paraît-il) et un autre « peintre-bluff-à-succès-américano-montmartrois », Gégène Popol<sup>3</sup>.

J'espère que cela va être plein de profits. Prie pour me fortifier le caractère, et que je ne me laisse pas entraîner dans le goût facile et agréable de ces gens. L'efficacité de ta prière a déjà été éprouvée.

---

<sup>1</sup> Le duc Pozzo di Borgo, mentionné plus loin dans la lettre 43.

<sup>2</sup> Gérard Paul Cochet (1888-1969), graveur, décorateur de théâtre et illustrateur de nombreux ouvrages.

<sup>3</sup> Le peintre montmartrois Gen Paul (1895-1975), de son vrai nom Eugène Paul.

Je suis tout à fait installé, maintenant. Je crois que tu approuverais l'atmosphère d'ici. Meubles Directoire. Mes gravures au mur. Tes bateaux et ta gueule de Finlande sur la cheminée. Un petit secrétaire sur lequel j'écris. Voilà.

Assez pour aujourd'hui, c'est midi et demie, j'ai pas été à l'église.

★

Voilà, je reviens de mon dîner-milliardaire. Juge un peu: le maître de maison est propriétaire des mines de Gaftah (ou Gafsa) (potasse et autres). Deux filles effectivement ravissantes. Des grands-mères marrantes et très vieilles duchesses. Vigée-Le Brun à se signer plusieurs fois. Le tout affreusement et très mal à l'aise dans ses meubles *because* un petit frère atrocement malade depuis deux ans. Mourra, mourra pas? Voilà un peu le cadre. Chevreuil à la confiture, vins dégueulasses. Mais les filles vraiment jolies. Partis, Le Boucher et moi, à 10 h 30. Marché et bistroté jusqu'à maintenant 1 h 30, en se raccompagnant perpétuellement.

Quant au peintre vu à 6 heures (montré mes gravures) gentiment intéressé. Me fera (dit-il???) exposer avec d'autres en 49. Faudra voir.

★

Petit matin je me lève. Rien de plus agréable que de peindre en robe de chambre, ça vous donne une impression « d'installé » très rare.

J'ai vu une enseigne: « Ici on achète de la marchandise de la qualité des prix. »

Comme quoi on parle pas mieux le français ici qu'ailleurs.

★

Suis un peu mal foutu. J'ai dû choper froid quelque part. Pas grave, mais suffisamment emmerdant pour ne pas

travailler et se sentir inutile. Je vais voir ce soir *Lucienne et le boucher* de Marcel Aymé<sup>1</sup>.

Je me réjouis beaucoup de lire tes articles. Ils doivent être presque tous parus maintenant.

Le Gérard Cochet d'hier après-midi m'a affirmé que j'étais graveur-et-voilà. Pas d'accord! Je me suis jamais senti autant de mon métier. Il faut à tout prix que tu viennes quelque temps, cet hiver.

Polly m'a dit que tu travailles beaucoup. Elle tient ça de ta mère. Je t'approuve entièrement de faire un tas de trucs. On n'en fait jamais assez, et puis il faut leur montrer. Je suis bien persuadé que tout cela va très bien te réussir.

J'aimerais bien avoir des nouvelles de Holz. Comment va-il, et sa gifle?

J'espère que tu vois de temps en temps Fiala et que tu lui dis un peu ce que j'ai toujours pensé de lui. Viendra-t-il à Paris pour son exposition?

Je me force à « peindre-bien-pas-du-tout-d'imagination ». J'ai une peine du diable. Mais ça viendra. Mon année d'illustrations m'avait bien séché le caractère<sup>2</sup>.

Je ne peux pas écrire à tout le monde. Mais dis-leur un tas de choses gentilles à : Tournier, Sarasin, Fischer, Oederlin, Dufour, Holz et Choisy et tous et tous. Comme c'est à toi que j'ai le plus de plaisir à écrire, je te charge de ces commissions.

La Mercedes doit être complètement sur pied. Et ton permis? J'espère que la famille te fait signe, parfois, pour t'inviter à dîner. Si elle ne le fait pas, téléphone. Va peut-être une fois au ciné avec Roland. Tu vois, je suis plein d'exigences.

Ta carte de Finlande t'attend.

Je te copie la lettre de Napoléon au roi d'Angleterre du temps (1815):

---

<sup>1</sup> Cette comédie a été créée au Théâtre du Vieux-Colombier le 15 avril 1948.

<sup>2</sup> C'est vraisemblablement auprès du décorateur Jean Plojoux que Vernet a fait cette formation.

Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis

Napoléon<sup>1</sup>

Ça a de la gueule, je trouve. Le ciel veuille, mon vieux, que nous parvenions à autant de style.

Je regarde tes bateaux de Finlande. C'est vraiment un des tout beaux trucs que je connaisse. Il faut que tu cultives ça, si tu en as encore le temps. Il y a un tas de photographes-artistes, ici. Ils font des nus, des natures mortes etc. Mais bien trop compliqués et recherchés. J'entame mes Ramuz avec appétit<sup>2</sup>.

Le Boucher m'a dit une histoire marrante de Vaudois:

« Un Vaudois va à Paris. Il rentre en Suisse. Sa femme lui demande:

- Alors, c'était beau là-bas, qu'est-ce que t'as vu?
- Ben, un tas de choses, et puis l'empereur Napoléon!
- Ah! Comment est-ce qu'il va?
- Oh! y fait bien pitié, lui qui aimait tant aller et venir. »

Tu ne riras probablement pas, mais l'ambiance dans laquelle il me l'a dite était tout ce qu'il y a de réussi.

Un type passe sous mes fenêtres en jouant de la corne-

---

<sup>1</sup> Lettre au prince régent écrite de Rochefort, le 13 juillet 1815, citée par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, livre vingt-quatrième, chapitre 3 (t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 992).

<sup>2</sup> Vernet lit les *Œuvres complètes* de C. F. Ramuz, parues en vingt volumes aux Éditions Mermod, à Lausanne, en 1940-1941.

muse. Il y a deux jours, c'était avec une trompette, à minuit, ça m'a reveillé.

Je vais bientôt commencer le portrait de Polly il faudra travailler le soir ou le dimanche. Je m'en réjouis beaucoup. Grand et large, si possible.

C'est fou dans ce pays ce qu'on passe rapidement d'un état à l'autre. Je ne l'aurais jamais cru. Je m'attendais à une atmosphère égale. Pas du tout. On passe de l'épuisement total à la vigueur la plus verte, du genre cafard à l'allégresse, de la bêtise à l'intelligence, de la piété fervente à l'athéisme le plus limité, des joues rondes aux joues creuses, de la grippe au confort.

Étonnant.

Je me réjouis aussi de retrouver le Hemingway. La reliure est chère dans ce patelin. J'ai trouvé une espèce de grosse toile qui ne sera pas mal j'espère.

Ce bouquin me rappelle toujours ce bonnard repas final chez toi. Le bois de la table, la disposition en quinconce, les fleurs, le vin, la lumière, et tout. Encore une de tes toutes grandes réussites.

Dis-moi aussi comment vont les parents extraordinaires que j'ai.

★

Et les seins et le cul de M[.]?

★

Il passe sous ma fenêtre ces monstres autobus de Paris, qui ont l'air de gentils mille-pattes.

Je me plonge avec chaque fois plus de plaisir dans mon Ramuz. D'autant plus que l'édition en est large et épaisse. J'ai un poignard marocain avec lequel je coupe les pages comme on couperait de grandes tranches dans un grand pain.

Tout ça est très beau, vraiment. Il fait chaud, il fait sombre et c'est la première fois que j'ai des clés à moi.

Quand je repose mon bouquin sur la cheminée je rencontre ton regard de Finlande, qui se fout un peu de moi.

Je crois que je suis tout à fait heureux. Mais d'un bonheur pas complet parce que devant encore se parfaire et devenir encore plus bonheur.

Suis allé voir Vuillard, une des bonnes-nourrissantes émotions qu'on peut avoir. Comme je le disais à la famille, Vermeer n'est pas loin.

Mon grand dada maintenant c'est Vélasquez, que je découvre. La peinture est lente à sécher, ne retravaillera que demain.

★

J'achèterai aussi demain des fleurs. Ça manque encore ici. J'ai été obligé d'acheter des bougies à cause des coupures de courant du vendredi et du samedi. C'est une chance que de *devoir* s'éclairer aux bougies. J'en ai six, deux blanches, deux rouge vif, deux bleu tendre.

Je crois que je fais beaucoup de fautes d'orthographe. Nous n'en sommes plus là.

Je pense aussi à mon tout premier souvenir: nu sous un bananier à Varembe<sup>1</sup>. Et une espèce de gros nombril provoquant. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, j'y pense maintenant.

★

Je reviens à l'instant du Théâtre du Vieux-Colombier, à deux pas de chez moi, où j'ai vu *Lucienne et le boucher*. Enthousiasmant du tout bon Marcel Aymé, avec des restes de *fument verte*. Tragique, marrant, un brin Orion, pas trop.

Ça passera à Genève, je crois, ne manque pas ça!

★

---

<sup>1</sup> Piscine genevoise.

Relendemain.

Si tu veux me faire un gros plaisir, envoie-moi un peu de Maryland-Vautier-*jaune* pour la pipe. Le tabac de pipe qu'on trouve ici vous fait dégueuler.

M<sup>me</sup> Appenzeller vient de m'apporter mon petit-déjeuner. Avec une lettre de ma mère.

Les assiettes de mon petit-déjeuner sont en céramique imitation feuilles de chou.

Prie aussi pour que je trouve une fille bien pour tout. J'ai l'impression qu'il est très facile de faire l'amour avec des filles laides et dégueulasses, mais je ne veux pas donner mes perles à ces pourceaux-là. Prie!

Prie encore pour que je fasse de la bonne peinture, mais pas de la peinture emmerdante.

Il est 5 heures, il fait sombre.

Voilà! je te quitte maintenant. Tous ces petits ragots intérieurs t'assomment peut-être. Salue tout le monde et remercie tes parents de t'avoir fait. De ma part, n'y manque pas. Et comment, maintenant, qu'à nous les maisons étrangères et les pavés clairsemés de fleurs sauvages et de bruyère... je m'en souviens toujours. C'est du tout bon, c'est du meilleur toi.

Thierry

*40. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Paris, 10 novembre 1948

J'ai reçu tes lettres. Toujours aussi pleines de trucs. Merveilleux.

J'ai été voir Dany Robin au cinéma, et comment que, qu'on, que oui ! Ça m'a aussi un peu amoindri pour la soirée. D'autant plus que la Seine, la nuit, dans mon quartier, ça n'est pas forcément rigolo.

Je suis allé voir Polly à son bureau cet après-midi. Très digne et très douce et très compréhensive, elle éconduit les pauvres types qui viennent faire une demande d'emploi.

C'est foutu, je me remets à graver. Je ne peindrai jamais, je crois. J'espère bientôt travailler chez Daragnès. Gravure et typo<sup>1</sup>. Ça m'enchanterait de travailler chez lui. Je crois être bien introduit. Espérons.

C'est fou ce que tu fais et sais de combines, maintenant. Tous ces titres de travaux, tous ces gens dont tu étudies la vie, toutes ces langues que tu parles. Je n'en reviens pas ; mais je suis bien content et pour toi et pour moi.

Alors Sylvia se conjugue ! C'est son affaire.

Si tu revois Vivianne de Büren, dis-lui que si elle vient par là, qu'elle ne manque pas de passer me voir. [...]

Je me permets de te faire faire le facteur pour quelques personnes. Donne-leur ces lettres quand tu auras le temps, ça ne presse pas.

Je crois que tu dînes ce soir chez moi. J'en suis bien content. J'ai hésité et j'hésite encore (il est seulement 21 h et quart) à vous téléphoner histoire d'entendre vos quatre voix. Si je le fais pas, c'est que je n'ai pas le téléphone.

Je n'ai plus grand-chose à te dire. Merci encore pour tes lettres. Écris-moi *seulement* quand ça te dit.

À bientôt,

Thierry

---

<sup>1</sup> Jean-Gabriel Daragnès (1886-1950) était non seulement graveur et typographe, mais encore imprimeur et éditeur, en particulier de livres illustrés.



41. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

[4–11 novembre 1948]

Jeudi 4. Chez moi

Salut vieux,

C'est 1 heure du matin, je vais me mettre à mon Toulet, c'est demain que je dois rendre. Je crois que je suis en forme et vais essayer de faire quelque chose de bien. Ta lettre est une fanfare j'en suis heureux pour toi. Je n'ai pas vu le cul de M[.] parce que je ne vois plus le cul de personne, je suppose toutefois qu'il est aussi rayonnant que de coutume.

À bientôt.

★

Je t'ai acheté ton tabac, je vais l'envoyer si possible ou te le faire porter. Il y a deux nègres chez nous ils dansent admirablement le jitterbug, s'appellent Leonard et Virgilles. Voilà toute une série de disques noirs qui m'a passé dans les oreilles, des gens qui tournent toujours les mêmes avec quelques nouveaux, tu connais les pincés chez mon frère.

En huit heures de travail de nuit j'ai enlevé le texte sur Toulet, quel prodigieux bonhomme, je l'ai donné aujourd'hui à 3 heures. Les gens n'ont pas réagi, le professeur ne savait trop quelle tête faire, c'est donc qu'il n'était pas mauvais.

Certains de ces poèmes sont merveilleux, m'entrent dedans comme des lames de Tolède et je ne m'en défais plus.

Celui sur une amie trépassée qui commence très Villon.

« Dors-tu, Cathau, loin des charniers »

et qui finit

« Toi qu'un jour l'aube, aux Innocents,

Trouva nue, et la gorge ouverte?<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> Ces vers sont tirés de la neuvième pièce de « Dixains », dans *Contrerimes*; voir Paul-Jean Toulet, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1986, p. 37.

C'est formidables ces *Contrerimes*. Je vais les préparer comme texte de licence.

Pour ce qui est de ta vie à Paris, je ne sais si ça pourrait être plus bonheur, c'est en tout cas plein à n'y pas mettre une épingle. Tu sais bien que c'est l'Essentiel, et d'habitude ce qui vient le plus tard.

J'ai lu dans les *Mémoires du comte de Gramont* cette phrase qui me plaît (1667) :

« Il était salop et dégouttant suait l'hiver comme l'été et prétendait s'en faire avantage<sup>1</sup>. »

★

Adieu je me couche, c'est 1 heure et je n'ai pas eu de nuit la nuit dernière.

★

lundi soir

Comme promis j'ai vu un film avec Roland, exquis, merveilleux tranquille et humain. Monsieur Paul nous a offert un verre et nous avons discuté vin d'Anjou. Le film : Indiens, Anglais magnifiquement bottés, puis scalpés, putains ravissantes. Je t'en souhaite une, je t'en souhaite une, je t'en souhaite une formidable avec des dents des chevilles des seins et des épaules comme tu les aimes.

Viendras-tu aux Indes avec moi? Il faudra discuter de ça à Paris. J'aurais un autre projet pour nous, pour plus tard : faire un film de *L'Île au trésor*.

---

<sup>1</sup> Ces propos, qui concernent le marquis de Sénantes, sont rapportés approximativement par Bouvier; la citation exacte est la suivante: « Il se piquait d'être stoïcien, et faisait gloire d'être salope et dégoûtant en honneur de sa profession. Il y réussissait parfaitement; car il était fort gros, et suait en hiver comme en été. » (Antoine Hamilton, *Mémoires du comte de Gramont*, Paris, Garnier, 1930, p. 39).

Adieu je me pieute 2 heures déjà. Des heures de païens.

Mardi soir

Il y a maintenant à la maison un « *Saint James Infirmary* » sauvage et somptueux qui commence graphiquement à peu près comme ceci.

Les traits tremblés c'est tout l'orchestre qui gueule et s'écartèle comme quelqu'un qui accouche.

Ça vous remet en train.

Agrippa d'Aubigné que je découvre petit à petit entre deux heures d'économie et de droit romain c'est justement un type dont la poésie « parle » encore, et comment ! Juge.

« Je meurs des oiseaux gais volant à tire d'ailes,

.....

J'aime à voir de beautés la branche déchargée,

À fouler le feuillage étendu par l'effort

D'automne, sans espoir leur couleur orangée

Me donne pour plaisir l'image de la mort<sup>1</sup>. »

Mon frère vient de m'apporter un immense cigare et te fait dire des choses.

Il faut de plus en plus que nous fassions sauter l'Amérique.

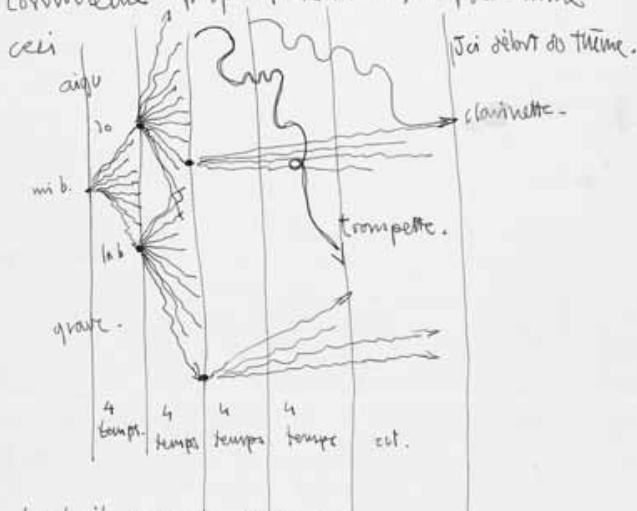
J'ai eu samedi une espèce d'agape qui a dû te faire tressaillir jusque dans ton Paris tentaculaire. C'était chez Alain Dunand, seul dans une maison à la campagne. J'y vais dîner à pied avec Henri une heure et demie de marche la nuit

---

<sup>2</sup> Agrippa d'Aubigné, *Le Printemps*, « Stances », I, vers 99 et 105-108 (voir A. d'Aubigné, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 276).

Mardi soir -

Il y a maintenant à la maison un "fr. jamaïcain infirmier", sourde et sourd qui commence pratiquement à peu près comme ceci



Les trois troubles dont fait l'orchestre qui grelle et s'écartèle comme quelqu'un qui accorde -

Ça va nous ramener en train -

Agrippa d'Aquin qui se découvre petit à petit entre les heures de économie et de droit Romaine est intérieurement un type dont la poésie parle, parle, encore, et comment! Tupe -

Je n'en ai pas de gai, volant à tire d'aile -

J'aime à voir de beauté la branche dérangée  
A faire le feuillage creusé par l'effort  
D'automne, sans espoir leur couleur mangée  
Ma Dame pour plaisir l'image de la Mort -

Mon frère veut de lui apporter un immense



*Nicolas Bouvier, Thierry Vernet et Jacques Choisy, Marseille, 1948*

sur la route Suisse<sup>1</sup> – feuilles mortes, voitures silencieuses comme des fusées blanches.

+ « Mille oiseaux de nuit, mille chansons mortelles »<sup>2</sup>

On dîne avec lui et sa sœur Anne que je connaissais à peine, retour des Amériques, magnifiquement furieuse de certaines turpitudes du théâtre amerlo, + très belle.

Après le dîner; dans une grande chambre basse pleine de roseaux secs et de « Braque » on écoute des disques en buvant du vin chaud, puis j'ai senti un mois (depuis ton départ) de violence, de rire, de folie énormes, se décrocher comme un ballon. Ils ont compris tout de suite que c'était comme s'il ne nous restait plus qu'une heure à vivre. J'ai voulu me battre avec cette fille sur un grand canapé rouge elle s'est battue méchamment, en grande prêtresse, avec un visage sauvage et reconnaissant, puis Henri galant homme m'a attaqué, et à ma joie je l'ai rossé sur-le-champ, jambes, bras, cheveux de femme tout d'un coup pris entre nous deux, « *Sweet Lorraine* » de Sidney Bechet qui tournait au pick-up sur bouton « éternel », bruit minuscule d'une lampe qui se casse, et un rire immense qui nous cascadaient à tous dans l'estomac comme si nous avions avalé la terre entière. Puis nous [nous] sommes tués à rire, à faire entièrement mille choses absurdes. Je ne sais quel mauvais archange m'avait libéré comme jamais. Mais j'ai mené cet enfer comme un sauvage en me souvenant de toi, et à juger des figures que j'ai vues ce soir-là, ils s'en souviendront longtemps.

Si je te raconte ça, c'est que c'est à toi que j'ai pensé tout le temps, à toi que je dois d'avoir pu exploser sans tuer personne, et je crois que j'ai bien défendu tes couleurs. Ne parle pas de cette histoire qui n'a aucun sens pour un autre que toi. Si jamais cette épilepsie me reprend à Paris, alors

---

<sup>1</sup> Cette route, aménagée au XVIII<sup>e</sup> siècle, relie Genève à Lausanne.

<sup>2</sup> Bouvier cite ici à nouveau les « Stances » du *Printemps* d'Agrippa d'Aubigné, au vers 129 (voir A. d'Aubigné, *Œuvres, op. cit.*, p. 276).

plus rien ne nous sera refusé, avec toi comme partenaire, on reconstruira la cathédrale de Reims, refera Ubu et la Constitution française, sautera à pieds joints dans la lune en moins de temps qu'il n'en faut pour péter.

J'ai maintenant des tas de longues choses très grises devant moi, et difficiles, je les ferai, je me sens comme un vieux cornet<sup>1</sup> plusieurs fois employé, mais qu'importe puisqu'il peut y avoir de pareils sursauts de réalité. Mais Paris après!

Demain soir je dîne chez tes parents je m'en réjouis. Eux et moi particulièrement, différemment peut-être: confiance illimitée dans ton boulot (qui est aussi les promenades, les lectures, les dîners chez les Argentins puisque comme tu dis si bien tout commence avec le caractère).

*Well* vieux je me couche, à demain!

★

Jeudi – café

Il reste aux arbres des feuilles racornies et toutes petites. C'est la fricasse<sup>2</sup>-de-tonnerre-de-Dieu qui commence. Tant mieux. Outre ça il fait beau, mais ça n'est rien à comparer avec la lassitude, que plus rien ne vous tente et plus rien ne vous parle, et qui me parlerait? Mais tu connais ça sûrement! Je t'envie ta solitude, j'espère que parfois tu connais ces éclairs, où l'on prend tout d'un coup conscience des millions d'indifférences, des maisons, des rues, des foules qui n'ont pas la moindre idée de toi, ni de tes projets, ni de ton travail. Ces brèves plongées angoissantes où tous les problèmes se posent et se confondent en un seul; et puis on remonte merveilleusement plus riche et calme au milieu de

---

<sup>1</sup> « Sac de papier, de plastique ou de jute, pour denrées alimentaires ou autres articles d'usage courant. » (DSR)

<sup>2</sup> Terme familier qui désigne un « froid très intense, très vif » (DSR).

ses livres, de sa chambre, de son travail, et de sa ville (parce que c'est avec cette solitude qu'on prend les villes, que tu prendras Paris) et qu'on se met à boulonner avec la liberté la plus infinie dans une sérénité nocturne, même si c'est midi.

Si on sort dans la rue ensuite, on a l'impression de se balader incognito, de les rouler tous, de préparer des bombes bien plus importantes que les leurs, et *qu'ils* ignorent.

Il y a des choses splendides sur Ramuz, Kierkegaard et Kafka, dans *Les Personnes du drame* de Denis de Rougemont<sup>1</sup>.

Je te souhaite mille fois une « Photis »<sup>2</sup> merveilleuse qui te verse à boire et le reste. Je te souhaite encore bien plus ardemment d'échapper aux peintres, aux ateliers, à la sale politique des écoles et des galeries que je m'imagine assez bien aux innombrables cons qui voudront te domestiquer. Je te souhaite encore des tas d'autres choses très bonnes comme de jouer sur des Steinway de velours.

Je lis Apulée en latin c'est difficile mais bonnard et ça avance.

Je vais à l'Uni faire signer mon carnet par un emmerdeur. Je continuerai en rentrant.

★

Jeudi soir

Voilà du Rabelais que j'ai copié à une heure emmerdante, pour toi.

Il s'agit de l'exercice de l'amour par Panurge et du langage qu'il tient à son « objet » :

« Il ne luy fault que [...] monstrier de prés la proye et dire, "hale compaignon". Et quand ma femme future seroit

---

<sup>1</sup> Cet essai a paru à New York en 1944, avant d'être réédité d'abord à La Baconnière, à Neuchâtel, en 1945, puis chez Gallimard à Paris en 1946.

<sup>2</sup> Nom de la magicienne qui, dans les *Métamorphoses* d'Apulée, transforme le héros Lucius en âne en se trompant dans la recette du charme.



aussi gloutte du plaisir Venerien que fut oncques Messalina, ou la marquise de Oinsestre en Angleterre (Winchester probablement!), je te prie de croire, que je l'ay encores plus copieux au contentement<sup>1</sup>. »

Juge! et outre ça, c'est plein de grandeur Rabelais et il y a des passages magnifiques.

J'ai dîné hier soir chez tes parents, voilà des gens délicieux qui ne se démentent jamais. Sur mon assiette ou presque, je trouve le volant enrubanné comme un œuf de Pâques, comme si c'était toi qui l'avais préparé.

Au milieu de la soirée arrive Blanc, vermillon éclatant de politique et de santé; magistralement il essaie de rallumer le feu dont les dernières braises s'éteignent aussitôt, on n'est pas pompier pour rien. Grande discussion: ton père, très « prétoire » fustige la démocrassouille en mots étincelants, Blanc oppose avec une espèce de rire de lapin, désarmant, des arguments de portée communale, ta mère délicieusement silencieuse avec ses yeux ravissants me sert à boire sans cesse, et Roland reste le seul être que je connaisse qui redonne au mot « bon sens » ses lettres de noblesse.

Le plum-pudding de Marie est déjà en gestation. Quelle merveille que cette maison qui a su conserver un peu d'enfance; et le seul endroit de Genève où se lever pour aller pisser reste une chose naturelle.

J'ai vu sur une photo un admirable « Pont-Neuf » que je brûle de voir – et toute la chambre qui est comme je l'espérais.

Tu leur manques affreusement mais ils prennent à tes lettres un plaisir énorme. Si tu étais là ils ne pourraient pas en profiter. Ohé La Palisse. Fiala à qui j'ai fait mille salama-lecs de ta part aurait je crois grand plaisir à recevoir une lettre.

---

<sup>1</sup> Bouvier cite le chapitre XXVII du *Tiers livre* (voir François Rabelais, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, pp. 436-437).

J'aimerais bien avoir des photos de Paris (ta chambre, tes tableaux de là-bas, les gens que tu vois). On peut dès aujourd'hui envoyer de nouveau du tabac en France, tu l'auras donc lundi au plus tard. (J'espère sans frais de douane.) Le chat se balade dans ma chambre en croquant de toutes petites feuilles mortes. J'aurais eu peut-être l'occasion de venir à Paris avec Oederlin qui me l'a offert c'est encore hypothétique; mais je ne pense pas pouvoir quitter maintenant, parce que c'est vraiment une espèce de pari contre la montre dont il s'agit maintenant.

J'aimerais avoir des yeux comme ceux du chat que je martyrise.

Compisse de ma part la statue de Michelet si elle existe, salue l'admirable place des Vosges et l'admirable Polly qui m'écrit avec beaucoup de gentillesse des lettres sympathiques, exactement ce qu'il faut.

Je me sens un peu comme une vieille femme irritable et secrètement passionnée, qui sent sa vue et son ouïe diminuer tous les jours, ni le café, ni le C-Phos<sup>2</sup> n'y change que pouic.

Don Quichotte intéresse Sancho Pança c'est vieux comme le monde, écris donc. Je serais intéressé de savoir si les petites nouvelles de Hemingway te plaisent – c'est une formule qui m'attire beaucoup.

Bonne chance partout vieux Saint-Germain – et à Noël!

Nick

---

<sup>1</sup> Tablettes de phosphore qui contiennent de la vitamine C.

42. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[12–15 novembre 1948]

Paris, le vendredi 12 nov. 48

Il fait ce soir un brouillard à ne pas s’y voir à cinq mètres. Vraiment. Je suis parti les couilles pleines et le cœur léger faire une longue balade dans mon quartier que je commence à bien connaître. La main gauche me pique affreusement : je me la suis un peu grillée avec des allumettes au souffre qui m’ont pété dans les doigts. Tant pis. Brouillard vraiment affreux, mais très attachant. Style « pont de Waterloo ». J’avais envie bien envie de me souler un peu la gueule dans des bars turcs et grecs à orchestres (ça en est plein par là). Mais tout ça est très cher. A marché a beaucoup marché<sup>1</sup>. De bec de gaz en bec de gaz. Chaque carrefour était un champ de bataille de taxis et de dix-tonnes en perdition. Surtout sur le pont Neuf. Un tas de provinciaux en auto qui demandaient leur chemin. J’étais très fier de toujours savoir. Plein d’autorité. J’ai été de chez moi à l’Opéra (pas loin) la main sur le pare-crottes d’un pauvre chauffeur perdu. Je l’abandonnais de temps en temps pour aller en reconnaissance. Je le retrouvais, et on repartait. On a bien mis trois quarts d’heure. Les Parisiens ne sont pas habitués à ces trucs-là. Pour me remercier mon chauffeur m’a dit : « Vous m’avez fait une fière chandelle ! » J’ai quand même compris ce qu’il voulait dire.

Un peu plus loin un pauvre vieux chauffeur (un autre) m’a demandé si je n’avais pas par hasard vu sa voiture : « Vouï, j’ai fait quelques pas pour voir, et pis maintenant je la retrouve pus ! » Je n’ai jamais vu autant de chauffeurs en un soir.

C’est plein de bistrots où nous irons.

---

<sup>1</sup> Allusion au début d’*Histoire du soldat* (voir C. F. Ramuz, *Poésie et Théâtre, Œuvres complètes*, vol. X, Genève, Slatkine, 2008, p. 487).

J'ai entendu dire qu'on s'est bagarré hier à l'Étoile, je n'ai aucun détail<sup>1</sup>.

Sais-tu qu'on peut s'inscrire pour sonner le bourdon de Notre-Dame, qui ne sonne que dans les grandes occasions : 11 Novembre, Noël, Pâques, Libération, etc. Il faut être huit pour cela. Et que des volontaires, parce que c'est assez casse-gueule. Faudra qu'on fasse ça. À Pâques peut-être.

Nom de Dieu ce que ça sera bonnard quand tu seras là. À propos, il faudrait que tu empruntes le lit pliant-de-camp de Fischer. Ce serait plus simple. Parle lui en.

J'ai reçu une lettre très sympa de Choisy. Ça me fait plaisir qu'il y ait pensé.

Moi qui n'aime pas tant voir beaucoup de gens à la fois, c'est fou ce que ça m'arrive ces derniers temps. Tous vieux et faisant ou ayant fait beaucoup dans leur vie. Demain ce sera Dunoyer de Segonzac. Je crois que je te l'ai dit.

Le Hemingway est fini, je l'ai là. C'est simple et costaud, comme reliure. Pas trop cher.

J'ai relu ta lettre que j'avais lue trop vite, avant. Ça m'a de nouveau effaré ce que tu fais de combines. Je crois d'ailleurs que c'est pour ça qu'on est copains. C'est qu'on fait beaucoup de choses à quoi on tient l'un pour l'autre. Par exemple je tiens beaucoup à ce que tu écrives et toi à ce que je grave le plus possible. Ou un tas d'autres choses. J'ai l'impression que si on ne foutait plus rien on aurait plus grand-chose à se dire.

Toujours pas d'amies. Ça viendra tout seul, je suis sûr, mais c'est un peu long. Note bien qu'il ne manque pas de filles, mais ça m'emmerde de travailler-dur-à-ça, et puis le fond c'est que je suis d'une lamentable timidité. Ah ! si c'était aussi simple qu'au cinéma. Je passe un peu à côté de Polly,

---

<sup>1</sup> Provoquées par une manifestation non autorisée d'organisations d'anciens combattants et de déportés affiliées à des partis d'extrême-gauche, ces bagarres ont éclaté en marge de la commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918.

ou alors c'est elle qui me passe à côté. Sais pas. Tout ça n'a d'ailleurs pas tant d'importance, mais encore trop tout de même. Je veux dire trop en dedans et pas assez en dehors. Que c'est compliqué.

Je me pieute.

★

Si je t'écris souvent c'est histoire de me faire plaisir. Ne te crois surtout pas obligé de suivre mon rythme.

★

le 13 novembre

Il n'y aura pas Segonzac, ce soir. Je regrette beaucoup. Mais il y aura un autre peintre qui [est] une porte sur l'Espagne et sur un tas d'autres choses.

Je devais aller à l'opéra avec une fille après, et la grève générale fout tout à l'eau. Même le théâtre fait grève: les deux comédies françaises et les deux opéras. Tant pis.

Je vais me taper de chez moi à Montmartre, tout à l'heure, à pied. Pour aller chez mes peintres en question. Je reçois à l'instant une lettre de maman qui me dit avoir eu beaucoup de plaisir à t'avoir, il y a deux soirs. Elle me dit un tas de choses gentilles à ton sujet, mais que tu es un gros vilain sot de ne pas suffisamment pioncer. Tu fais ce que tu veux, mais gaffe-toi quand même. Ce n'est jamais moi qui te reprocherai de te crever la peau pour un bonnard boulot.

★

Je rentre à l'instant de mon cocktail espagnol. Huit personnes. Le maître de maison, type épatant, genre nous. Il s'appelle Zuloaga!<sup>1</sup> Fils d'un grand peintre espagnol.

---

<sup>1</sup> Antonio Zuloaga (1905-1981) est le fils du peintre Ignacio Zuloaga (1870-

Grosse galette. Bras très longs. Il m'a pris en amitié, et des amitiés espagnoles, ça compte. Il m'a présenté à un peintre, M. Villebœuf<sup>1</sup>, ami intime des types genre Segonzac, Goerg<sup>2</sup>, Balthus (un con), Daragnès; tous! À propos, pas de nouvelles de Daragnès. Je n'en ai pas entendu dire spécialement de bien ce soir. Il paraît qu'il est un peu faux jeton. J'attends de voir.

Je dois voir aussi bientôt, il faut que je lui téléphone, M. Domergue<sup>3</sup>, le peintre qui s'est fait sa fortune et son renom en peignant des femmes à long cou, roses, lèvres-pétales-de-roses, et petits seins ronds. Type pas du tout intéressant, mais beau spécimen de peintre-parisien-XVI<sup>e</sup> arrondissement. N'empêche qu'il avait un yacht en Méditerranée. Ça vaut peut-être bien la peine de peindre des saloperies après tout.

Dans un magasin d'à côté on vend pour 2500 francs un gros poisson empaillé. Très tentant. C'est d'ailleurs plein de trucs qu'on aimerait emmener.

Quand tu viendras je tâcherai de te faire connaître M. Zuloaga. Comble du type qui te plairait et auquel tu plairais. Genre international. Tout le temps entre Anvers, Paris et Madrid. Avec ça très attaché avec les copains qu'il a. Pour la seule raison que j'étais fils d'un pote il m'a pris sous son aile et en fait une affaire personnelle.

J'ai mis à peine une heure de chez moi à Montmartre. Allure de balade. Faudra refaire ça. Surtout un samedi soir. Je me suis trouvé dans un magasin avec le gros acteur français

---

1945). Employé aux services culturels puis attaché de presse de l'ambassade d'Espagne en France, il dirige après la guerre une fabrique de peintures pour artistes et gère l'héritage de son père. Il a correspondu avec Céline, dont les *Lettres à Antonio Zuloaga (1947-1954)* ont été publiées en 2002 en édition bibliophilique (Paris, La Sirène).

<sup>1</sup> Le peintre André Villebœuf (1893-1956), également graveur et décorateur de théâtre.

<sup>2</sup> Édouard Goerg (1893-1969), peintre expressionniste.

<sup>3</sup> Jean-Gabriel Domergue (1889-1962), autoproclamé inventeur de la *pin-up*.

Gabriello<sup>1</sup>. Il tonnait de sa grosse voix grasse contre le manque d'esprit civique que tout ça représente. Il avait une espèce de chien pékinois jaune. L'air sympa, tout à fait comme dans les films.

Polly est loin ce week-end. De nouveau chez le duc Pozzo di Borgo. J'ai pas trop perdu « la Pathétique ». Tant mieux. Je viens de finir *La Princesse de Clèves*. J'ai rarement eu autant de plaisir à un roman d'amour. La pudeur a quand même rudement de valeur.

★

le 14 novembre

Où en sont tes écritures personnelles? C'est, après tout, ce qui est important dans la vie.

Je me souviendrai toujours du jour de chez PionPion où on nous avait mis au même banc, parce qu'on avait fait les meilleures compositions françaises. Du temps où tu avais des lunettes et où on m'appelait « Farine ».

Je me souviens d'un jour, un été, où la famille Raymond Vernet m'ayant trop appelé « Gandhi » j'avais décidé de me flanquer par la fenêtre de la salle de bains. Celle qui donne sur un escalier. J'avais enjambé la fenêtre déjà, dans un de ces grands désespoirs de gosse qu'on peut avoir (qu'on peut avoir jusqu'à septante ans). Je me suis retenu quand même, parce que ça m'aurait probablement fait affreusement mal.

Je me souviens aussi d'une fois où ma mère avait refusé de me donner à manger une fois au lit. (Elle avait eu bien raison.) J'avais prié toute la nuit, demandé au bon Dieu de me faire mourir pendant la nuit, et qu'à l'autopsie le docteur dise: « Il est mort de faim! »

Y a rien de plus sordidement cruel qu'un gosse.

---

<sup>1</sup> André Galopet dit Gabriello (1896-1975), un habitué des seconds rôles.

Mais ça devient grave si je rentre dans le chapitre des souvenirs. Ayant eu une enfance passablement « *fument verte* ». Par exemple je me souviens très bien des types qui allaient se branler sur un sapin après la leçon de religion. Et aussi quand à Pregny<sup>1</sup> à la récréation on se mesurait la biroute et que les filles qui étaient présentes disaient : « Euhe ! M'selle, y s'la m'surent ! » Et aussi quand une fille, une petite paralysée qui doit être morte maintenant m'avait dit : « Tu sais, Antonio est allé avec Monique, et elle a beaucoup saigné, pleuré aussi ! » Et quand une fille m'avait regardé pisser, en escaladant un mur pour ça ; et qu'ayant vu sa tête je n'avais trouvé rien d'autre à faire que lui sourire. Et puis encore Léonne qui nous faisait des « prises ». Et le poids public sur lequel on se balançait, les jambes bien d'aplomb, et qui le premier m'a ouvert des horizons inconnus jusqu'alors. Et aussi le fils du boulanger, Fernand, qui avait un gros succès auprès des filles (succès qu'il a hélas délaissé) en se « montrant » à elles dans le garage à vélos. Tout ça dans une campagne qui était encore inenvahie. C'était assez plein de sang parce que ça n'était pas encore l'adolescence, âge dégueulasse entre tous, mais alors, vraiment dégueulasse. Y [a] pas [à] dire le fil est coupé pendant six ans. Je me sens extrêmement ce que j'étais jusqu'à treize ans-douze ans, mais absolument plus ce que j'étais jusqu'à il y a trois ans. J'ai rejoint le fil.

Je t'ai écrit tout ça en attendant que mon bain se réchauffe, je l'ai oublié. Je viens de boulotter du jambon et du raisin, avec mon thé.

J'ai vu chez Polly un tas de photos de toi que je ne connaissais pas. Au piano, dans des espèces de rues, sur le chemin de chez moi.

J'espère que nous discuterons longuement de nouveau ensemble sur une plage écrasée de soleil, comme à Positano,

---

<sup>1</sup> Village voisin du Grand-Saconnex.



mais sous une autre longitude ou latitude (je ne me souviens jamais ce qu'est l'une et ce qu'est l'autre). J'y suis fermement décidé, et très persuadé d'ailleurs. Pour dans pas si longtemps que ça.

Tu as raison de dire que cette putain de situation nous tape malgré tout sur le système. On a beau s'en défendre.

★

C'est plein de filles ravissantes, à chaque métro, à chaque autobus, tout le temps, qui vous pincent le cœur, et dont on se souvient pendant quinze mètres, jusqu'à la suivante. Mais on ne peut pas, tout de même, être amoureux de toute la ville. Mais nom de nom, ce que la fille aînée de mon armateur de l'autre soir, était sympa. Avec ça pas trop genre sale riche. Une espèce de Chantal Perrot – Michèle Miège – Christiane Vernet (la tête) – Poussy. Pleine d'abandon dans son maintien. Tout ce qu'on fait de mieux en matière d'adorable et d'inaccessible.

★

Les gravures d'Épinal que j'ai achetées sont vraiment formidables. Une entre autres: *L'Insurrection de Francfort* toute grise et bleu pâle hors quelques taches rouges qui sont des drapeaux ou bien du sang. Les textes en sont aussi très attachants. Ex: *Prise du Trocadéro*: « S.A.R. le duc d'Angoulême ordonna l'assaut du Trocadéro. Des détachements du 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> régiment de la garde royale se précipitèrent dans la Cortadura, la traversèrent ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et, malgré le feu terrible des ennemis, arrivèrent au pied du fort, et en firent aussitôt l'attaque avec un courage vraiment français. » Très bien.

Ce qui me gêne un peu ici c'est qu'il faut être terriblement courtisan. Ça n'est pas tant, je crois, dans mon caract-

tère. Mais il y a tellement de monde ici, et c'est une telle jungle, qu'on est obligé de baiser toutes sortes de mains (ce qu'on fait avec plaisir parfois) dire oui à propos d'un tas d'opinions, admirer des tableaux dégueulasses; tu vois ce que je veux dire. Mais j'espère être suffisamment costaud pour que, une fois parvenu au degré voulu, je laisse tomber tout ça.

Il faut subir les conversations « artistico-esthétiques » des épouses de peintres. Toutes persuadées d'être l'épouse du plus grand génie; ce qui est bien énervant, crois-moi. Par exemple la femme du peintre Villebœuf (important pour moi) est une Roumaine exaltée et « faisant de la danse ». J'ai dû m'apitoyer sur la Roumanie, me passionner pour ses grands champs de roses, ses femmes grandes, brunes et noires. Je me fous pas mal de tout ça, mais il fallait. Résultat: un rendez-vous avec son mari, lequel me prêtera sa presse et son ouvrier. On devient un peu putain, à vivre ici. C'est peut-être bien, peut-être mal, je ne me rends pas encore bien compte.

Ce Villebœuf était un des fondateurs du *Crapouillot*. Tu vois ce que ça représente de portes à ouvrir, lesquelles sont entrouvertes déjà.

Dieu veuille!

Je vais déjeuner, aujourd'hui, chez un décorateur. Style bon goût-antiquaire. Genre de type qui piquera un chintz jaune à raies bleues sur un bois Louis XIV. Faudra voir.

Mais je ne parle que de moi. C'est le défaut des ermites. Mais de quoi te parlerais-je autrement? Je n'ai rien à t'apprendre de toi. Les copains vont trouver bizarre que je ne leur écrive jamais (un accordéon joue « Je suis fier d'être bourguignon »<sup>1</sup>) mais j'ai pas envie. Tu dois comprendre ça. Dis-leur que je suis très occupé. Et puis merde à la fin, je fais ce que je veux.

---

<sup>1</sup> Cette chanson des vigneron bourguignons est attestée dans un manuscrit de 1712. On lui attribue divers titres, dont « La bourguignonne », « Joyeux enfants de la Bourgogne » et « Le vin de Bourgogne »

En face de mes fenêtres il y a un petit hôtel, avec une grande brune qui lève les bras (ce qui entrouvre son peignoir) pour ouvrir ses rideaux. Comme ça elle apparaît à poil, tous les matins, un peu comme une Vénus mal lavée. Ça n'en est pas moins un joli spectacle.

Je ne connais vraiment rien de pire que les épouses de peintres. Je ne me marierai pas, si c'est pour [être] emmerdé comme ils le sont tous. Ils se plongent alors dans la piété ou dans la pédérasie.

★

Longue journée, long dimanche. Il est 2 h 30 du matin. J'ai gravé jusqu'à maintenant les chalands dessinés cet après-midi au canal de l'Arsenal à la Bastille. Il y avait là une vieille femme qui voulait se fiche à l'eau. Un tas de petits vieux à bérêts basques se bidonnaient à cette idée. Tragique. Grande balade donc, après le déjeuner-décorateur, dont tu connais la fille qui te fait ses amitiés : Sylvie Normand. Vu le Marais et place des Vosges et autres. Compte bien y retourner souvent. Ce soir ai bouffé dans un bistrot franco-oriental. Passé un bout de soirée dans un bar arabe plein de filles au front tatoué. Très Casablanca tout ça. Du moins comme j'aimerais que Casablanca soit. La gravure marche bien. Mon métier s'élargit un peu. C'est le moment, d'ailleurs. Je m'excuse de t'écrire dans un style aussi télégraphique, mais mon plumard me tend les bras.

★

le 15 nov.

Je te quitte maintenant, un tas d'amitiés,  
Thierry

43. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[24–26 novembre 1948]

Mercredi 24 nov. 48

Je n'ai rien eu à te dire; mais maintenant, si; j'ai réservé cette soirée pour t'écrire.

Et comment que je suis d'accord d'aller aux Indes. Tout de suite si tu veux. Ta dernière lettre est une espèce de gibecière merveilleuse où je puise de temps en temps. C'est plein de textes de toi et pas de toi, c'est plein d'histoires, j'aime beaucoup ça.

Je suis allé téléphoner hier soir dans un bistrot. Il y avait là une ravissante fille avec des grands yeux bleus qui buvait un café sucré. Ça devait être son repas. Elle avait l'air un peu misérable, mais bien gentille. Je suis sorti du bistrot, il faisait froid, je n'avais pas de projets pour la soirée. Paris est ainsi fait que des fois on est bien seul. J'ai fait quelques pas sur lesquels je suis revenu, après un bon petit combat intérieur. Timidité contre vingt et un ans. Je me demandais ce que je lui dirais. J'ai laissé faire les choses, qui ont été trop simples pour plaire: j'ai dit « Est-ce que je peux prendre un café avec vous? » Ça n'a pas plu du tout. Il valait mieux que je m'en aille. Je suis allé seul au cinéma en ayant besoin de pisser.

Ce matin je suis allé voir un graveur qui est vieux (tirant sur la vieillesse), pauvre, de grands yeux bleus éblouis. Hors-les-murs, à côté de la prison de la Santé. Nous nous sommes très bien entendus. Il me tirera mes cuivres. J'étais bien content de voir enfin un type du métier, vraiment. Je me suis baladé longuement dans son quartier. C'est un des endroits où le métro est aérien. Un grand quartier de maisons à un étage; tout à coup une immense-haute bicoque, puis de nouveau basse. Le tout, blanc avec des gros pavés rectangulaires.

Si je devais habiter toute ma vie à Paris, ce serait peut-être bien par là. Avec un long boulevard pas très différent de celui traversé avant Naples. Tu te souviens.

J'ai reçu ton tabac il y a trois jours. Ça me rend un foutu service. Il était annoncé comme venant de Belgique. Il est très bon, j'en aurai bien jusqu'à Noël. Exactement un mois, maintenant.

Je suis allé montrer ma salade à un illustrateur assez connu, ami de peintres : Degas, Derain, Segonzac, Laurencin, Rouault etc. et d'écrivains : Mallarmé, Mirbeau, Zola, Fargue, etc. Tu vois le genre. Ami des grands hommes. Très aimable, ayant beaucoup d'idées très humaines qui me conviennent très bien. Tout est pour le mieux. Il s'appelle Villebœuf. Nom puissant. Il me déconseille de travailler avec Daragnès ou avec un type du genre. (Daragnès ne m'a d'ailleurs rien fait dire. Ça l'emmerde.) Il me conseille de faire du nu, de dessiner dans les rues des gens et des arbres, d'aller apprendre et polir mon métier en voyant ce que les autres ont fait (à la Bibliothèque nationale) et enfin de graver. Mais que je sois toujours en bonne conscience avec moi-même. Travailler sur du vivant, du vivant, du vivant, pour que mon style se forme de lui-même, sans que j'y prenne garde ou que je le force. Pour qu'il soit le résultat de mon hérité, de mon éducation, de mes amis et amies, de mes bouquins, de mes penchants bons ou mauvais. Bref, de ce que je suis vraiment et non pas le résultat de ce que diverses influences étrangères me pousseraient arbitrairement à être. Ça me semble assez juste.

Alors je nudifie le matin dans l'antique Académie Julian (personne ne s'occupe de moi et c'est plein de jolies filles), je déjeune de 13 à 15 heures, je dessine dehors de 15 à 17 h 30 (la nuit) et je grave le reste du temps. Voilà un peu l'horaire auquel je vais tâcher de me conformer à partir de demain. Je me réserve la possibilité de le transformer chaque jour s'il le faut.

Tu me demandes ce que j'ai pensé des nouvelles de Hemingway, et de la « formule-nouvelle » en général.

Tu sais que je n'ai jamais beaucoup d'idées. Je pense (évidemment!) que tout dépend de l'auteur. Une nouvelle de Kipling c'est merveilleux, alors qu'une nouvelle d'Ernest Rogivue c'est déplorable<sup>1</sup>. Je suis bien persuadé que c'est la formule qui est appelée à avoir le plus d'adhérents. Le roman-fleuve est d'un autre temps, tout comme l'alexandrin. La nouvelle est sûrement ce qu'il y a de plus « moderne », donc ce qu'il y a de plus vivant. Je veux dire par « moderne » ce qui correspond aux besoins actuels, qui changeront d'ailleurs. Mais pour ce qui en est de maintenant et d'encore en tous cas trente ans, c'est certainement le moyen le plus *sûr* d'expression. Comme notre boulot est bien un peu fait de tous les besoins actuels mis ensemble, je comprends très bien que tu sois attiré par ce procédé. Ce n'est qu'un procédé, mais le procédé c'est le 50% de l'expression. C'est bien compliqué, tout ça. Quant à Hemingway, ça m'a enchanté. C'est exactement ce que j'attendais, et ce qu'il me faut ces temps, surtout « Le champion »<sup>2</sup>. Il faut décidément que j'apprenne l'anglais. Il faut, il faut, il faut!

Je me réjouis que tu entendes les récits palpitants de J. Le Boucher. Ses souvenirs de journaliste, la guerre du Maroc, etc.

Ils se réjouissent beaucoup de voir ta tête. Ils sont vraiment très sympats.

Je viens d'acheter *La Jeune Fille verte* de Toulet et *Printemps noir* de Miller<sup>3</sup>, sur les quais. Je n'ai plus que 150 francs, jusqu'aux prochains ordres de mon père. Ça ne fait rien je

---

<sup>1</sup> L'écrivain Ernest Rogivue (1908-1991), professeur au collège de Genève, est l'auteur d'ouvrages populaires et de quelques pièces radiophoniques.

<sup>2</sup> Cette nouvelle appartient au recueil *Cinquante mille dollars* (voir la note 1, p. 87); son titre original est « *The undefeated* ».

<sup>3</sup> Henry Miller a publié ce recueil de nouvelles, *Black Spring*, en 1936; la traduction française, due à Paul Rivert, a paru chez Gallimard, à Paris, en 1946.

n'ai rien à dépenser jusque-là. Je bouffe tellement à midi que le soir je mène une vie économique. Ne dis pas ça chez moi, ils s'affoleraient, comme ils sont.

Je suis bien content que mes dessins plaisent à André Dunant. Ça me le rend sympathique.

Ta soirée érotomano-lyrico-belliqueuse me fait un plaisir immense. Battrer une fille, c'est transcendantal. Y a pas à dire. Il y a bien longtemps que ça ne m'est pas arrivé. Je me réjouis d'en faire mourir une en la chatouillant aux dou-dounes, aux roberts, aux nénéts, quoi!

Écris-moi en majuscule le truc rapport à Toulet que tu veux faire pour ta licence. Je n'ai pas pu bien lire. Explique-moi aussi ce que c'est. Ça m'intéressera.

Ovide (trad. Desaintange):

« Sachez, sans émousser l'aiguillon des désirs,  
Par de savants délais prolonger vos plaisirs.  
Que jamais quand l'amant touche au buisson de rose,  
À ses doigts libertins l'amante ne s'oppose.

[...]

Doux murmures, venez: venez plaintes mourantes,  
Noms chéris, cris d'amour, paroles agaçantes.  
Athlète trop pressé ne la devance pas;  
Que sa course à son tour se règle sur tes pas.  
Au but à pas égaux tous deux marchez ensemble;  
Et qu'au terme arrivés, le bonheur vous rassemble.

[...]

Si l'heure, si le lieu, si le péril te presse;  
S'il te faut en passant surprendre une caresse;  
De ton coursier hâtif aiguillonne les flancs;  
Précipite sa course et ses derniers élans<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> Ovide, *L'Art d'aimer*, traduction en vers, avec des remarques, par M. Desaintange, Paris, chez Giguet et Michaud, 1807, pp. 193-195.

Je ne sais pas pourquoi je t'écris tout ça. D'autant plus que ce sont des vers de mirliton.

En voilà d'autres meilleurs (pas d'Ovide) :

« Douceur du soir! Douceur qui fait qu'on s'habitue  
À la sourdine, aux sons de viole assoupis;  
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue  
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis<sup>1</sup>. »  
(Rodembach)

Je lis toujours mes Ramuz, sans me lasser. C'est toujours aussi nourrissant et indispensable.

J'ai vu Oederlin et Dufour guère changés.

Je joins à ma lettre un de mes petits derniers. C'est la place Furstenberg, que nous avons cherchée tout le premier soir, avec ton frère.

Je me permets de te demander de remettre la lettre y-jointe à Fiala. En passant une fois à La Clémence<sup>2</sup>.

Voilà, c'est tout.

À bientôt,

Thierry

(lendemain)

C'est pas vrai, c'est pas tout. J'ai rouvert l'enveloppe. Je te récris.

Premier matin chez Julian, bon dessin, pas trop mécontent. Ça m'a redonné confiance, en voyant le nombre de saloperies qui se font autour de moi. Et mon vieux, il y a là

---

<sup>1</sup> Il s'agit du deuxième poème de « Du silence » dans *Le Règne du silence* de Georges Rodembach.

<sup>2</sup> La Clémence est un café de la place du Bourg-de-Four à Genève, très prisé des étudiants; il tire son nom du bourdon de la cathédrale Saint-Pierre.



une merveille de petite Américaine dans le genre effarouchable, Jean Effel – Ingrid Bergman<sup>1</sup>.

J'en suis très épris, mais ne veux rien compromettre par trop de précipitation, comme dans mon histoire du début de la lettre.

Je suis au comble du bonheur, mon existence commence à atteindre un point de lyrisme inégalé jusque-là. C'est large et brillant, calme et sûr. J'ai un des plus beaux métiers du monde et peu à peu je le possède, mais c'est bien difficile.

★

Vendredi

Rien de très spécial, aujourd'hui. Sauf que j'ai revu l'Américaine en question. Ah! nom de Dieu. Faudra voir. Elle m'a l'air un brin craintive et toute jeune. De quoi s'attendrir pendant un an.

Je t'en reparlerai plus tard.

Je vais rendre visite demain après-midi à l'actrice Marie Bell. Ancienne célébrité du cinéma, mais qui se refait un renom dans le théâtre classique français. Il paraît qu'elle possède des toiles inouïes. J'y ferai probablement la connaissance de ce vieux bébé de Christian Bérard<sup>2</sup> que je déteste; ça sera intéressant quand même. Elle prépare une tournée en Espagne; je vais intriguer un peu, et essayer de m'y faire inclure. Mais je ne vois pas ce qu'un jeune merdeux de graveur pourrait y faire. Je planterais des clous simplement, s'il fallait.

J'ai acheté en pensant à toi un bouquin de M. Sillanpää<sup>3</sup>. Je me réjouis de le lire. Je veux finir le Miller d'abord.

---

<sup>1</sup> Vernet a dessiné un portrait de cette jeune femme en dessous de cette ligne.

<sup>2</sup> Le peintre et décorateur français Christian Bérard (1902-1949).

<sup>3</sup> Frans Eemil Sillanpää (1888-1964), romancier et nouvelliste finlandais, lauréat du prix Nobel de littérature en 1939. Vernet a vraisemblablement acheté *Des êtres humains dans la nuit d'été*, traduit par Pierre Chaumelle, paru à La Nouvelle Édition, à Paris, en 1948.



Je sors d'une merveilleuse après-midi chez Marie Bell, créatrice du *Soulier de satin*. Femme charmante un peu sur le retour, en pyjama noir. Conversation gaie et très demi-monde. Au mur : Gauguin, Degas, Renoir, Monnet, Constantin Guys, Bonnard, etc. Vraiment bonnard et simple. Il n'a pas encore été question de l'Espagne.

J'espère que ton boulot marche bien, et que tu t'y retrouves pleinement. Je veux dire que tout ce que tu fais trouve écho. Tu m'as l'air en tous cas en pleine forme, à en croire le ton de tes lettres. Pourvu que le boulot rende, c'est le principal.

J'espère que tu as le temps de te livrer à du travail personnel, à tes écritures et à ta musique.

Je te verrai d'ici avant un mois. Nous boufferons sûrement du pudding ensemble.

Amitiés à Holz si tu le vois.

À bientôt cher vieux,

Thierry

44. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

[16 novembre – 1<sup>er</sup> décembre 1948]

Ma chambre  
le 16.11.48

Me voilà sur la Laponie, enfin je peux m'y mettre ce soir. Ça n'est pas encore travailler tout à fait pour moi, mais presque. Je me réjouis comme un fou de continuer ma nouvelle. Je te l'apporte à Paris cet hiver, c'est la première

véritable expérience où je suis en cause, dans le domaine de l'écriture.

La chronique de ta « mansarde » (quand je dis ça je pense à Mansart et pas du tout à Richepin) me laisse juger de la sauce énorme que tu brasses tous les jours, que tu vis, que tu avales, bric à brac, où tu n'as qu'à choisir. Veinard! Même s'il y en a quelquefois trop, encore veinard. Je me marre par endroits en lisant, ou je vis moi aussi un peu de tout ça, ou j'acquiesce ou je me souviens bruyamment exactement comme si tu étais là. C'est mieux qu'une lecture; un dialogue.

Ces énormes lettres-manuscrits sur ma table, ça pèse et ça chante. Bonnard, tu deviens normand! Comme tu es passablement vaudois, ça va donner des couches bénies d'avance. Ne crois surtout pas que j'ignore que plus c'est énorme et riche plus les difficultés s'il y en a sont traîtresses et des bourrasques de cafard, et d'autres trucs qui font la vie en noir et blanc, couleurs fondamentales – et les plus belles. Il s'agit d'étendre ou de défendre ce « cocagne » de la rue Bonaparte, qui te récompense de ta « Mort », pour La Fontaine qui me donne parfois foutument envie de mourir si les morts n'étaient si laids.

Adieu je vais chercher une boyard<sup>1</sup> chez mon frère.

Supposition: si brusquement tu ne foutais plus rien; je ne cesserais pas pour ça d'avoir des choses à te dire bien au contraire, je crois que je saurais trouver celles qui te donneraient le feu au cul pour ton travail, sans me presser trop parce qu'il ne faut rien presser. Au bout de deux mois à coup sûr tu recommencerais. Quand j'y pense tu comprends c'est là ma joie principale et mon étonnement, qu'on puisse se remettre en route, mutuellement, souvent tes lettres m'ont lancé à corps perdu dans quelque chose. Je t'assure qu'en

---

<sup>1</sup> Cigarette en papier maïs.

cas de panne, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment tu auras à portée de main une dépanneuse, la plus humaine qu'il lui sera possible. Mais les pannes sont des choses rares.

T'en fais pas pour mon sommeil, le soir je suis d'une résistance qui me stupéfie moi-même, les matins sont plus dégueulasses. Mais le boulot (genre indispensable) se volatilise comme un pet. J'ai fait déjà trois conférences, il m'en reste encore trois à faire dont une très difficile, les deux autres étant de la rigolade. J'ai souvent d'énormes plongées de quasi-imbécillité et de désespoir somnolent, mais « *Qué va!* » comme on dit à Barcelone, on finit toujours par en sortir, ou se pendre, et je ne me pendrai pas ce soir.

Bonsoir, à une autre fois.

★

Un mardi qui doit être autour du 22-23 3 heures matin.

J'ai reçu l'autre jour une lettre de Finlande qui me dit qu'on va m'envoyer mes souliers de fourrure. Bonnard. J'attends encore. J'ai failli passer par la fenêtre y a dix minutes ayant eu un moment de distraction. Aussitôt j'imagine le type sans cœur qui me trouve ensanglanté sur le perron et va me déposer dans la fontaine, où l'eau froide brûle les plaies, et j'y meurs; quand on doit bouquiner des tas de cons pas très vivants, on est enclin à la rêverie. Enfin ça fait du bien d'être assis. Je viens de m'envoyer un bouquin très bien de Prokosch (encore un Américain, mais un Juif celui-là) espèce de baladin du centre-Asie<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Bouvier a lu *Les Asiatiques*, dont l'édition originale a paru chez Harper & Brothers à New York en 1935 sous le titre *The Asiatics*; la traduction française, due à Max Morise, a été publiée chez Gallimard, à Paris, en 1946 (collection « Du monde entier »).

Il parle beaucoup du Sin-Kiang, pays ancien, entre la Mongolie, le Tibet et une partie de la Chine qu'on appelle « la plaine aux oiseaux », déserts rouges, chameaux séchés, robes de soie, et bottes de feutre, toutes les influences et toutes les religions.

Et la description effarante d'une ville nommée Asku, sur la piste des caravanes qui vont de Lhassa (Tibet) à Ourga (Mongolie extérieure) et de Kachgar (Afghanistan) à Ouroumtsi (Sin-Kiang chinois). Voilà un plan.

Tu vois le tableau, naturellement, ni trains ni quoi que ce soit, mais yaks, mulets, chameaux, c'est vraiment le nombril du monde. Il y a dans ces régions probablement les plus beaux trucs du monde couverts d'une crasse millénaire. Il faudra y aller voir ! Descendre ensuite le Yang-Tsé jusqu'à Shangaï (trois mois) puis s'embarquer pour Paris via Malaisie, Nouvelle-Zélande, Tahiti, îles de l'Amirauté, îles Marshall, les Marquesas (où Stevenson est sûrement enterré<sup>1</sup>), Quito, Panama et San Francisco où nous serons alors probablement bien reçus.

Mais je me couche, parce que les projets ont besoin de sommeil.

Il faudrait compter deux ou trois ans et faire ça dans deux ou trois ans, quand je saurai l'hindoustani indispensable.

★

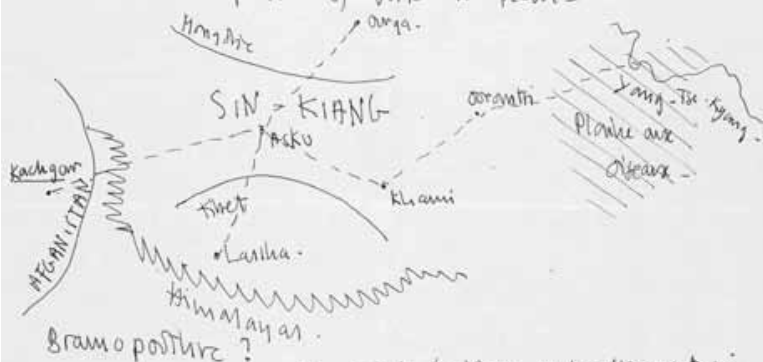
Le mardi suivant

Il n'y a pas plus grande solitude que la fausse compagnie, et ça c'est du quotidien, c'est la famille qui tape dans l'eau avec une irréprochable bonté, c'est aussi bien des autres

---

<sup>1</sup> Voir plus loin la note 2, p. 162.

\* la plaine aux rivières, déserts rouges, chameaux  
 séchés, robes de soie, perles, boîtes de fer, toutes les  
 influences et toutes les religions -  
 Et la description effrayante d'une ville nommée  
 Asku, sur la piste des caravanes qui vont de  
 Lassa (Tibet) à Ourga (Mongolie extérieure)  
 et de Kachgar \* (Afghanistan) à Ooravati  
 (Sîn-Kiang chinois) voilà un plan -



Bramo posture ?

Tu vois le tableau, naturellement, in

trains ni quoi que ce soit, mais Yaks, mulets, chameaux, c'est vraiment le monde du monde -  
 Il y a dans les régions probablement les + beaux trou du monde couvert d'une crasse, mille ans.  
 Il faut y aller voir! Descendre ensuite le Yang-Tse jusqu'à Shanghai (3 mois) puis remonter par Paris via Malaisie, Nouvelle Zélande, Tahiti, Îles de l'Amirauté, îles Hawaï, les Marquises (les Stevenson ont sûrement entendu), Guilo, Panama et San-Franisco or was before after probablement bien reçus -

Van deniez  
pourtant  
comprendre.



*Dessin de Nicolas Bouvier, années 1940*

presque tous. L'autre jour chez Rangel<sup>1</sup> j'ai vu les tiens (Roland, ta mère) on a pris du café; je ne sais ce qu'ils ont ceux-là, ils rayonnent de bienfaisance, je ne sais pas qui les bénit, comment ils font, deux minutes avec ta mère m'ont sorti de l'abrutissement énorme où je descends. C'était l'unique personne qui pouvait le faire et probablement encore sans s'en douter.

Dis-lui merci comme tu pourras.

Je l'ai déjà fait mais mal.

Dimanche je t'ai fait un petit poème qui va comme ça :

« Fin du monde »

Tous les coqs du matin chantaient, les girouettes  
appelaient les enfants de leurs cris minces et durs.

Les écoles fermaient, la rue était si nette...

Un âne bienfaisant s'élevait dans l'azur,

souriant, sabots joints, à sainte Bernadette.

Les lessives vibraient sur les cordes tendues

Un clairon bleu passant qui soufflait sans savoir

Que sa mort l'attendait au bout de l'avenue

Que ce matin léger ne verrait pas le soir;

entra, s'époumonant, dans la vie inconnue.

Sous les soleils éteints, j'entends battre ce cœur

que l'espoir à grands pas quitte comme un voleur.

★

Vendredi c'est l'ultime merde, une immense conférence en allemand sur un texte de Goethe, très difficile à faire parce que c'est une couillonnade ce texte. Je ne sais pas

---

<sup>1</sup> La confiserie Rangel à la rue de la Corraterie à Genève.



même si j'aurai le courage ou le temps de la faire. Après je pourrai dormir, gueuler, boire, saigner, écrire, dormir, dormir dormir. Et après vendredi j'aurai un plaisir énorme à achever tous les trucs en travail, pour boucler cette saison de tous les côtés ce qui serait un tour de force. Il faut faire passer derrière moi ces énormes tas de merde avant de te retrouver et de me retrouver.

Je crains de n'avoir pas beaucoup d'argent pour Paris, mais c'est égal, ça sera de toute façon extraordinaire. J'aurai mille choses que tu me montreras (j'ai obtenu le lit de camp) voir ce que tu as déjà fait à Paris, les gens « genre nous » que tu auras dégotés. Il paraît que Villebœuf t'a dit des choses sensées et importantes pour ton travail.

Ta mère dit que tu as dû payer la douane pour le tabac, j'en suis absolument navré, les salauds à la poste m'ont dit qu'en dessous de deux cents grammes il n'y avait rien à payer.

J'aime beaucoup ton enfance dans cette campagne que la présence de quelques sapins rend impitoyablement réelle. Il y aurait là matière à plusieurs beaux livres et à un chapitre difficile à écrire dans la biographie dont je prendrai soin.

« L'escogriffe » m'a posé chez toi pour prendre le Gauguin, un jour qu'il me ramenait de France en bagnole. Il était confortable et voulait voir des dessins. Roland lui a montré quelques photos qui lui ont foutu un tel cafard qu'en un instant l'enfant, l'humain, bref plusieurs côtés sensibles et vulnérables sont apparus à la fois. Comme dit Cocteau : « Il y en a que le regret de n'être pas poètes pousse au suicide<sup>1</sup>. » C'était assez curieux et émouvant de voir un vrai bonhomme douloureusement étonné sortir de cette longue carcasse. Puis il a demandé s'il pourrait faire retirer des

---

<sup>1</sup> C'est dans *Des Beaux-Arts considérés comme un assassinat* que se trouve cette phrase, citée ici de façon approximative par Bouvier : « Chez certaines natures, j'ai vu le désespoir de n'être pas poète aboutir au suicide. » (Voir Jean Cocteau, *Œuvres complètes*, t. X, Lausanne, Marguerat, 1950, p. 211.)

photos de trois bois qu'il aime surtout (*La Mort*, le *Cornette*, la *Gare des Eaux-Vives*) on lui a dit qu'il fallait t'écrire.

Je te dis ça sachant qu'il ne t'est pas sympathique; quant à moi je lui en veux moins depuis ce jour, et plus du tout du jour où il a descendu en voiture avec une admirable pitié et douceur mon frère qu'un coup de désespoir abominable avait rendu noir dans une soirée.

As-tu reçu ma dernière lettre?

De Charmant est rentré du Brésil, plus guindé, plus asthmatique, plus maigre, plus cérémonieux, plus vieux, plus compliqué, plus mystique [...] que jamais. Fischer porte un chapeau « Cahier romand »<sup>1</sup> M[.] des robes « ah, tant de choses rondes » je ne l'ai pas vue depuis ton départ mais j'ai entendu grésiller sa voix rouillée au téléphone. En rêve je la destine à des copulations magistrales, mais c'est plus que jamais la porte interdite il y a tant de choses à faire avant ça. Mais la folie chantante de l'extraordinaire Ophelia dans *Hamlet*, je la trouve souvent au milieu des dicos et des bouquins les plus absurdes, cette femme à peine éclosée déjà fanée. Il y a un mot admirable en allemand « *welk* » ça veut dire « beau parce qu'à peine fané » ça ne va au fond que pour les choses très jeunes et périssables.

Je vais me mettre à cette connerie, adieu. Mille chances pour mille entreprises.

Nicolas

---

<sup>1</sup> Bouvier confond sans doute les *Cahiers romands*, que Sven Stelling-Michaud a dirigés de 1929 à 1932, et les *Cahiers vaudois*, la revue de Budry et de Gilliard (1914-1920), associée à Ramuz jusque dans les particularités vestimentaires de l'écrivain: le chapeau auquel il est fait allusion ici est celui, en feutre noir dur et aux rebords plats, que l'auteur de *Derborence* affectionnait, et dont il est coiffé sur de nombreux portraits.

Mercredi

Je reçois à la minute la lettre. Merci beaucoup. J'ai découvert l'origine des malaises familiaux : on est cinq on a quatre fauteuils; d'où bagarres; comme on est polis bagarres rentrées. Ça me fait plaisir d'avoir trouvé ça.

Henri est de nouveau amoureux j'ai envie de lui décorer le sexe et les oreilles avec des rubans roses. Moralement il a de gros sabots roses et sympathiques.

Quand rentres-tu exactement? Roland à qui j'ai dit que nous partions éventuellement pour l'Asie dans deux ans, accumulant nos veines respectives, m'a dit: « Au moins n'emenez pas Sylvestre Lombard. » Ce qui est bien marrant!

J'espère qu'on aura du soleil, ici on en a pas vu depuis longtemps.

C'est extraordinaire que tu lises *Printemps noir* un des plus beaux livres que je connaisse (« Je porte un ange en filigrane! »<sup>1</sup>) encore plus beau est *Max et les phagocytes* qu'il faut tâcher de trouver. Si tu le lis tu comprendras alors l'espèce de sûreté que ce bouquin vous donne, de savoir que des années de merde et de médiocrité n'ont jamais empêché un écrivain d'écrire.

Admirable d'aborder des filles ainsi (début de ta lettre) je n'oserais. La prochaine fois ce sera « oui » pour le café, et pour la suivante les images m'accablent.

Je me souviens de l'âge (sept ans) où je pensais que l'Amour c'était de se faire poignarder par une femme couverte de perles, qui vous regardait longuement en pleurant. Et j'en rêvais.

Mon frère a un plaisir fou que tu aies tiré la place Furstenberg et moi de l'avoir reçue.

---

<sup>1</sup> La quatrième nouvelle de *Printemps noir*, intitulée en anglais « *The angel is my watermark!* »

45. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[2–5 décembre 1948]

21, rue Bonaparte, le 2 décembre 1948

Ta lettre avec mon déjeuner, quelle merveille. Et comment, la plaine aux oiseaux!<sup>1</sup>

Dépêche-toi de savoir les langues de par là-bas, et on part. D'autant plus qu'on a tout le temps qu'il faut et rien ne presse si ce n'est que d'accomplir un tas de trucs bonnards.

C'est demain vendredi; si j'ai bien compris, c'est demain que ta merdaille sera épuisée. Remets-toi, maintenant. Le temps est venu de dormir.

J'ai été reçu hier soir chez M<sup>me</sup> Le Hardouin, l'auteur de *L'Étoile absinthe*<sup>2</sup>. Je ne l'ai pas vue elle-même, elle était mal foutue. Il y avait là un tas de gens, dont une espèce d'écrivain borgne, avec un nom à tiroirs à n'en plus finir. Il devait être un brin tata, il ne cessait de me dire combien il me trouvait sympathique. Avec ça, plein d'histoires de petites filles coupées en morceaux. Je n'aime pas beaucoup ça.

Je suis retourné chez mon graveur ce matin, tirer un essai de ma première pointe sèche (quel boulot!) dans un bled merveilleux dont je t'ai déjà parlé je crois. « Tailles et morsures »<sup>3</sup> expose en janvier à la Bibliothèque nationale ici, à Paris. J'en serai, je crois. Ça tourne de mieux en mieux, ici. Les objets

---

<sup>1</sup> Un dessin illustre ces propos.

<sup>2</sup> Née Sabine d'Outhoorn, la Genevoise Maria Le Hardouin (1912-1967) a publié *L'Étoile absinthe* en 1947 (Paris, Corrêa). Elle recevra le prix Femina en 1949 pour son roman *La Dame de cœur*, paru chez le même éditeur.

<sup>3</sup> « Tailles et morsures » est un collectif de graveurs romands fondé en 1942 par Albert Yersin, Pierre Aubert, Aldo Patocchi et Germaine Ernst. L'exposition mentionnée ici se tiendra à la Bibliothèque nationale du 25 mars au 22 avril 1949. Vernet, qui est membre du groupe depuis 1948, y exposera une gravure que la Bibliothèque conservera, comme l'ensemble des pièces accrochées, dans ses collections.

ont pris leur place d'eux-mêmes, et sont revêtus d'un certain poids et d'une certaine noblesse, conférés par la fréquence ou la rareté de leur emploi. Je crois que c'est ça « l'ordre ».

Je me suis inscrit au club de judo de la rue Saint-Honoré. Nous sommes une vingtaine à nous casser la gueule deux fois par semaine. C'est très marrant et ça fait très mal, mais c'est indispensable ici, pour avoir de l'assurance dans les salons. Si un type au langage brillant et aux idées fulgurantes vous en met plein la vue, on peut toujours se dire qu'en deux passes on peut le foutre par terre et l'étrangler. Je t'assure que c'est un sentiment d'une rare qualité. Surtout que c'est tout nouveau pour moi, comme impression. La salle d'exercice a l'air d'une bagarre de bistrot dans le pire des films américains. C'est d'ailleurs *Cinquante mille dollars*<sup>1</sup> qui m'en a donné l'envie. Nous combattons en kimonos crasseux. Les types sont sympas, mecs pour la plupart. Le directeur est un peu trop imbu de la signification philosophique du judo, mais ça je m'en contrefous. Il y a même des femmes qui s'amuse à ça. Ma première leçon a eu lieu mardi, la prochaine demain. Je m'en réjouis beaucoup.

Je me réjouis aussi beaucoup de vous revoir tous, j'entends vous quatre. C'est con à dire, mais j'ai un peu oublié vos voix. Il faut dire que je n'ai jamais eu la mémoire auditive. J'arriverai le dimanche 19 au matin pour repartir avec toi le 2 au soir. Si ça te convient. Il est entendu que je te donnerai en arrivant les 200 balles dont je t'avais parlé.

Ne sois pas navré au sujet du tabac : ça m'a quand même fait une rude économie et surtout un rude plaisir.

Je me change maintenant, je vais dîner chez M<sup>lle</sup> Bergson avec un graveur, paraît-il. Tu te rends compte, avoir deux estampes à la Bibliothèque nationale ! Ça n'est pas grand-chose, bien sûr, mais à mon âge ça fait encore plaisir<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur ce recueil de nouvelles d'Ernest Hemingway, voir la note 1, p. 87.

<sup>2</sup> C'est finalement une seule gravure de Thierry Vernet qui entrera dans les collections de la Bibliothèque nationale; voir la note 3 à la page précédente.

★

(lendemain)

[...]

Je suis retourné chez mon graveur ce matin. Type vraiment sympa qui a un drôle d'accent indéfinissable : mi-bourguignon mi-alsacien. Son bled est vraiment inouï<sup>1</sup>.

Bigre ce que c'est ingrat, la pointe sèche. C'est la première fois que j'en fais. Mais j'aimerais bien avoir une presse à moi. Ou bien alors tirer moi-même mes planches, parce que ces types tout calés qu'ils soient nous trahissent toujours un peu.

Tant pis.

Je viens de voir arriver Philippe de Loës, ce matin. (Il me prie instamment de ne pas dire qu'il est ici. Je compte sur toi. Ne lui dis pas que je t'ai dit.) Ne parle que de change. [...]

J'ai reçu ce matin une lettre de Roland qui me dit t'avoir dit de venir le 11, bouffer avec des couples à la maison. J'espère que tu ne t'emmerderas pas trop.

Y a pas à dire le Paris-banlieue-faubourg est nettement mieux que le Paris-Rivoli. Au moins, c'est vivant à en chialer. Nom de nom plus je vis, [plus] je vois que c'est ça qui compte. Y a pas de doute. Tous ces emmerdeurs de gens « comme il faut » pour lesquels une belle plaque toute propre est plus belle que l'épreuve qu'on en peut tirer. Merde de merde, je m'excuse mais je suis un peu lyrique aujourd'hui. C'est comme ça de plus en plus et de chaque jour en chaque jour.

Une grue aux Champs-Élysées hier soir qui me demandait où j'allais. Je lui ai dit en levant les yeux aux ciels, comme un éclairé : « Qui le sait ? » Ce qui est très philosophique. Elle m'a traité de « méchant », et nous en sommes restés là. Elle était vieille et tout esquinée.

---

<sup>1</sup> Au-dessus de la ligne, dessin du lieu décrit par Vernet, avec cette légende : « escalier des ateliers. »

C'est plein de petites filles qui jouent à la marelle.  
Je vais dîner. Après, piano. Après, judo.

★

Un Pleyel tout en velours. Un délice. J'ai des doigts  
tout raides. Tant pis, j'y gagne d'un autre côté.

Je sors de mon judo; de plus en plus passionnant. C'est  
vraiment un sport merveilleux et noble, plein de parades de  
courtoisie, etc. On se flanque des jetons effrayants, mais le  
tout est de savoir les recevoir. On se met en boule, et on  
roule, roule, cogne, tord, extirpe, étrangle, décolle, rompt,  
etc. etc. J'espère arriver à quelque chose dans le domaine,  
mais c'est très long.

★

(lendemain)

C'est fatigué que je me suis baladé dans les boulevards  
extérieurs. Tout le long de cette ligne de « ceinture », métro  
en plein air, qui fait le tour de Paris dans un ravin embrous-  
saillé. C'est samedi après-midi, gris et humide, des foules  
qu'on heurte des épaules et qui ne vous regardent même  
pas. Mais qu'est-ce que cela fait, ils ne savent pas ce qu'ils  
perdent.

J'ai vu un film inouï, hier soir. *La Maison du docteur  
Edwardes*. Avec Ingrid Bergman et Gregory Peck. Tu l'as vu  
je crois! C'est là qu'ils s'embrassent sur un fond de portes  
qui s'ouvrent une à une, en silence. Il y a aussi un rêve qui est  
du tout beau Chirico<sup>1</sup>.

★

---

<sup>1</sup> C'est Salvador Dalí qui a conçu la scène onirique de ce film d'Alfred Hitchcock, sorti en 1945 sous le titre *Spellbound*.

J'ai lâché le cuivre pour reprendre mon bon vieux cher bois. Quel boulot que d'être juteux avec une matière aussi intransigeante!

★

Nous nous baladerons bientôt dans ces quartiers vieux et propres, un peu brouillardeux, un tas de petits gosses et des jeunes femmes en pantoufles, jambes nues sur le pas des portes. Décidément il n'y a rien de plus personnel et de plus exaltant que l'anonyme délabré. Ce n'est pas que je fasse du Rictus (j'aime ma chambre et j'aime Notre-Dame), mais ça a quelque chose de complet, d'actuel, et de « en transformation » qui me séduit tout particulièrement. C'est quand elle est couverte d'échafaudages que Notre-Dame est la plus belle.

★

Je commence à haïr sincèrement la beauté pure, la beauté-concept, la beauté de manuel d'architecture. C'est probablement pour ça que je me remets à lire la Bible.

★

(surlendemain)

Ouf!

J'ai bossé toute la journée à un bois. Je viens de terminer, c'est 20 h 30. Je vais aller au cinéma voir un film que tu m'avais recommandé à Genève: *Schéhérazade*<sup>1</sup>. Je suis allé hier soir au Cirque Medrano avec Polly, à Montmartre. Je ne l'ai jamais vue si joyeuse. Je dois dire que c'était très marrant. Des clowns inouïs. Nous irons.

Peut-être bien que je me marierai une fois; après tout! À notre retour du Tibet et de Malaisie. Une femme sympa,

---

<sup>1</sup> *Song of Scheherazade* de Walter Reisch (1947), qui imagine un épisode de la vie de Rimski-Korsakov.



qui n'aurait point de sang français, dans un pays que nous aurions choisi ensemble. Nous ferions des enfants blonds, nus toute la journée; avec la peau brune, à cause de mon bonheur et du soleil qu'il ferait toute l'année dans ce pays-là. Ce serait forcément un pays chaud, parce que j'imagine que le froid est fait pour la solitude. Le soleil pour l'amour.

Et ma fierté augmente chaque jour, d'avoir un métier manuel.

Je fuis, dans mon boulot, l'imagination. Je veux que ce soit une affaire entre le bois et mes mains. Que le reste soit une autre affaire.

Je crois qu'il faudra beaucoup voyager, pour trouver la femme que j'aimerai. Ici elles sont trop « préparées ». On a toujours envie de leur mettre du persil dans les oreilles. Tu te rends compte, une fille qui serait une sorte de bien indiscutable, d'une timidité un peu sauvage et qui trouverait plaisir, tendrement, à nous plaindre au coup de cafard de 5 heures du soir.

Tout ça est peut-être trop beau et trop calme, mais il n'y a que des idées comme ça qui nous permettent d'échapper à la force centrifuge.

Voilà, c'est tout.

Je vais recopier ton petit poème dans mon cahier de « textes bonnards ».

★

Je reviens de *Schéhérazade*. Je me souviens du soir Choisy et d'un après-midi étouffant, chez moi, dans la véranda. Entre nos deux paravents en papier peint, et le nu anatomique de Mariette Lydis<sup>1</sup>.

À bientôt, donc. On va se taper un plum-pudding magistral jusqu'à plus soif, dans quinze jours.

Thierry

---

<sup>1</sup> La peintre autrichienne Mariette Lydis (1887-1970).

46. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Paris lundi 13 déc[embre 1948]

Vieux Nick,

Ne t'inquiète pas trop au sujet de ma dernière lettre. Ce que j'y dis est extrêmement sérieux. Je t'expliquerai le pourquoi de tout cela dès mon retour, le 19. Notre amie a certains ennuis officiels qui l'obligent à garder le silence, hors les banalités. Elle n'aimerait pas que tu lui en veuilles. Mais je te dirai tout cela.

Autrement, tout va bien, pour ainsi dire.

Il y a bien des moments où l'on se pose le pourquoi de soi-même, le « où-avant? où-après? » Alors ça tourne, tourne. Mais une balade sur les quais, une bonne nuit, du bon boulot, remettent tout cela en place.

J'ai vendu une gouache<sup>1</sup> et deux bois, aujourd'hui. *La Mort* et le *Cornette*. Moins que je ne l'aurais voulu, mais tant pis! il faut un début à tout.

On pourrait peut-être passer l'année devant un demi de blanc, à la campagne. Simplement, avec des pipes. Ça sera à voir.

Ça me fait foutument plaisir d'avoir un peu vendu. Mais ça file si vite, ici, l'argent.

Le judo va toujours bien, je suis largement en mesure d'assassiner, maintenant.

Je vais jeudi à un dîner-smoking, dans le XVI<sup>e</sup>. Il y aura de la jeunesse, à ce qu'on dit. Ça m'emmerde pour ce qui en est du smoking, mais peut-être qu'il y aura des filles baisantes, ce qui arrangerait bien les choses. Mes couilles vont

---

<sup>1</sup> Cette gouache est esquissée sous la ligne, accompagnée de la phrase suivante: « Scène de l'ancre de miséricorde, tu te souviens. »

péter, si ça continue. Si tu vois Choisy, dis-lui un tas de choses de ma part. Je me réjouis de le revoir.

Autrement que dire? Je pétouille<sup>1</sup> un peu, dans la direction à prendre, rapport à mon boulot. Mais ça viendra de soi-même. L'affaire est de laisser dire.

J'ai acheté, sur les quais, un bonnard bouquin qui s'appelle *Les Aventuriers et les Boucaniers d'Amérique* par Alexandre Oexmelin, chirurgien des aventuriers de 1666 à 1672<sup>2</sup>. Je ne l'ai pas encore lu. Je m'en réjouis.

Nos voyages prochains commencent à me démanger. Je vois une grande carte grise du monde, avec toutes sortes de contours et de huit au crayon rouge, qui seraient nos balades.

J'espère que ton boulot à toi rend bien. Tu le mérites bigrement. Je suis tout admiratif pour tout ce que tu fais. Faire tant de choses, sans rien dire, et puis péter tout soudain, mais alors d'une explosion si forte que tout le monde sera bien forcé de regarder dans ta direction. Et moi, sur une ardoise, je marquerai les cochés. Et on mettra l'ardoise dans un musée, quand tu et je serai mort. C'est peut-être idiot à espérer, le monument, mais ça fait bien plaisir quand même. Et puis encore des petites filles avec des couronnes et des compliments préparés d'avance, qu'on embrasserait sur la bouche après la cérémonie.

Et puis quand tout cela sera fini, fini, qu'on saura plus ni où on est né et ni où on est mort, que notre boulot reste comme celui d'Homère ou de Shakespeare. À ce moment-là seul, du haut de nos nuages on se clignera de l'œil en se disant qu'on les a bien eus. C'est la dernière lettre avant mon retour, je te téléphonerai dès arrivé.

Amitiés,

Thierry

<sup>1</sup> Pétouiller: « (fam.) Hésiter, lambiner, manquer de résolution. » (*DSR*)

<sup>2</sup> Cet ouvrage a paru en 1678 à Amsterdam, en néerlandais; Vernet a vraisemblablement en main une édition française de 1930 (Paris, Éditions du Carrefour).

47. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

[12–18 décembre 1948]

Chez moi

Bonsoir vieux,

Tu feras bien de revenir parce que Genève maintenant par les ciels les arbres, brouillards nuages et branches c'est d'une beauté sans exemple. Bleu et brique, gris et jaune très pâle avec l'odeur de pierre pilée bien caractéristique à l'hiver. J'ai mis la place Furstenberg à sa place c'est-à-dire à mon mur. Elle me fait bien plaisir.

J'ai fait aujourd'hui dimanche deux cents vers de Lucrèce (très bien pour un dimanche). Maintenant je vais avoir de nouveau du temps pour moi. Tu n'imaginerai pas le bordel que ça a été ces derniers temps. J'ai fait le plus dur. Vendredi, une conférence à lire en allemand sur les *Épigrammes vénitiennes* de Goethe. Texte curieux et vraiment marrant, d'une pornographie réaliste et d'un athéisme limité. Nécessité de considérer l'épigramme dans les littératures grecque et latine et de ce fait prise de contact avec toutes sortes de bonshommes obscurs et sympathiques.

Très bien aidé par Henri qui parle vraiment un allemand admirable et qui m'aidait à composer mon texte, j'ai expédié l'affaire en trois jours et trois nuits et présenté l'enfant à la Faculté vendredi à 10 heures, elle l'a je crois déclaré viable, en tout cas je ne l'ai plus sur les bras. Trois nuits blanches à la file c'est plutôt claquant crois-moi! Mais ce qu'il y a de bien avec ce genre de boulot-là c'est qu'il vous assomme, dépouille et prépare à l'autre.

À ce rythme-là (mais il faudrait pouvoir tenir) il y a pas mal de réflexes et d'attitudes à la con qui vous quittent sans trop faire de façon. En effet c'est d'abord le caractère qu'il s'agit de détordre et pour cela il faut une besogne. Dieu merci je l'ai.

Ce soir je peux dormir alors je vais le faire sans remords.

★

Quelques jours plus tard!

Il y a une chose que j'aimerais essentiellement voir avec toi à Paris, ce sont les « Ballets caraïbes » de Katherine Dunham<sup>1</sup> qui m'ont l'air d'être une chose fantastique. Sourires nègres, soupers nègres, et se laisser flotter comme un bouchon sur une eau de mer tiède un peu loin de chez nous, ça se fera aussi bientôt.

Ne renonçons nullement à nos plus anciens projets d'enfant, nous sommes certains d'en réaliser quelques-uns. Pour notre tour du monde voici des faits. J'ai jusqu'à présent trois adresses où nous pourrions loger, ou descendre et qu'on nous loge ailleurs.

*Alexandrie* chez une Égyptienne avec qui je prends le café ce soir pour obtenir des promesses formelles.

*Kaboul* (plus important pour nous) parce que c'est la capitale afghane d'où partent les pistes pour la Chine.

*Île de la Trinité* (entre l'Amérique et l'Amérique du Sud) pour y retrouver le style Nègre-Banjo-Crinoline-Jésuite chez une attendrissante femme blonde fort riche et qui m'a tout à fait invité.

Et à ce moment-là déjà tu paieras tout en autographes.

C'est une chose très admirable d'avoir deux estampes à la Nationale, surtout quand ce n'est pas par chance ni piston, mais la conséquence normale d'un travail extrêmement sérieux.

---

<sup>1</sup> Danseuse et chorégraphe afro-américaine, Katherine Dunham (1909-2006) a étudié l'anthropologie, consacrant sa thèse de maîtrise aux danses d'Haïti. Dans les années 1940, elle a fondé sa troupe de ballet contemporain, la Katherine Dunham Company.

J'aime beaucoup les dessins de ta dernière lettre surtout celui bordé d'un trottoir rond.

L'autre soir, charmé et surpris par Nelly Roch, qui était bien ravissante, et m'a fait le plus grand bien par une espèce de silence et de sagesse millénaire et tellement plus humaine que le reste, à croire qu'elle a vécu tous les romans de Mac Orlan sans rien dire à personne.

Le dîner chez ton frère était très charmant et sympathique avec des gens confortables, certains jolis, sans plus – lui, infiniment au-dessus des autres toujours par raison d'honnêteté.

Puisque tu rentres demain je vais remettre ma lettre à Roland ce soir.

Je suis vachement claqué, mais c'est fini.

Téléphone demain soir.

*48. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

Florence

le 29 au soir

[29 décembre 1948]

Cher Thyerri (?)

Penser qu'on ne peut pas être à deux endroits à la fois, voilà ce qui me gêne.

Je voudrais déléguer une moitié de moi-même à Genève pour soutenir avec vous des propos « d'entre-deux-dindes » et rejoindre l'autre à Florence le Nouvel An passé, car l'Italie est très peu le pays de Noël ou de Nouvel An.

Les sapins qu'on érige ou suspend dans les magasins ont un air de clinquant et d'irréalité que ne démentent pas les vues pétaradantes de motos roses et bleues et parcourues

d'innombrables « beaux » à cache-nez, qui portent tous leur figure comme un dessin de mode fait un peu vite, et de travers. Les lumières allumées trop tôt, les cloches et les accordéonistes (« Valse des adieux »<sup>1</sup>) plus les innombrables traiteurs richissimes (homards viandes rouges, dindes, pistaches) où mon actuelle pauvreté me défend de pénétrer. Je n'ai jamais eu aussi faim et je n'ai jamais aussi peu mangé, mais je ne suis plus nourri par mon bel enthousiasme étonné de l'année dernière. J'ai retrouvé par contre mon petit cafetier de l'année dernière, qui m'a reconnu s'est ému, et par les soins duquel je peux boire sans soucis les plus merveilleux chiantis du monde.

J'ai vu ce matin un merveilleux triptyque florentin primitif qui en matière de surréalisme rendrait des points à Yves Tanguy.

C'est un moine nu, sec de figure comme une momie, avec un ventre tendu et un peu fermenté, couché dans un désert gris souris, où quelques ossements et noisettes dessinés avec application projettent des ombres d'une vigueur incroyable; avec au fond sur un ciel rouge sombre, une ruine très simple et géométrique éclairée on ne sait d'où et dont le bleu extrêmement céleste éclaire tout le tableau. La peinture m'a fait penser puis au merveilleux voyage de cet été puis au pudding qui s'accomplit par les soins de Marie, ce qui dans l'état de jeûne où je suis me fait saliver incroyablement et me rougis les paupières d'émotion.

Ce dîner sera une merveille, le précédent avait un style Dickens qui était une merveille.

Il faudra beaucoup cet hiver rééditer le coup de dimanche (feu de cheminée bûche de Noël, Ravel) (ce qui est dans la première parenthèse est un exemple et non pas un programme).

---

<sup>1</sup> L'opus 69, n° 1 de Frédéric Chopin, connu sous le titre de « Valse de l'adieu ».

Je crois que nous avons enfin trouvé une façon créatrice de voir des gens. L'État s'il était malin devrait nous payer un an de vacances à Genève pour mettre la méthode au point. Hélas l'État est con.

Que devient l'enfant iroquoise à laquelle décidément nous montrerons l'Italie? J'ai hâte de la montrer à quelqu'un qui la sente intuitivement. Il y a notamment ces jardins Boboli à Florence différents mais aussi beaux que Versailles, qui font en hiver le plus possible *Valses nobles et sentimentales*<sup>1</sup>, et où il fait bien promener des dames.

Voici un poème<sup>2</sup> de Nerval que je viens de lire :

Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet  
Tour à tour amoureux insoucieux et tendre  
Tantôt rêveur et sombre comme un triste Clitandre,  
Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.

C'était la Mort! Alors il la pria d'attendre  
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet;  
Et puis sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre  
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire  
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.  
Il voulait tout savoir mais il n'a rien connu.

Et quand vint le moment où, las de cette vie  
Un soir d'hiver, enfin l'âme lui fut ravie,  
Il s'en alla disant: « Pourquoi suis-je venu? »

★

---

<sup>1</sup> Ces huit pièces pour piano de Ravel datent de 1911.

<sup>2</sup> Ce sonnet de Nerval s'intitule « Épitaphe » (Gérard de Nerval, *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 44).



Je pars pour Assise, demain, ce n'est pas la peine de m'écrire je serai rentré dans quelques jours. Amitiés à tout le monde à Tournier surtout quand tu le verras.

Adieu à bientôt

Nic

49. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

Pour Monsieur  
Nicolas Bouvier  
1, cour Saint-Pierre, 1  
Genève  
Suisse

[29 janvier 1949]

*Dear old Nick*, on gèle à Fontainebleau<sup>1</sup>. Visite mar-  
rante du château, guide bourguignon. J'espère que tout va  
bien je t'écrirai plus longuement ce soir.

Thierry

Un petit mot ferait plaisir aux Le Boucher, 85, rue de  
Sèvres.

Tchau! Je gèle – brrrr! Je donne des leçons d'anglais à  
Thierry et il parle merveilleusement!! – un peu comme un  
fils de Hemingway! Je vous écrirai bientôt. *Love*

xx

Polly

---

<sup>1</sup> Thierry Vernet envoie à Nicolas Bouvier une carte postale qui représente le bassin de Diane du château de Fontainebleau.

## 50. Thierry Vernet à Nicolas Bouvier

Paris, rue Bonaparte, 29 janv. 49

Vieux Nick,

Quelle semaine!

Je suppose que, comme moi, tu t'es plongé dans un monstre boulot.

Y avait pas mal de vide. J'aime pas les gares quand y a quelqu'un qui reste sur le quai, d'autant plus si c'est moi! On a fait une longue calme marche avec Polly. C'est elle qui chialait. Moi j'avais plus rien pour ça. On a fait une longue leçon d'anglais autour d'un punch. Et ça y est j'avais de nouveau le feu au cul. Le lendemain, le lundi, ce jour tant redouté, j'ai dîné chez elle. On est retournés voir les Marx Brothers. Histoire d'entendre la harpe. C'est « *Blue moon* » qu'il joue<sup>1</sup>. Voilà :



Après ça beaucoup dormi et beaucoup travaillé. Je reprends le judo mardi. Je croûtaille beaucoup, j'ai été me gonfler aux impressionnistes, j'ai fini *La Maison de Mademoiselle Lecœur*.

Je suis retourné au bar arabe, où j'ai demandé à la belle noire qui avait du style de bien vouloir te dédicacer une de ses chansons. Elle a signé au haut de la feuille<sup>2</sup>. J'ai trouvé le bar

<sup>1</sup> C'est évidemment Harpo Marx qui joue cet air de jazz, dans *At the Circus* (1939).

<sup>2</sup> Cette partition dédicacée accompagne la lettre; voir la reproduction à la p. 157.

où Claude Luter joue tous les jours de 5 à 7. C'est con de l'avoir manqué, on a passé juste à côté le jour où on l'a cherché. Formidable. Hélas, il y a à ce bar pas mal de coups de pied qui se perdent. Tant pis. On ferme les yeux. Il est tenu par un ancien légionnaire. Polly est adorable. On est allés à Fontainebleau aujourd'hui. On t'y a écrit une carte. Et ton arrivée, comment est-ce que ça t'a fait. Qu'a-t-on dit? Il paraît que la famille t'a déjà interviewé.

Tu ne te rends pas compte du trou et à la fois du plein que tu laisses derrière toi. Je suis pas en forme pour écrire une lettre canon ce soir, je continuerai demain.

★

Polly m'a offert le recueil de blues. En voilà deux :

Tu as fait la montagne haute, la terre, le ciel.  
Oh! qui suis-je pour te donner tort?  
Mais, Dieu, tu as fait la nuit trop longue!<sup>1</sup>

★

*Saint James Infirmary*

Je suis descendu à l'infirmerie Saint James,  
J'y ai vu ma bien-aimée,  
Allongée sur une longue table blanche,  
Si belle, si douce, si froide...

Qu'elle s'en aille, qu'elle s'en aille! Dieu la bénisse!  
En quelque lieu qu'elle soit,  
Elle peut chercher partout, dans l'étendue du monde,

---

<sup>1</sup> Vernet cite ici en traduction « *Lord, you made the night too long* », une chanson de Sam Lewis et Victor Young popularisée notamment par Louis Armstrong.

Elle ne trouvera jamais un homme aussi gentil que moi...

Quand je mourrai, veux que vous me chaussiez de souliers merveilleux,

La nuque au frais dans un chapeau de haut luxe,

Avec une pièce de vingt dollars en or à ma chaîne de montre...

Ainsi les frères sauront que je suis mort satisfait.

★

Bonne journée de boulot. Sur les quais il y avait un couple sur chaque banc qui se bouffait la bouche, qui se mettait les mains partout, qui en gémissait. C'est ça qui manque. Mais ça va bien, ce soir, un ou deux rhums blancs dans le bide. Je suis heureux en plein, j'espère que toi aussi. On se verra d'ailleurs bientôt. Adieu ma couille écris-moi une fois.

Thierry<sup>1</sup>

51. *Nicolas Bouvier à Thierry Vernet*

[4–9 février 1949]

Chez moi

le 4

Vieille couille,

Merci d'avoir écrit à \*\*\* imagine-toi que ce vieux morbac, cet enulé me fait venir après la leçon, me fait un œil

---

<sup>1</sup> La page suivante porte un dessin de Lédà et le cygne.

gros comme le trou du cul, l'autre mystérieux, pose ta lettre sur une exégèse que je lui avais remise quelques jours avant, et dit: « Croyez-vous pas M. Bouvier que ce M. Vernet n'est pas une forme accessoire de M. Bouvier, regardez les deux écritures c'est la même main qui les a tracées. » J'ai éclaté de rire avec l'envie de lui foutre sur la gueule, le con me prend pour Méphisto lui-même. Je viens de lui adresser une lettre où je le sonne drôlement, j'en rigole encore.

J'ai envie de sauter des haies; le travail rend pas trop alors je me laisse envahir par la saison. Parce qu'aujourd'hui c'est le printemps contre ma fenêtre, avec le vrai visage tout neuf de quelqu'un qui vient d'arriver dans la ville et qui a pas encore grand-chose à dire. Merci pour la photo et la signature de la même arabisante. Sa chanson est sûrement dégueulasse, tout au moins les mots qu'on ne comprend pas.

J'ai eu quelques jours de merde jours gris et fatigués. Maintenant ça va. Je vais maintenant à l'Uni me réjouir de voir la gueule de ce con qui a sûrement reçu ma bafouillarde. J'ai acheté un « dico d'argot du milieu » où le cœur = le palpitant. C'est bien non?

C'était juste pour faire venir l'encre dans ma plume. Je m'excuse<sup>1</sup>.

Aujourd'hui c'est le 8 ou le 9 ou quelque chose comme ça. En argot du milieu on dit aussi un « Gauthier » pour un morpion et le sexe, on l'appelle, entre mille autres noms « la Maison Gauthier » c'est pas si mal trouvé.

Je suis au page ayant mal un peu partout, avec une montagne de bouquins à lire. J'écris sur une planche c'est pour ça que j'écris petit. Podbielski a eu beaucoup de plaisir à faire ta connaissance. As-tu revu le con-qui-vend-les-tableaux-des-morts-célèbres? Le résultat de ma lettre à \*\*\*

---

<sup>1</sup> Ces mots renvoient à un dessin dans la marge de gauche.

Tout Paris Chante :

*Monsieur Nicolas Baines  
en toute sympathie  
le 29/11/49 @ Judo*

# Viens viens dans mes bras

Le Succès Franco-Arabe



L'Etoile d'Orient  
= AZIZA NERI

**d'AZIZA NERI**

Paroles & Musique de **Mohamed el Kamel**

---

En dépôt : **A. NERI** 21, Rue Frédéric Sauton — Paris (5<sup>e</sup>)

Te amé bien p'ân l'a  
jammé al'hi Waldeck-Rousseau.



*Dessin de Nicolas Bouvier, février 1949*

est qu'il est tout gentil et mou comme une lavette et que je réussis toutes les exégèses chez lui.

Claude a eu Gerda quelques jours ici, ça va mieux entre eux, hier soir petit dîner d'adieu à trois, champagne et foie gras, c'est bon le champagne. Dans la soirée ils ont écouté des disques espagnols très beaux et se sont fait avec un rasoir des coupures dans les bras pour comparer leur sang et se prouver qu'ils s'aimaient.

Je ne pense pas sans une grande émotion à cette merveilleuse nuit crevée d'étoiles où l'année<sup>1</sup> a passé sans qu'on s'en aperçoive.

Je me réjouis de réveillonner avec toi le plus au sud possible en s'épongeant le front sous d'énormes constellations troubles genre Croix du Sud, avec la mer tout près pour y faire trempette.

J'ai passé la nuit dans le train de retour avec un Américain ivre de bourgogne qui m'a dit qu'il détestait vivre, je lui ai alors vivement conseillé de se tuer tout de suite, ce qui l'a beaucoup vexé et l'a fait rentrer dans son compartiment. J'ai acheté *Bourlinguer* de Cendrars et c'est un très beau livre<sup>2</sup>.

J'ai vu à l'Uni une Hindoue, robe longue blanche et manteau de soie écarlate, point rouge sur le front, d'une merveilleuse beauté, je lui ai aussitôt demandé des leçons d'hindoustani contre des leçons de français et elle m'a répondu avec un sourire millénaire que dans sa caste on ne parlait que bengali (la langue de Ceylan)<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Au dos du feuillet, un dessin de la main de Bouvier, avec ce commentaire: « Je crois bien qu'on l'a jamais oublié Waldeck-Rousseau. » Ce document est donné ci-contre.

<sup>2</sup> Cet ouvrage, le troisième tome des « mémoires » de Cendrars, a paru chez Denoël, à Paris, en mai 1948.

<sup>3</sup> Bouvier se méprend: le bengali est parlé dans l'Est du sous-continent indien, en particulier au Bangladesh. Les langues principales de Ceylan sont le sinhala (ou cinghalais) et le tamil (ou tamoul).



Comment va Polly que j'ai commencé à réapprécier tout à fait juste au moment de partir. Je suis ravi que vous vous voyiez souvent c'est bon pour toi et pour elle.

Comment va J[.], cette espèce de frégate de haut bord qui se déguise tout naturellement en chaumière. J'ai eu un immense plaisir à faire sa connaissance bien que je ne croie pas du tout l'avoir faite. J'ai bien aimé tout ce qu'on a fait avec elle. Ici les gens patinent à la patinoire, souvenir d'une sale époque, où l'on tournait en rond autour d'une fille qui s'appelait Philys et qui avait de vicieuses petites bottines blanches, elle était l'amie de M[.] et l'embrassait dans les coins.

Je refais énormément d'allemand et de latin et je lis des tonnes de bouquins intéressants. Peut-être pourrai-je prendre le droit maritime à Gênes comme sujet de conférence à la faculté ce qui me permet de me rapprocher de la maison Schiaffino<sup>1</sup>.

J'ai revu par hasard Nelly qui est d'une beauté ineffable maintenant, et reçu une lettre d'Amérique de Toinon enchantée de notre carte d'Aubonne et qui te fait dire des tas de choses.

Tu ne peux pas savoir ce qu'était Paris pour moi et la force avec laquelle déjà, ce souvenir s'est fait place parmi les autres. C'est quand même le centre du monde et ta tourne pour moi le centre de Paris.

*Il faut que tu lises Les Nuits d'octobre* de Nerval. C'est notre arrivée aux Halles qu'il décrit là-dedans c'est splendide et mystérieux. Nerval se promenant à Meaux, et surpris par une averse entre dans un café, voit l'affiche suivante qu'il copie tout entière dans son récit. Voilà la version intégrale avec typographie fidèle :

---

<sup>1</sup> La « maison Schiaffino » désigne une compagnie maritime créée par cette famille d'origine génoise que la famille Vernet connaît (voir *Peindre, écrire*, p. 231 et p. 239, et *Noces*, p. 20).

« PAR PERMISSION DE M. LE MAIRE (de Meaux)

MERVEILLE SURPRENANTE

tout ce que la nature offre de plus bizarre:

UNE TRÈS JOLIE FEMME

ayant pour chevelure une belle

TOISON DE MERINOS

~ couleur Marron ~

M. Montaldo, de passage en cette ville, a l'honneur d'exposer au public une rareté, un phénomène tellement extraordinaire, que Messieurs de la Faculté de médecine de Paris et de Montpellier n'ont pu encore le définir.

#### CE PHÉNOMÈNE

consiste en une jeune femme de DIX-HUIT ans, native de Venise, qui, au lieu de chevelure, porte une magnifique toison en laine mérinos de Barbarie, couleur marron, d'une longueur d'environ cinquante-deux centimètres. Elle pousse comme les plantes, et on lui voit sur la tête des tiges qui supportent quatorze ou quinze branches.

Deux de ces tiges s'élèvent sur son front et forment des cornes.

Dans le cours de l'année, il tombe de sa toison, comme de celle des moutons qui ne sont pas tondus à temps, des fragments de laine.

Cette personne est très avenante, ses yeux sont expressifs, elle a la peau très blanche; elle a excité dans les grandes villes l'admiration de ceux qui l'ont vue, et, dans son séjour à Londres, en 1846, S. M. la reine, à qui elle a été présentée, a témoigné sa surprise en disant que jamais la nature ne s'était montrée si bizarre.

Les spectateurs pourront s'assurer de la vérité au tact de la laine, comme à l'élasticité, à l'odorat, etc., etc.

Visible tous les jours jusqu'au dimanche 5 courant.

Plusieurs morceaux d'opéra seront exécutés par un artiste distingué.

Des danses de caractères, espagnoles et italiennes, par des artistes pensionnés.

PRIX D'ENTRÉE: 25 centimes. – Enfants et militaires: 10 centimes<sup>1</sup>. »

Est-ce pas admirable?

J'écris aujourd'hui une grande lettre aux Tototte avant j'avais un boulot effarant.

Mille choses pour toi vieille couille et à ceux que j'aime.

52. Nicolas Bouvier à Thierry Vernet

[mi-février 1949]

Grand Mack,

Voici en souvenir des voyages que nous allons faire un ami de mon amie Moussia, habitant des îles Samoa où l'on découvre en haut d'une colline la tombe de Stevenson<sup>2</sup>.

Bonne fête.

Nick<sup>3</sup>

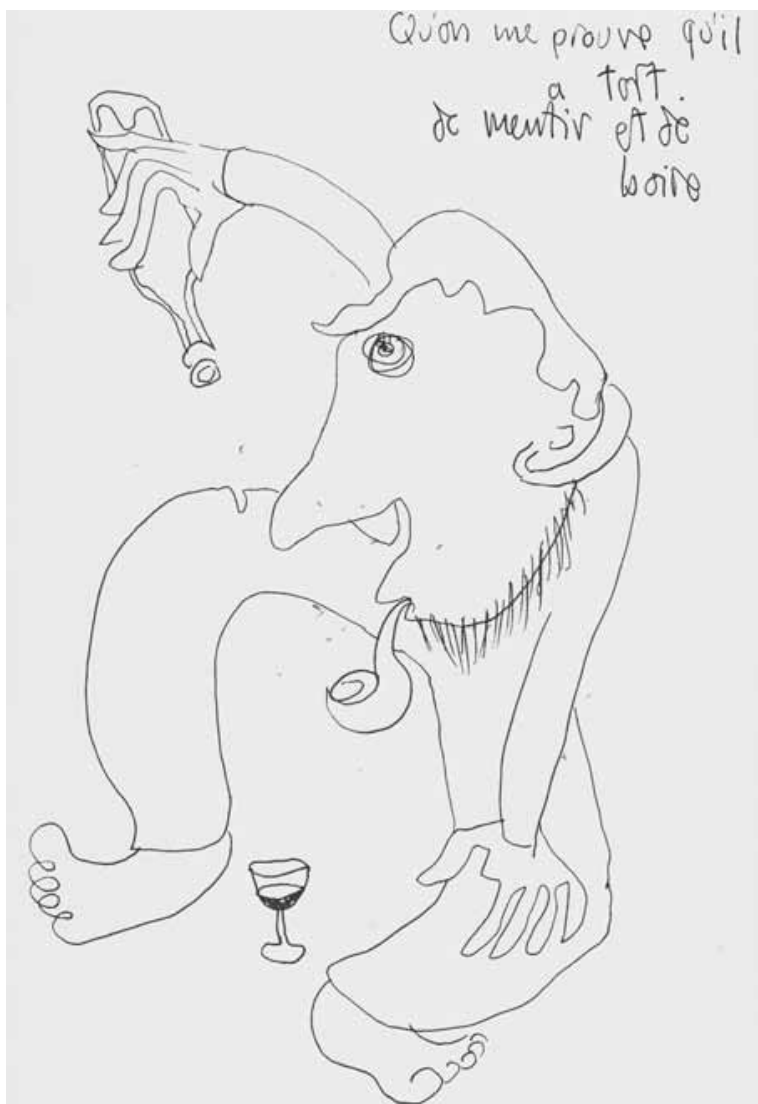
---

<sup>1</sup> Cette anecdote se trouve au chapitre XVI (« Meaux ») des *Nuits d'octobre*; voir Gérard de Nerval, *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, pp. 103-104.

<sup>2</sup> Installé près d'Apia, la capitale des Samoa, depuis 1890, Robert Louis Stevenson a été enterré selon son vœu sur le mont Vaea qui domine sa dernière résidence, la Villa Vailima.

<sup>3</sup> Ces lignes sont tracées au dos d'une photographie: celle de l'« habitant des îles Samoa » dont parle Bouvier; voir la reproduction ci-contre.





*Dessin de Nicolas Bouvier, années 1940*

53. *Thierry Vernet à Nicolas Bouvier*

[26 février – début mars 1949]

Paris, le 26 février 49

Vieux Nick,

C'est vraiment gentil d'avoir pensé à mes vingt-deux<sup>1</sup>. D'abord parce que tout ce qui vient de toi me fera toujours plaisir et puis parce que le thé est formidable (je le bois, je le renifle, j'ai acheté une théière) et que le nègre de Moussia est beau.

C'est toi maintenant qui vas en avoir vingt. J'aimerais bien être là pour arroser ça, mais je le ferai par contumace. Je cherche un bouquin à t'envoyer, un qui te porterait chance.

C'est aussi gentil de ta part d'avoir été dîner à la maison. Paraît que tu étais tout vert. Fais pas le con. Tu as bien raison de bosser comme tu bosses, c'est jamais moi qui dirais quoi que ce soit contre, mais j'ai quand même pas envie de te conduire trop tôt au Panthéon. Blague à part, pionce quand même ce qu'il faut.

Qu'est-ce qu'il en est de la Grèce? J'ai fini *Maroussi*<sup>2</sup> ça m'a donné drôlement envie d'y aller. Grèce ou pas Grèce je compte aller me rôtir quelque part où le soleil sera plus vivant qu'ici.

J'hésite! Je ne sais pas où j'aurai envie d'aller habiter l'hiver prochain. En tous cas un pays chaud (plus chaud qu'ici), Espagne – Séville – Tolède, Rome – Venise – Florence – Positano? Alger? Marrakech? Je suis allé l'autre soir à la gare d'Air France avec Jo. Ça m'a donné des démangeaisons.

---

<sup>1</sup> Vernet a eu vingt-deux ans le 12 février.

<sup>2</sup> Paru en 1941, *The Colossus of Maroussi* relate un voyage de Henry Miller en Grèce; il a été publié en traduction française en 1948, aux Éditions du Chêne, à Paris.